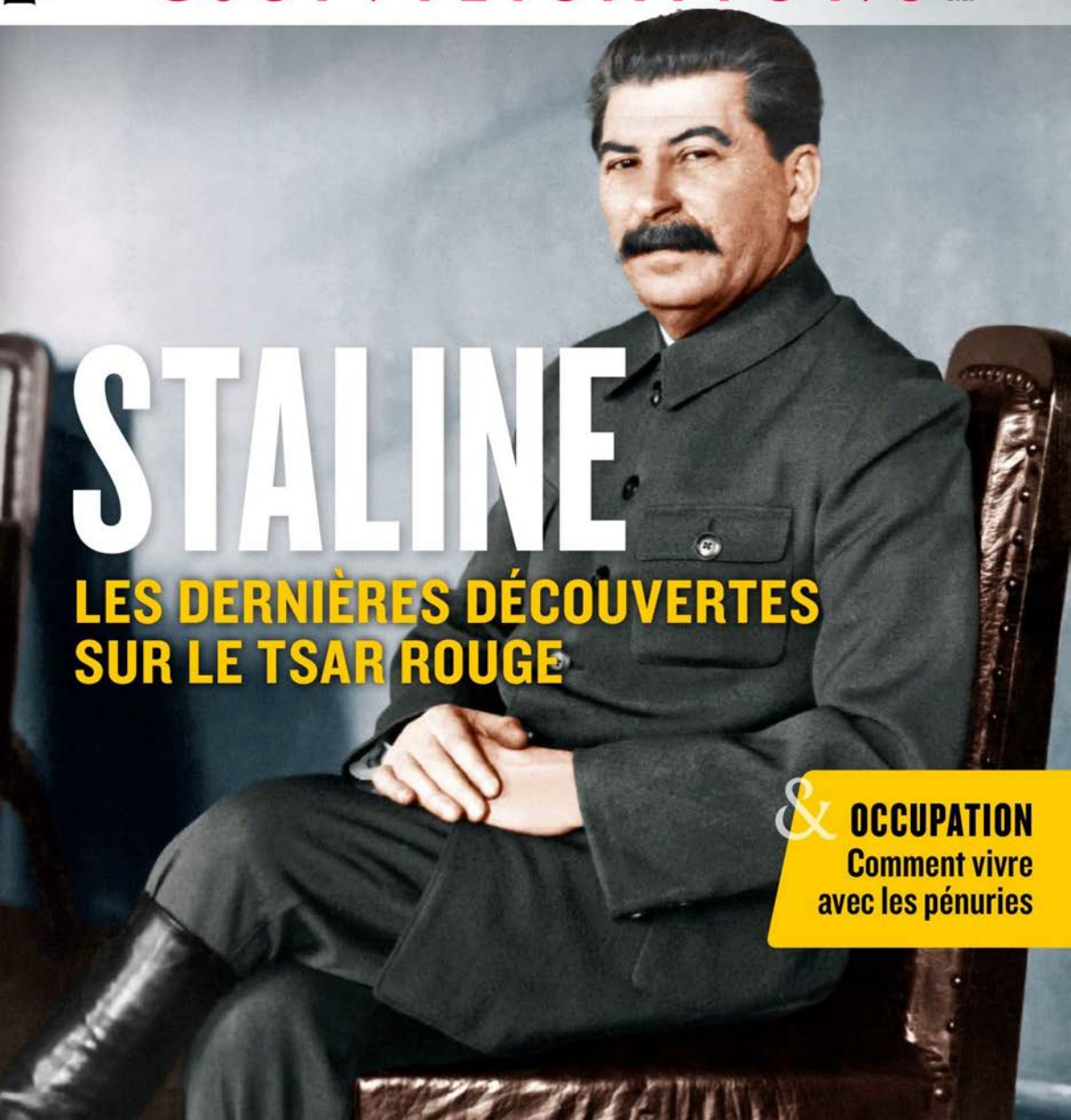
Le Monde
NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 92
MARS
2023



STALINE

LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES SUR LE TSAR ROUGE

& **OCCUPATION**
Comment vivre avec les pénuries

la vie VOYAGES

ALGÉRIE

LE TEMPS DE LA FRATERNITÉ

DU 9 AU 17 MAI 2023

UN CIRCUIT RICHE EN RENCONTRES ET EN TEMPS FORTS !

Pourvue d'un patrimoine culturel et naturel uniques, cette terre accueillante aux influences multiples vous dévoilera toute son histoire. Redécouvrons ensemble ce magnifique pays avec humilité et respect.

Itinéraire :
Paris – Oran – Tlemcen – Alger – Tipasa
Cherchell – Tibhirine – Paris
Et en option, du 17 au 22 mai 2023 :
Alger – El Golea – Timimoun – Béni Abbès
Bechar – Alger – Paris

AVEC
Tramor Quemeneur,
universitaire,
historien spécialiste
en histoire contemporaine
de l'Algérie

© Luc Jennepin

Les Maisons du Voyage
Licence : IM 075100351

Documentation disponible auprès de notre partenaire Les Maisons du Voyage
au **01 53 63 38 28** ou à **lavie@lesmaisonsduvoyage.com** (code de référence : ALLV23)
www.maisonsduvoyage.com/afrique/algerie/algerie-le-temps-de-la-fraternite

ou en scannant **le QR code**

ULLSTEIN BILD / ROGER-VIOLLET

Le dossier

36 Du nouveau sur Staline

- **Les vies et les morts de Staline.** Qui meurt le 5 mars 1953 ? L'homme, certes. Mais qu'en est-il du révolutionnaire, du dictateur, du vainqueur de la Grande Guerre patriotique ? Le stalinisme disparaît-il avec son fondateur ? Par la propagande, Staline a forgé de son vivant sa propre image. Une image dont les avatars ne cessent de resurgir depuis sa disparition, il y a 70 ans. **ENTRETIEN AVEC NICOLAS WERTH**
- **Les facettes du tsar rouge.** Du jeune Géorgien engagé au fantôme hantant la politique de Poutine, en passant par l'épisode dramatique de la famine ukrainienne de 1932-1933, la vie de Staline est passée au crible de dix focus historiques. **PAR JEAN-JOËL BRÉGEON**

Les grands articles

22 Les juifs séfarades

Expulsés du royaume d'Espagne en 1492, ils ont fondé de nombreuses communautés tout autour de la Méditerranée. **PAR RAFAEL M. GIRÓN PASCUAL**

56 Les nobles de Rome

Par leur statut et leur éducation, ils étaient destinés à devenir l'élite politique et militaire de la Rome antique. **PAR FERNANDO LILLO REDONET**

68 La Victoire de Samothrace

Avant d'être exposée au Louvre, elle dominait le théâtre du célèbre sanctuaire des Grands Dieux, en mer Égée. **PAR MARÍA TERESA MAGADÁN**

Les rubriques

6 **L'ACTUALITÉ**

10 **LE PERSONNAGE**
Ravachol
Il est devenu le symbole de la violence anarchiste de la fin du XIXe siècle.

14 **L'ÉVÉNEMENT**
La donation de Constantin
Ce faux décret a permis aux papes d'asseoir leur pouvoir temporel.

18 **LA VIE QUOTIDIENNE**
Les porteurs d'eau
Les grandes villes dépendaient d'eux pour s'approvisionner en eau.

82 **L'AIR DU TEMPS**
Le retour des pénuries
Après la défaite de juin 1940, le rationnement impose aux Français un quotidien fait de débrouille.

88 **LA GRANDE DÉCOUVERTE**
Les sarcophages de Sidon
Ces chefs-d'œuvre de l'art funéraire phénicien ont été mis au jour en 1887.

92 **LES LIVRES ET L'EXPOSITION**
96 **L'HISTOIRE EN SORTANT**
98 **LA QUESTION DES LECTEURS**

PORTRAIT DE JOSEPH STALINE. PHOTOGRAPHIE ANONYME, VERS 1932 (?).
© AKG-IMAGES

Le Monde NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE
67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Rédacteur en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Première secrétaire de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Directrice de la création : NATALIE BESSARD
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Réviseur : LAURENT COURCOUL
Ont collaboré à ce numéro : MARIO AGUDO VILLANUEVA, ÉRIC ALARY, JEAN-JOËL BRÉGEON, SYLVIE BRIET, JEAN-CHARLES FOUCRIER, ANDREA FREDIANI, RAFAEL M. GIRÓN PASCUAL, FRANÇOIS KASBI, FERNANDO LILLO REDONET, VLADIMIR LÓPEZ ALCAÑIZ, MARÍA TERESA MAGADÁN, JULES MASSON MOUREY, CYPRIEN MYCINSKI, MANUEL SAGA, NICOLAS WERTH

Traduction : AMÉLIE COURAU, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NELLY LHERMILLIER, ANNE LOPEZ

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Secrétariat général : CATHERINE LEBEAU
Assistance de direction : JUDITH FRANÇOIS
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), RYM EL OUFIR (contrôleuse de gestion)

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH, FABIENNE COSTES (cheffes de fabrication)
Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), EMMANUELLE LEBRUN, MAGALI NOHALES, ROMANE PALCZEWSKI (chef de produit abonnements), LAËTITIA SO, VÉRONIQUE VIDAL

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France CS 21470, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.
E-mail : histoireetcivilisations@abonnements.mp.com.fr
• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.
E-mail : abonne@edigroup.be
• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01.
E-mail : abonne@edigroup.ch

Directeur de la diffusion et de la production : XAVIER LOTH
Directrice des ventes : SABINE GUDE
Cheffe de produit : EMILY NAUTIN-DULIEU
Assistante commerciale : CHRISTINE KOCH (01 57 28 33 25)
Vente au numéro et relation diffuseur : Numéro vert 0 805 05 01 47

Promotion et communication :
ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL
Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2417-8764 (édition papier)
ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)
Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

Origine du papier : Finlande
Taux de fibres recyclées : 0 %
Ce magazine est imprimé chez AGIR GRAPHIC, certifié PEFC.
Eutrophisation : Prot = 0,0078 kg/t
Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.

PEFC 10-31-1141
Certifié PEFC
pefc-france.org

FR

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
Inspirer le désir de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES
JEAN N. CASE *Chairman*, TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*, WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL, MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY, GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE
PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN, CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT
SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*, CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Bussines Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS
GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER, KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH, LACHLAN MURDOCH, PETER RICE, FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING
YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS
S.A. au capital de 868 050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE
FRANCIS JOANNÈS

Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.

GRÈCE
SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée (VIIIe-IIe s. av. J.-C.), notamment en Italie et en Gaule méridionale.

ÉGYPTE
PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études de Paris.

MOYEN ÂGE
DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris-Cité. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.

OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Il y a 70 ans, le 5 mars 1953, disparaissait, dans une agonie solitaire, l'un des hommes les plus puissants du monde : **Joseph Staline.** Que reste-t-il de celui qui fut le maître implacable de l'Union soviétique et une figure terrible du XX^e^ siècle ? Car ce personnage de roman — dont les historiens continuent de nous faire découvrir de nouvelles facettes — connut plusieurs vies et plusieurs morts. Idole et bourreau, on le craignit comme on l'adula. On embauma son cadavre, pour bien vite le retirer de son mausolée. Mais la déstalinisation comme la chute du communisme n'eurent pas raison de lui. Poutine a tiré des enfers le vainqueur de la « Grande Guerre patriotique » pour rappeler au peuple russe sa grandeur passée. **Géorgien de naissance,** Staline oublia sa terre natale pour poursuivre — et dépasser — au nom du socialisme l'œuvre impériale des tsars. Car cet ancien séminariste, bourreau des cœurs et révolutionnaire brutal, se voua tout entier au parti. Son intelligence froide et son caractère trempé le hissèrent au sommet. Il succéda à **Lénine** et se débarrassa de **Trotski.** Pour l'humain — cette « matière première » des ingénieurs sociaux —, son bilan est abominable. Son impitoyable politique fit entre 15 et 20 millions de victimes. Ainsi laissa-t-il mourir de faim sciemment 4 millions d'Ukrainiens. Sans compter les déportations massives dans des régions au climat hostile. Pourtant, cet homme tout-puissant, qui gouvernait l'appareil d'État comme un **chef de clan mafieux,** craignait tellement l'hostilité de la population qu'il évita au maximum tout contact avec elle.

ARCHÉOLOGIE FUNÉRAIRE

Notre-Dame : les cercueils parlent

Les deux sarcophages en plomb, mis au jour en mars 2022 par des fouilles dans la cathédrale, commencent à livrer des informations sur les défunts qu'ils abritaient.

L'un des sarcophages en plomb lors de la fouille de mars 2022.

Plaque trouvée sur le sarcophage du chanoine de La Porte.

PHOTOS : DENIS GLICKMANN, INRAP / SERVICE DE PRESSE

Depuis quatre ans bientôt, à la suite de l'incendie qui a dévasté en partie la cathédrale Notre-Dame de Paris le 15 avril 2019, les archéologues mènent des études dans l'édifice. En mars 2022, lors de la fouille de la croisée du transept, les équipes de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) découvraient deux sarcophages anthropomorphes en plomb, scellés et en bon état, enfouis à 20 cm sous terre. Ces deux cercueils très différents viennent d'être analysés à l'Institut médico-légal du CHU de Toulouse, qui dispose d'un matériel d'imagerie médicale de pointe. Et ils ont dévoilé leurs premiers secrets.

L'occupant de l'un des sarcophages a été identifié grâce à une épitaphe : « Cy est le corps de Messire Antoine de La Porte Chanoine de l'église [mot effacé] décédé le 24 décembre 1710 en sa 83e année. *Requiescat in pace.* » Pour réaliser un vœu de Louis XIII, ce riche chanoine avait participé financièrement au réaménagement de la clôture du chœur de Notre-Dame. Il a été inhumé entouré des vestiges liés à la destruction du jubé médiéval. Et, sur son cercueil, reposaient trois médailles à son effigie, le représentant de profil. Le sarcophage était malheureusement percé, et l'apport d'oxygène a entraîné la décomposition de tissus organiques. Les archéologues ont quand même pu prélever des restes de textiles, les os, des cheveux et des poils de barbe.

Un traitement luxueux

Le mystère demeure quant à l'occupant du second sarcophage, qui semble avoir été moulé sur le corps. On ignore encore à quelle époque le défunt vécut, car, pour le moment, la fourchette probable s'étend du XIVe au XVIIe siècle. Son crâne a été scié et embaumé, et son squelette correspond à celui d'un homme entre 25 et 40 ans, cavalier depuis le jeune âge, pratiquant des activités physiques, mais à la santé précaire (il souffrait de méningite). Les restes d'une couronne de fleurs entouraient sa tête. L'homme n'était pas un religieux ; son traitement mortuaire, luxueux pour l'époque, indique qu'il s'agissait d'un aristocrate. L'inhumation en cercueil de plomb était d'ailleurs réservée à l'élite. D'autres résultats plus complets seront présentés cette année. ■

L'archéologie de la canne à sucre

En Martinique, l'étude d'une maison de maître et la fouille de son moulin à bêtes éclairent l'histoire de l'exploitation sucrière sur l'île à la fin du XVIIIe siècle.

Aux Trois-Îlets, au sud de Fort-de-France, un moulin à bêtes daté du XVIIIe siècle et destiné à broyer la canne à sucre a été fouillé pour la première fois. Les équipes de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives), qui travaillaient sur le site de l'habitation Château Gaillard, ont également mis au jour les vestiges d'une case de travailleurs construite après l'abolition de l'esclavage en 1848.

Des plans, dressés en 1770 par un capitaine ingénieur-géographe au service du roi, montrent déjà un grand domaine avec une maison de maître, des dépendances et des bâtiments destinés à l'industrie sucrière. Après 1848, la fin de l'esclavage entraîne des changements de modes de production. Château Gaillard change de nom et est racheté, et une case est construite pour les travailleurs saisonniers, les coupeurs de canne. Au début du XXe siècle, le bâtiment est réaménagé en boutique d'habitation, qui permettait aux travailleurs des usines d'acquérir des objets de consommation comme les boissons et l'alcool avec une monnaie spéciale portant les initiales du domaine, uniquement utilisable dans la boutique qui l'avait émise.

Extraire le vesou

Pour les archéologues, la découverte la plus importante reste celle des vestiges d'un grand moulin à bêtes, conservés sous le chemin d'accès de l'habitation actuelle. Les moulins à canne comportaient trois rouleaux mobiles maintenus par un châssis fixe : le rouleau menant recevait le mouvement de l'arbre moteur et le transmettait aux deux autres par un engrenage de roues dentées. La canne était introduite entre les deux premiers rouleaux, puis entre les deux derniers pour en extraire le jus.

À Château Gaillard, il s'agit d'un bâtiment circulaire de 15 m de diamètre. Les animaux, bœufs ou mulets, actionnaient les rouleaux de bois, et le vesou (le jus de canne) s'écoulait dans un canal en direction de la sucrerie. Ces moulins à bêtes, introduits vers 1640 en Martinique, furent remplacés à partir du XIXe siècle par la vapeur. ■

Vue de Château Gaillard, aux Trois-Îlets, où est fouillé le moulin. Au centre se trouve la maison de maître, entourée de ses dépendances (écuries et maison des domestiques).

Tronçon du canal acheminant le vesou du centre du moulin vers la sucrerie (XVIIIe siècle).

PHOTOS : ALEXANDRE COULAUD, INRAP / SERVICE DE PRESSE

PRÉHISTOIRE

La vénus des Carpates

Les doutes viennent d'être enfin levés : l'authenticité de la vénus de Piatra Neamt, la seule à avoir été mise au jour en Roumanie, a été prouvée au terme d'analyses de pointe.

« Faux » : l'entrée monopolise quatre pages du *Dictionnaire amoureux de l'archéologie* d'Anne Lehoërff, publié en 2021 (Plon). Deux fois plus que le mot « vénus », par exemple. C'est dire l'importance que revêtent vraies supercheries (l'affaire Glozel) et fausses impostures (les peintures d'Altamira) dans la réalité et dans l'imaginaire des archéologues – tout particulièrement des spécialistes de l'art préhistorique.

L'extraordinaire découverte réalisée le 21 juin 2019 au sein de la vallée de Bistrita, sur les contreforts orientaux des Carpates, en représente le dernier exemple en date. Mise au jour dans des circonstances suspectes et selon des méthodes peu académiques dénoncées dès janvier 2020 par le tabloïd *Libertatea*, la vénus du site épigravettien de Piatra Neamt vient néanmoins de faire l'objet d'un article scientifique suffisamment convaincant pour faire taire un certain nombre de soupçons.

La vénus lors de sa découverte en Roumanie en 2019.

WIKIMEDIA COMMONS

Qualités esthétiques

L'état de « fraîcheur » de cette figurine féminine est fabuleux – cela, bien sûr, avait contribué à alimenter les doutes lors de sa présentation à la presse locale. Sculptée dans un petit galet de rivière, la première vénus paléolithique jamais exhumée en Roumanie présente de surcroît des qualités esthétiques rares. Si les traits du visage sont absents, rien ne manque de ce qui constitue habituellement « l'idéal » des chasseurs-collecteurs des temps glaciaires, il y a 25 000 ou 20 000 ans : seins lourds, ventre proéminent, fesses larges et vulve hypertrophiée.

À grand renfort d'examens microscopiques, de rayons X et d'analyses spectroscopiques, les chercheurs du musée de l'Évolution humaine et de la technologie au Paléolithique de Târgoviste montrent, outre la non-utilisation d'outils modernes, l'existence d'une ocre rouge appliquée en divers endroits – notamment autour du cou – et régulièrement recouverte par une croûte de calcite ancienne. A priori authentifiée, la magnifique vénus de Piatra Neamt devrait désormais éveiller le vif intérêt de la communauté scientifique. ■

Vues de face et de dos de la vénus de Piatra Neamt, désormais exposée au musée de l'Évolution humaine et de la technologie au Paléolithique, à Târgoviste (Roumanie).

PHOTOS : FUNDATIA MIRCEA TITUS ROMANESCU/FACEBOOK PAGE / DR

LES LEGS, DONATION ET ASSURANCE-VIE permettent à nos universités* de former, chaque année, plus de 70 000 étudiants. Théologie, humanités, sciences, éducation, droit et formation de clercs : tous nos enseignements d'excellence sont rendus possibles grâce à nos bienfaiteurs. Inscrire une Université catholique sur son testament, c'est transmettre bien plus que le savoir au monde de demain !

Pour obtenir une **brochure legs et assurances-vie gratuite et confidentielle**, vous pouvez vous rendre sur transmettre.info, scanner ce code ou bien cocher l'établissement qui vous intéresse avant de renvoyer ce coupon à Universités catholiques* - Service legs, 21, rue d'Assas, 75270 Paris Cedex 06

☐ L'Institut Catholique de Paris
☐ L'Université Catholique de l'Ouest
☐ L'Institut Catholique de Toulouse
☐ L'Université Catholique de Lyon
☐ L'Université Catholique de Lille

Réfléchir à ce qu'il adviendra des biens qui ont façonné votre vie est une étape importante. Chacun de nos établissements dispose d'un référent qui pourra vous accompagner. Si vous ne souhaitez pas nous contacter, n'hésitez pas à consulter un notaire.

Nom : _____ Prénom : _____

Date de naissance (facultatif) : _ _ / _ _ / _ _ _ _

Adresse : _____

_____

Code postal : _____ Ville : _____

En tant qu'associations reconnues d'Utilité Publique, nos Universités catholiques* sont exonérées de droits et frais de mutation. Cela signifie que 100 % du patrimoine légué servira à transmettre les valeurs chrétiennes de génération en génération.

* Loi de 1875 sur la liberté de l'enseignement supérieur

Conformément au Règlement (UE) 2016/679, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, de suppression, de limitation, de portabilité, de ne pas faire l'objet d'une décision automatisée en vous adressant à Universités catholiques*, services legs, 21, rue d'Assas, 75270 Paris. Vous pouvez vous opposer à l'utilisation de vos données en cochant la case ci-contre ☐

LEGS23HCAP1 adfinitas - © UCO Corinne Nicolle

Ravachol, du petit voyou au martyr anarchiste

Auteur de plusieurs crimes de droit commun et de deux attentats à la bombe, Ravachol a associé son nom à la violence meurtrière de la « propagande par le fait ».

Pauvreté, crime et idéalisme

1859

François Kœningstein naît dans une famille pauvre, abandonnée par le père. Il prend le nom de sa mère, Marie Ravachol.

1881

Il commence à s'intéresser à la question sociale, après avoir assisté à une conférence de la socialiste Paule Minck.

1891

En mai, il profane la tombe d'une baronne pour s'emparer de ses bijoux. En juin, il tue un homme pour le voler.

1892

Désormais anarchiste, il organise des attentats contre le juge et le procureur qui ont condamné deux ouvriers.

1892

Condamné d'abord aux travaux forcés puis à mort, il est exécuté le 11 juillet.

Entre 1892 et 1894, la France vit le premier déferlement de violence terroriste dans une démocratie. Une vague d'attentats à la dynamite, à la bombe et au couteau – peu nombreux, mais très relayés par la presse – perpétrés par des anarchistes sème la panique au sein de la bourgeoisie parisienne. Tout commence lorsqu'un personnage obscur, connu sous le nom de Ravachol, fait exploser un édifice au 136, boulevard Saint-Germain.

Cet homme s'appelle François Kœnigstein. Il est né à Saint-Chamond (Loire), le 14 octobre 1859. Sa mère est une moulinière de soie et son père, un lamineur hollandais criblé de dettes. Jusqu'à ses 3 ans, l'enfant est confié à une nourrice, puis reste dans un hospice jusqu'à ses 7 ans. Lorsqu'il en sort, le mariage de ses parents est brisé : « Mon père battait ma mère et [...] l'abandonna avec quatre enfants. » À la suite de ces événements, il décide de prendre le nom de sa mère, celui sous lequel il sera connu : Ravachol.

Des temps difficiles s'annoncent pour la famille. La mère ne peut subvenir aux besoins de ses enfants, et François doit trouver un travail. « Nous vécûmes tous bien tristement », se rappelle-t-il. Entre 8 et 16 ans, il ne sera scolarisé que trois ans et change de travail selon la saison et l'opportunité : il aide aux travaux de fenaison, garde du bétail, travaille dans un atelier de fuseaux, trie des morceaux de charbon dans une mine, tourne la roue chez les cordiers et frappe les rivets chez les chaudronniers, jusqu'à ce qu'il devienne apprenti teinturier : « On exigeait de nous un travail au-dessus de nos forces », avec des journées d'au moins « douze à treize heures ». Au bout de trois ans, il devient teinturier.

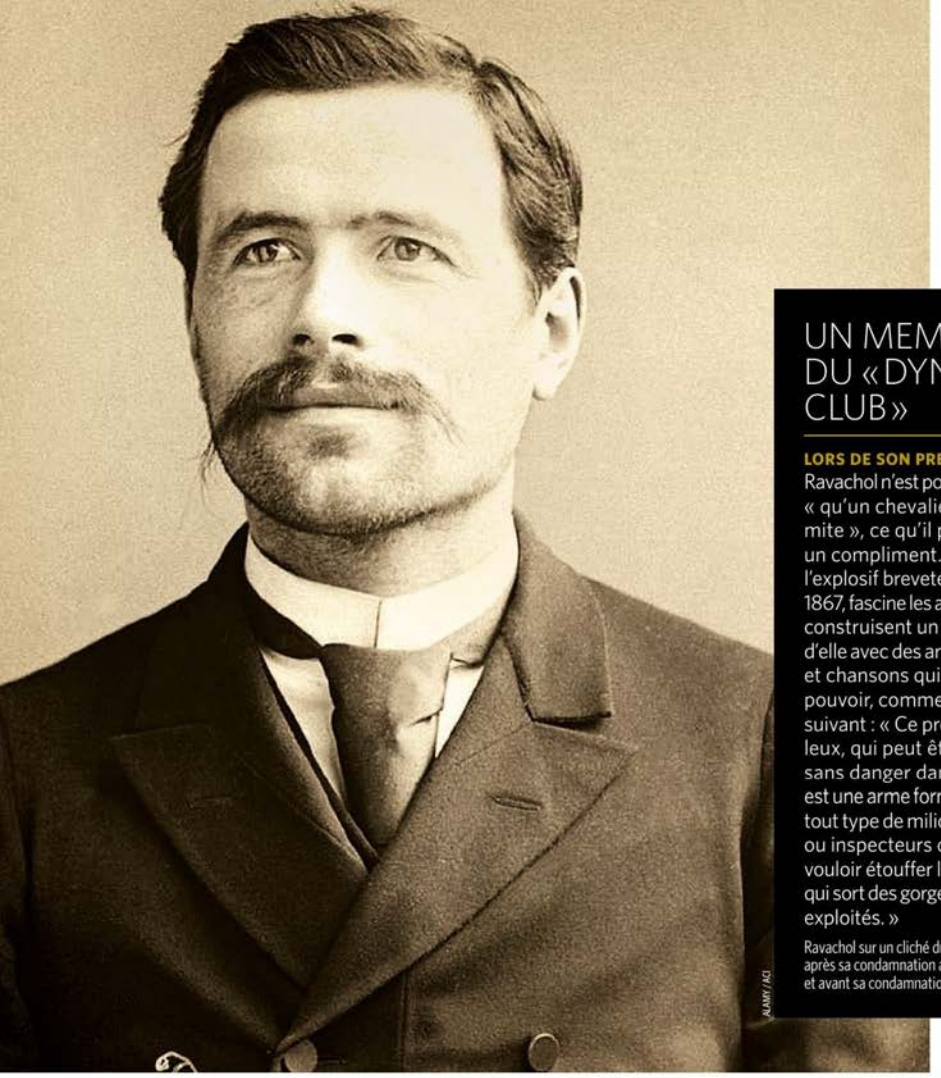
Les débuts révolutionnaires

Un concours de circonstances change alors sa conception du monde. Parallèlement à sa lecture du roman *Le Juif errant* d'Eugène Sue, où les Jésuites apparaissent comme une secte impitoyable, il assiste à une conférence de l'oratrice socialiste Paule Minck : « D'après elle, pas de Dieu, pas de religion, du matérialisme complet. » Ces discours lui font perdre sa foi catholique et lui ouvrent les yeux sur les problèmes sociaux. François commence à lire *Le Prolétaire*, le journal de l'anarchiste Paul Brousse, et entre dans un cercle d'études sociales. « De prime abord je trouvai leurs théories

LA RÉVOLUTION SOCIALE
ORGANE ANARCHISTE
ANNIVERSAIRE
DE LA COMMUNE
MANIFESTE
AUX REVOLUTIONNAIRES DES DEUX MONDES
TRAVAILLEURS!
AUX RÉVOLUTIONNAIRES DES DEUX MONDES
TRAVAILLEURS!

Lorsqu'on découvre ses affinités anarchistes, Ravachol est renvoyé et ne retrouve plus de travail.

Une du journal anarchiste *La Révolution sociale* (18 mars 1881).
BRIDGEMAN / ACI



ALAMY / AKG

UN MEMBRE DU « DYNAMITE CLUB »

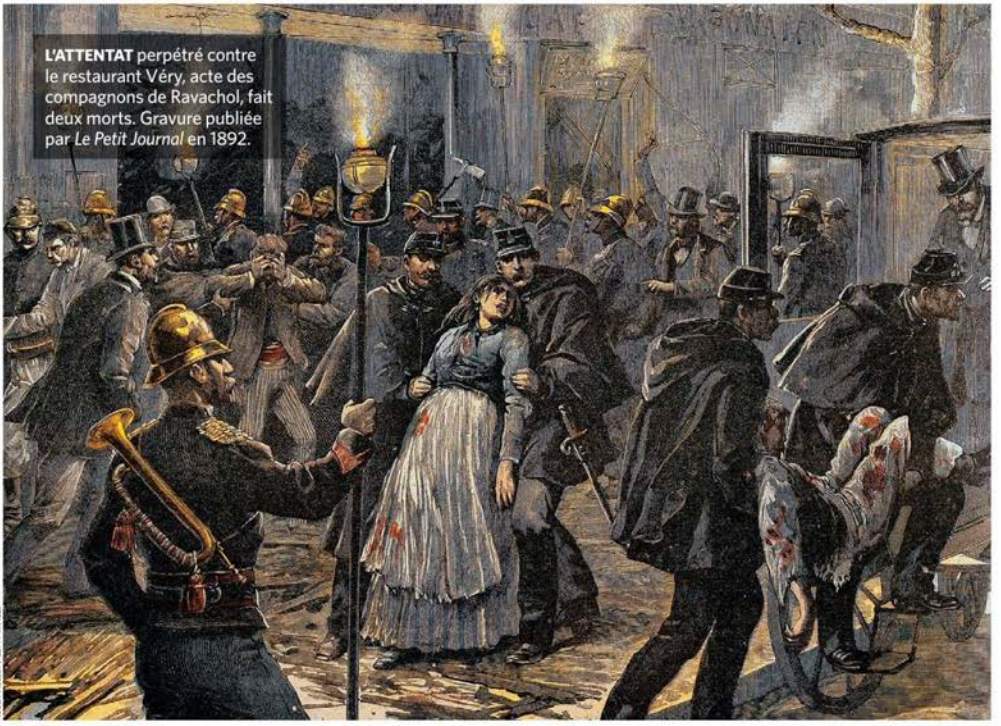
LORS DE SON PREMIER PROCÈS, Ravachol n'est pour le procureur « qu'un chevalier de la dynamite », ce qu'il prend comme un compliment. La dynamite, l'explosif breveté par Nobel en 1867, fascine les anarchistes, qui construisent un mythe autour d'elle avec des articles, poèmes et chansons qui glorifient son pouvoir, comme dans le texte suivant : « Ce produit merveilleux, qui peut être transporté sans danger dans une poche, est une arme formidable contre tout type de miliciens, policiers ou inspecteurs qui pourraient vouloir étouffer le cri de justice qui sort des gorges des esclaves exploités. »

Ravachol sur un cliché du 6 mai 1892, après sa condamnation aux travaux forcés et avant sa condamnation à mort.

impossibles, je ne voulais pas les admettre [...]. Ce ne fut que deux ou trois ans après que je devins complètement de l'avis de l'anarchie », doctrine qui pour lui consiste surtout en l'anéantissement de la propriété privée, de l'argent et des accapareurs.

Toutefois, le destin de Ravachol se brise à cause d'un incident. Un jour, une jeune femme lui demande de lui fournir de l'acide sulfurique qu'il garde chez lui, mais elle s'en sert pour défigurer son amant, et une enquête policière est ouverte. Lorsque son patron apprend son anarchisme, il congédie aussitôt François et son frère. La nouvelle se propage, et plus personne à Saint-Chamond ne veut les engager. « À ce moment ma sœur venait d'avoir un enfant avec son amant. Nous étions sans travail, mon frère et moi, et sans un sou d'avance », se souvient plus tard Ravachol. Tous deux commettent de petits larcins pour subvenir à leurs besoins, jusqu'à ce qu'ils déménagent avec leur mère dans la ville voisine de Saint-Étienne, où ils retrouvent un emploi. Néanmoins, les effets de la crise économique se font sentir, et les jours de chômage sont fréquents. Ravachol se lance dans la contrebande d'alcool et la falsification de monnaie, mais n'obtient pas les résultats escomptés.

Il va alors encore plus loin. En mai 1891, il profane la tombe d'une baronne pour voler ses bijoux. Mais il a été mal renseigné, et il ne trouve rien dans le caveau. Le 18 juin, il se rend à Chambles, à 20 km de Saint-Étienne. Il a entendu parler d'un vieil ermite qui depuis cinquante ans vit des aumônes. Mais, ne dépensant presque rien, il doit avoir accumulé une véritable fortune. À midi, il se



L'ATTENTAT perpétré contre le restaurant Véry, acte des compagnons de Ravachol, fait deux morts. Gravure publiée par *Le Petit Journal* en 1892.

ROGER VIOLLET / GETTY IMAGES

présente à sa porte, frappe, et n'obtenant pas de réponse, passe par la cave. Une fois à l'intérieur, l'ermite se réveille. Se méfiant des intentions de l'intrus, il tente de se lever de son lit, mais Ravachol se jette sur lui et l'étouffe avec un traversin.

François découvre tant de sacs de monnaie qu'il doit revenir plusieurs fois pour tout emporter. Ces allées et venues le trahissent, et c'est lors d'un de ces voyages que la police l'arrête. Les agents l'emmènent à pied au commissariat. Profitant d'un moment de distraction, il se met à courir et réussit à s'échapper. Il a l'idée de feindre sa mort en laissant ses habits et une lettre de suicide sur les berges du Rhône. Puis il part à Paris sous le nom de Léon Léger.

En août, deux anarchistes qui ont affronté la police lors des manifestations du 1er Mai à Clichy sont condamnés à cinq et trois ans de prison. La disproportion des peines indigne les anarchistes, et Ravachol, toujours plus engagé, se propose de les venger. En mars 1892, avec des complices, il pose des bombes aux domiciles du juge et du procureur qui ont participé au procès. Les bâtiments sont ravagés sans faire de victime. Une informatrice met la police sur la piste de Ravachol, qui fait un faux pas : il fait l'éloge de l'anarchie dans un restaurant parisien, le Véry, où un garçon de café le reconnaît grâce au portrait publié par la presse et appelle la police.

LA RAVACHOLE

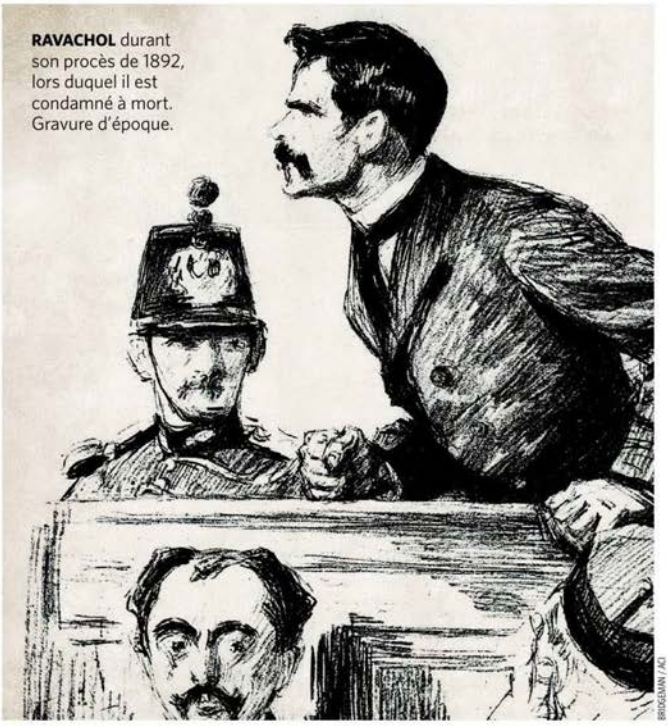
LA PREMIÈRE STROPHE de *La Ravachole*, la chanson rendant hommage à Ravachol, dit : « Dans la grand-ville de Paris / Il y a des bourgeois bien nourris / Il y a les miséreux / Qui ont le ventre creux / Ceux-là ont les dents longues / Vive le son, vive le son / Ceux-là ont les dents longues / Vive le son / D'l'explosion ! »

Cartouches de dynamite utilisées par Ravachol en 1892.

BRIDGEMAN / ACI

NAISSANCE DU TERRORISME

LE TERRORISME ANARCHISTE apparaît dans un contexte de crise et de grande influence de la presse. En 1870, le théoricien de l'anarchisme Mikhaïl Bakounine appelle à « propager nos principes, non plus par des paroles, mais par des faits, car c'est la plus populaire, la plus puissante et la plus irrésistible des propagandes ». L'anarchisme embrasse ouvertement la « propagande par le fait » lors d'un congrès à Londres en 1881. Mais ce n'est qu'à partir de la vague d'attentats lancée par Ravachol que cette stratégie est mise en pratique. Elle est abandonnée deux ans plus tard pour laisser place à l'anarcho-syndicalisme, c'est-à-dire à la lutte portée par les syndicats ouvriers.



RAVACHOL durant son procès de 1892, lors duquel il est condamné à mort. Gravure d'époque.

BRIDGEMAN / ACI

Emprisonné, il dicte ses Mémoires aux inspecteurs qui le surveillent et expose ses idées anarchistes, un mélange d'intuitions primitives et de grands principes, dont l'objectif est « plus de guerres, plus de querelles, plus de jalousie, plus de vol, plus d'assassinat, plus de magistrature, plus de police, plus d'administration ». La veille du jugement, ses compagnons font exploser une bombe dans le Véry, qui tue deux personnes. Les anarchistes, qui jusqu'alors n'ont attaqué que des personnalités publiques, viennent de commettre un attentat contre des particuliers. Le 26 avril 1892, Ravachol est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Héros de la cause anarchiste

Ses problèmes avec la justice ne sont pas terminés. D'autres affaires le rattrapent, comme la profanation de sépulture et l'homicide de l'ermite, auxquels se rajoutent des crimes qu'il nie avoir commis. Sa situation est désespérée. Seuls son frère Henri et sa sœur Joséphine témoignent en sa faveur, en vain, déclarant qu'il les avait sauvés de la misère et de la faim. Ravachol est condamné à mort et guillotiné à Montbrison le 11 juillet 1892. Le couperet interrompt son cri : « Vive la ré… ! », si bien que l'on pense que ses derniers mots ont été : « Vive la révolution ! ».

Sa mort a un grand impact. Dans le monde anarchiste, Ravachol passait pour un personnage équivoque. Mais la proclamation de ses valeurs, son intégrité lors de son procès et son sacrifice le transforment en martyr. La presse anarchiste revendique sa figure, qui inspire des écrivains comme Octave Mirbeau. On donne même son nom à une chanson populaire, *La Ravachole*. « Je sais que je serai vengé », avait-il dit lors de son procès. En effet, de nouveaux attentats surviennent. Le 13 novembre 1893, un jeune admirateur, Léon Léauthier, poignarde un diplomate serbe. Le 9 décembre, Auguste Vaillant jette dans la Chambre des députés une bombe qui blesse une trentaine de personnes. En février 1894, Émile Henry, connu comme le « Saint-Just de l'anarchie », dépose une bombe dans le café Terminus, à Paris, et fait un mort et 20 blessés. Enfin, le 24 juin, l'anarchiste italien Sante Caserio assassine le président de la République, Sadi Carnot. Le lendemain matin, sa veuve reçoit une photographie de Ravachol avec la légende : « Il est bien vengé. » ■

VLADIMIR LÓPEZ ALCAÑIZ
HISTORIEN

Pour en savoir plus

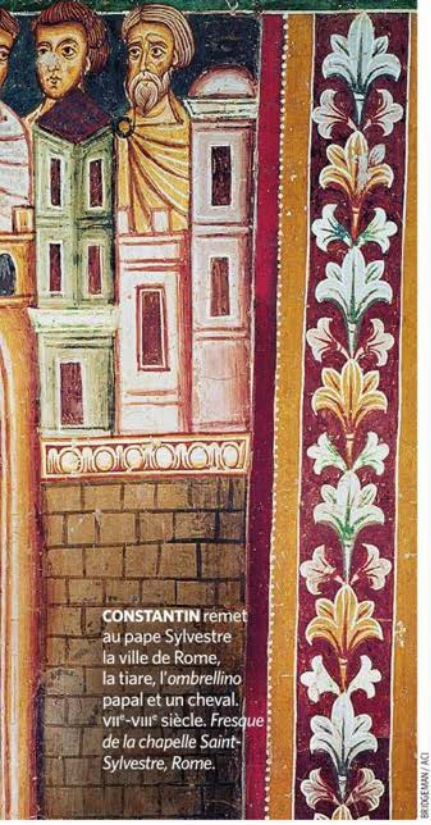
ESSAI
Ravachol et les anarchistes
J. Maitron, Gallimard (Folio), 1992.

La donation de Constantin, trop belle pour être vraie

Face aux successeurs de Charlemagne, qui remettent en cause la soif de pouvoir temporel de la papauté, les papes se prévalent d'un décret du IVe siècle miraculeusement réapparu.

Nous sommes en 314, et l'empereur Constantin Ier est malade de la lèpre. Dieu l'a ainsi puni pour avoir persécuté les chrétiens. Les prêtres païens lui suggèrent de se soigner en se baignant dans le sang « chaud et pur » de 3 000 enfants innocents, ce à quoi Constantin se refuse, car il est ému par les pleurs désespérés des mères. C'est alors que saint Paul et saint Pierre lui apparaissent en rêve et lui affirment qu'il guérira s'il s'immerge dans un bassin que lui désignera le pape Sylvestre Ier — concrètement, s'il se fait baptiser, puisque les catholiques étaient baptisés par immersion à cette époque. Il s'exécute et ressort de l'eau miraculeusement guéri.

Reconnaissant, il fait un présent exceptionnel à Sylvestre Ier et « et à tous les pontifes, ses successeurs, qui s'assiéront jusqu'à la fin du monde sur la chaire de saint Pierre ». Il donne « notre palais impérial de Latran, puis le diadème, [...] la tiare [...], le superhuméral [...], et encore le manteau de pourpre et la tunique d'écarlate ». Et le plus important : « Par notre décret impérial, nous laissons et remettons en son pouvoir à la sainte Église romaine, comme possessions de droit non seulement notre palais, comme cela a été dit, mais aussi la ville de Rome et toutes les provinces, lieux et villes d'Italie et d'Occident. » Le décret impérial dont il est question est la donation de Constantin, telle que son histoire est racontée dans *La Légende dorée*, un recueil de vies de saints écrit au XIIIe siècle.



CONSTANTIN remet au pape Sylvestre la ville de Rome, la tiare, l'*ombrellino* papal et un cheval. VII^e^-VIII^e^ siècle. *Fresque de la chapelle Saint-Sylvestre, Rome.*

BRIDGEMAN / ACI

Pépin le Bref et le pape Étienne II triomphent du roi lombard Aistolf. Gravure du XVI^e^ siècle.

AKG / ALBUM

À GENOUX DEVANT LE PAPE

LE 6 JANVIER 754, le pape Étienne II rencontre le roi franc Pépin le Bref à Ponthion. Le souverain effectue la *proskynèse* : il se prosterne et baise le sol devant le pontife, puis tient les rênes de son cheval comme s'il était son écuyer. Durant son séjour en royaume franc, le pape sacre le roi, qui s'engage à restituer à l'Église les terres dont s'était emparé le Lombard Aistolf en Italie.

Au Moyen Âge, les populations y croyaient vraiment. Du moins à partir du VIII^e^ siècle, quand l'histoire commence à se propager. En 778, le pape Adrien I^er^ est le premier à se référer à la donation, qui réapparaît systématiquement au cours des siècles suivants, à chaque fois que papes et empereurs se disputent l'hégémonie sur la chrétienté. Mais la donation (dont le nom officiel était *Constitutum Constantini*) se trouve être un faux. Un membre de la chancellerie papale la conçoit et la rédige pour justifier les prétentions temporelles de la papauté. Pour comprendre les raisons de cette duperie, il faut remonter le temps, à l'époque de sa fabrication.

Buste de Constantin. IV^e^ siècle. *Musées du Capitole, Rome.*
WELSH / AGE FOTOSTOCK

Échanges de bons procédés

Avec le déclin de l'Empire romain d'Occident et l'affaiblissement de l'Empire byzantin – héritier de Rome en Orient – à partir de 476, la papauté est, dans la péninsule italienne, la seule autorité présente à résister à l'avancée des envahisseurs goths puis lombards. Au VIII^e^ siècle, encerclés par les domaines des Lombards, plusieurs papes demandent de l'aide au-delà des Alpes, dans le royaume des Francs. Un royaume dans lequel le pouvoir est exercé par les maires du palais, sorte de Premiers ministres des rois francs mérovingiens. La charge de maire est alors assurée par Charles Martel et son fils Pépin le Bref, ce dernier étant reconnu en 751 par le pape Zacharie comme souverain franc de plein droit, ce qui implique la fin de la dynastie mérovingienne.

> Constantin aurait fait sa donation après avoir guéri par miracle de la lèpre.

Trois ans plus tard, un autre pape, Étienne II, se rend dans le royaume des Francs pour oindre Pépin et ses fils (dont l'un est le futur Charlemagne) à l'abbaye de Saint-Denis. En échange, Pépin livre deux campagnes contre les Lombards, qui lui permettent de placer sous contrôle de la papauté de vastes territoires au nord de Rome, des régions de Romagne, d'Émilie et des Marches. Ces territoires ont constitué l'épicentre des États pontificaux qui

LE PAPE INNOCENT VI et l'empereur Charles IV prorogent en 1355 la donation de Pépin datée de 755.

GRANGER / AURIMAGES

ont subsisté jusqu'à l'unification de l'Italie au XIXe siècle.

Les campagnes de Pépin le Bref en Italie en faveur de la papauté avaient été précédées, en 755, par une promesse formelle du roi au pape Étienne lors de la visite de ce dernier en France, engageant le souverain à « restaurer » les domaines de l'Église. C'est la donation de Pépin. On ne sait s'il s'agissait d'une promesse orale ou d'un acte écrit, mais aucun document n'a été conservé. Il a aussi été suggéré que la donation de Pépin serait en réalité une liste de cités italiques soumises par Pépin lors d'une nouvelle campagne militaire en 756. Quoi qu'il en soit, la donation sera confirmée par Charlemagne et Louis le Pieux, les successeurs du roi franc.

Il est probable que les concepteurs de la donation de Constantin ont pris pour modèle la donation de Pépin. Selon les experts, la donation de Constantin aurait été rédigée peu de temps après celle de Pépin, sous le pontificat d'Étienne II ou sous celui de Paul Ier, son successeur, afin de démontrer que les États pris par les rois francs aux Lombards et remis aux papes leur appartenaient de fait depuis plusieurs siècles déjà, puisque le premier empereur chrétien lui-même les leur avait donnés.

D'autre part, la donation de Constantin réaffirmait le pouvoir de la papauté face à l'empereur byzantin qui, depuis sa capitale Constantinople, prétendait avoir des droits sur l'ensemble de l'ancien Empire romain et aspirait à contrôler aussi les pontifes. Pour lui tenir tête, le pape Léon III sacre Charlemagne empereur en 800. C'est ainsi que renaît l'ancien Empire

ALBUM

DANTE ÉMET DES DOUTES

PARTISAN DE LA CAUSE IMPÉRIALE, le poète Dante conteste non pas l'authenticité de la donation de Constantin, mais sa valeur juridique. Selon lui, un empereur ne pouvait céder une partie de son empire. Quant au pape, il ne pouvait posséder l'empire sans enfreindre la règle de pauvreté de l'Église.

Dante songeur. Sculpture en bronze par Jerónimo Suñol. 1864.

Un autre faux dans les archives

LA DONATION DE CONSTANTIN n'est pas la seule falsification élaborée par les autorités ecclésiastiques au Moyen Âge afin de justifier les revendications temporelles des pontifes. À la même époque sont rédigées les *Fausses Décrétales* ou *Pseudo-Isidoriana*, une série de lettres des premiers papes, de décrétales (lettres contenant des dispositions juridiques), de capitulaires des Francs (lois et ordonnances) et de délibérations du concile. Ces textes, inventés tout ou partie, devaient étayer la suprématie du pape. Le nom latin de ces décrétales leur vient d'un personnage fictif, Isidore Mercator, cité au début du document. Achevé entre 847 et 852, très probablement en France, celui-ci joua un rôle majeur dans la constitution du droit canonique. Comme pour la donation, c'est grâce aux humanistes que son authenticité a été mise en doute.

ARCHIVES NATIONALES, MODÈNE

Une page des *Fausses Décrétales* tirée d'un exemplaire conservé dans les Archives nationales de Modène.

romain, qui avait disparu depuis plus de trois siècles en Occident. Cependant, comme les nouveaux empereurs d'Occident tentaient eux aussi de contrôler les pontifes, les fonctionnaires de la papauté leur opposèrent la donation de Constantin, de même qu'ils l'avaient précédemment brandie contre les souverains byzantins pour défendre leur autonomie.

Une langue anachronique

À partir de la dynastie impériale des Ottoniens, les tensions avec la papauté s'accroissent, et l'Italie fait face au XII[e] siècle aux luttes entre les guelfes (partisans du pape) et les gibelins (fidèles à l'empereur), et aux assauts lancés sur Rome par les souverains germaniques. Dans un tel contexte, les papes continuent à se référer à la donation de Constantin pour défendre les droits de l'Église. Qui plus est, pour les plus exaltés, par exemple sous le pontificat d'Innocent III (1198-1216), ce texte justifiait la suprématie des papes sur les empereurs.

Bien évidemment, les empereurs étaient en désaccord complet avec cette idée, et ce document si favorable aux intérêts de la papauté leur paraît très vite suspect. Comment se fait-il qu'il ressorte maintenant, plusieurs siècles après la donation supposée ? Vers 1000, Otton III est le premier à déclarer qu'il s'agit d'un faux et en désigne même l'auteur, qui serait un cardinal diacre du nom de Jean, « celui aux doigts courts », puni par un pape qui lui aurait fait couper le nez, la langue et deux doigts.

Il faut attendre la Renaissance pour que Lorenzo Valla, un humaniste, démontre que la donation est en réalité un texte qui a été rédigé plusieurs siècles après Constantin. Valla met en évidence les nombreux anachronismes contenus dans le texte, dont une référence à Constantinople, une cité fondée une quinzaine d'années après la rédaction supposée de la donation, ainsi que des termes inadaptés, comme celui de *feudeum*. La langue de rédaction du texte était le latin médiéval, propre au Moyen Âge. Valla écrit son texte en 1440, mais il n'est publié qu'en 1517 et ne circule que dans les pays protestants. L'Église catholique l'inclut dans l'*Index des livres interdits* lors du concile de Trente. Elle continuera, durant plusieurs siècles, à considérer la donation comme un acte authentique lui permettant de revendiquer le pouvoir temporel. ■

ANDREA FREDIANI
HISTORIEN

Pour en savoir plus

ESSAI
La Donation de Constantin
L. Valla, Les Belles Lettres, 1993.

Porteur d'eau, ce n'était pas une sinécure !

Avant le XIXe siècle, cet humble métier était vital pour acheminer l'eau à travers les grandes villes d'Espagne.

Avant l'arrivée de l'eau courante au XIXe siècle, l'un des gros problèmes des populations vivant dans des grandes villes était l'approvisionnement en eau. Les villes s'étendaient en général au bord d'une rivière, et des canaux alimentaient les fontaines publiques. Mais, à moins de disposer de citernes privées, l'eau devait être acheminée jusqu'aux habitations dans des cruches. Cette tâche pouvait être effectuée en personne ou confiée à un domestique. Cependant, il était très courant d'avoir recours à des professionnels, dont la présence est devenue habituelle dans les villes espagnoles du Siècle d'or : les porteurs d'eau.

Le travail des porteurs d'eau consistait à remplir les cruches aux fontaines et à les transporter en carrioles ou à dos d'âne jusqu'aux maisons des acheteurs. C'étaient des hommes dotés d'assez de force pour supporter les lourds chargements quotidiens. De condition modeste, ils étaient souvent d'une origine géographique particulière : à Madrid, par exemple, c'étaient surtout des Galiciens ou des Asturiens. Dans les villes du Sud, les porteurs d'eau d'origine mauresque étaient connus sous le nom d'*azacanes*, mot au sens étendu plus tard et également utilisé pour désigner toute personne qui exerçait un travail pénible, exigeant un gros effort. Ces porteurs d'eau étaient organisés en associations et ils nommaient des porte-parole pour négocier avec les autorités sur les sujets qui touchaient à leur activité.

Une licence municipale

Face à la croissance rapide du nombre de porteurs d'eau, les conseils municipaux ont imposé l'obligation de disposer d'une licence municipale. Une mesure qui a eu d'importantes répercussions pour la profession. Même s'il était aisé et peu coûteux de devenir porteur d'eau, les candidats durent dès lors s'acquitter du prix de la licence et passer un entretien en mairie, au cours duquel ils étaient interrogés sur leur origine, leurs conditions économiques et leurs raisons d'exercer ce métier.

D'un autre côté, comme il fallait s'y attendre, la tricherie était fréquente dans l'usage de ces licences. Les porteurs d'eau les échangeaient ou les louaient pour augmenter leurs faibles revenus. Au XIXe siècle, afin d'éviter les fraudes, certaines villes ont imposé aux porteurs d'eau des

PORTEURS D'EAU avec des carrioles remplies de cruches à la fontaine qui se trouvait sur la promenade d'Hercule, à Séville. Tableau anonyme, XVIIe siècle.

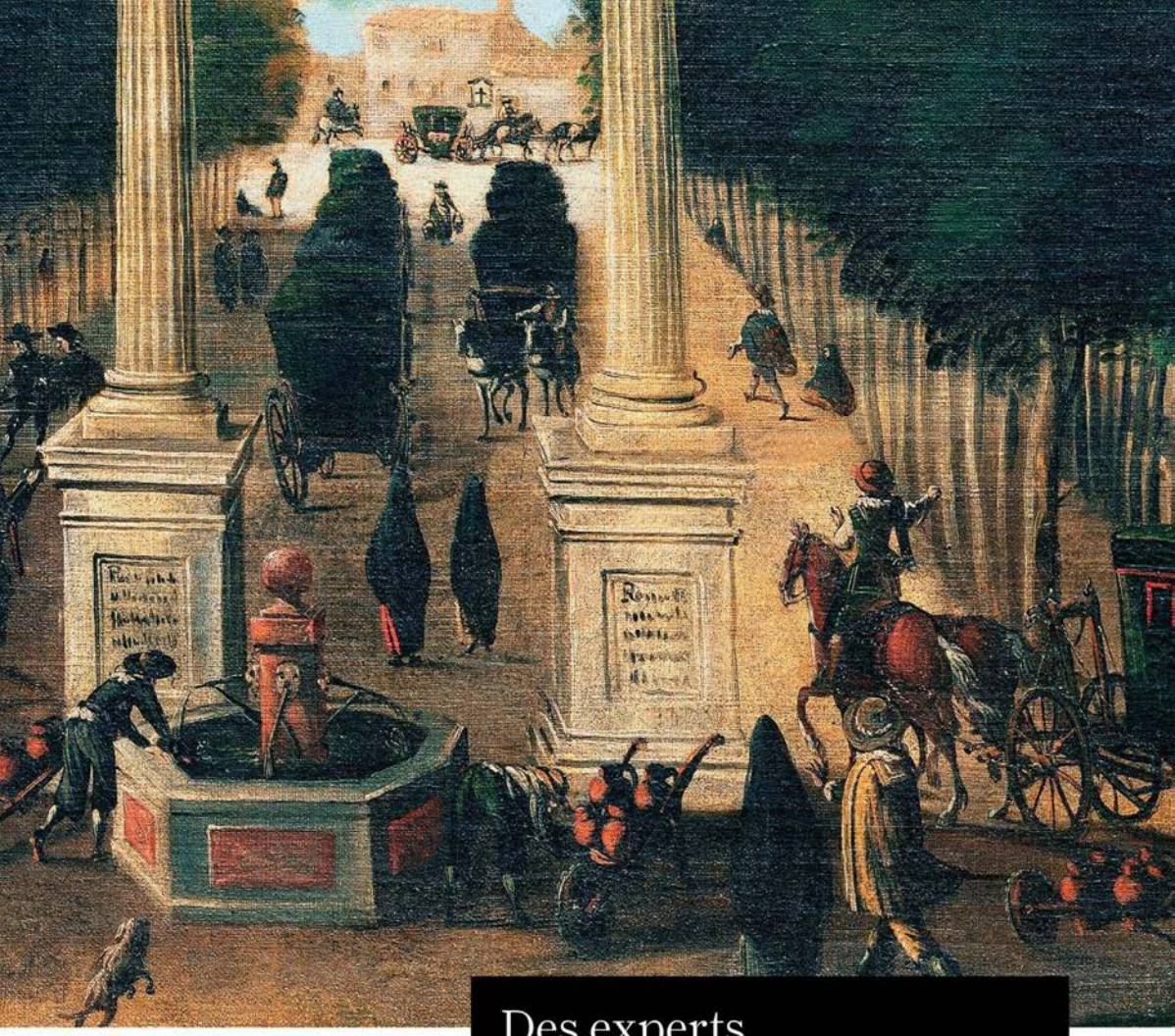
ORONOZ / ALBUM

ALBUM

TRAVAIL DE SERVANTE

BIEN QUE LE MÉTIER de porteur d'eau soit masculin, les femmes pouvaient aussi s'acquitter de cette tâche pour leur propre foyer ou en tant que servantes. Dans cette peinture, Francisco de Goya a peut-être représenté une porteuse d'eau servant les troupes espagnoles lors de la guerre contre Napoléon.

La Porteuse d'eau. Par Goya. Vers 1812. *Musée des Beaux-Arts, Budapest.*



uniformes colorés qui se distinguaient des vêtements et des capes ordinaires dans les classes modestes. Sur l'uniforme devait figurer la licence gravée en laiton, qui mentionnait le nom du porteur et la fontaine à laquelle il était affecté.

Le premier outil du porteur d'eau était la cruche d'argile, dont la loi fixait la capacité : en 1594, à Madrid, elle devait être de cinq *azumbres*, soit un peu plus de 10 litres. Les potiers autorisés à fabriquer ces cruches apposaient un sceau justificatif sur chacune de celles qu'ils fabriquaient. Si un porteur d'eau était surpris en

Des experts en dégustation d'eau

AUX YEUX DES ÉTRANGERS, les Espagnols, en particulier les Madrilènes, montraient un goût particulier pour l'eau. Madame d'Aulnoy consigne ce fait dans la chronique qu'elle a écrite sur son séjour en Espagne en 1679. Lors d'une fête à Madrid, elle voit les bourgeois et les gens du peuple sur les rives du Manzanares, en famille, entre amis ou en couple. Les uns mangent de la salade d'ail ou d'oignon, les autres des œufs durs, du jambon ou de la poularde, « tous buvant de l'eau comme des canes ». Elle relate aussi que, lors du dîner d'un couple, « madame boit de l'eau tout son soûl, monsieur ne boit guère de vin ». Mais les Espagnols étaient exigeants sur la qualité de l'eau, qu'ils aimaient surtout froide : il n'y a « pas d'hommes au monde plus délicats qu'eux sur la bonne eau ».

BASSIN DE CHARLES QUINT
Fontaine de l'Alhambra à Grenade, dessinée par Pedro Machuca et sculptée par Niccolò da Corte en 1545.

ALBUM

train d'utiliser des cruches ne portant pas de sceau, il s'exposait à de lourdes amendes, voire à des châtiments corporels.

Les porteurs puisaient l'eau aux fontaines publiques. La qualité de celle-ci variait, raison pour laquelle ils étaient obligés de déclarer la source d'origine. Une réglementation exigeait aussi que les porteurs d'eau fassent la queue devant la fontaine dans l'ordre d'arrivée. Leur présence autour des fontaines les plus fréquentées de la ville provoquait parfois des altercations avec les habitants. Si, tous les matins, la fontaine était encombrée de porteurs d'eau qui attendaient leur tour pour remplir leurs cruches, quand les voisins pourraient-ils puiser leur eau ? En 1613, des Madrilènes se plaignaient de ce que les porteurs d'eau monopolisaient les tuyaux d'une fontaine, « sans laisser les serviteurs des habitants remplir la leur à aucun d'eux, et il y a chaque jour de nouvelles disputes à ce sujet ».

Les porteurs d'eau utilisaient des ânes ou des mules pour le transport des cruches, que ce soit dans de petites charrettes à deux roues ou à dos d'animal. Mais ces animaux étaient aussi une nuisance pour les voisins qui se rendaient aux fontaines ou pour les marchands installés sur les places. En 1617, un habitant de Madrid se plaignait que « les porteurs d'eau qui vont puiser de l'eau aux fontaines de la rue Leganitos attachent leurs ânes aux barreaux de leurs maisons à partir de midi et leur donnent à manger par terre de la paille et de l'orge qui salissent la rue en question et la transforment en écurie ».

Les temps d'attente entre chargements et les après-midi où l'on ne faisait pas de livraisons étaient mis à profit par les porteurs d'eau pour se réunir, discuter et se divertir. Ce qui leur valait souvent les récriminations du voisinage, les accusant d'être fainéants, joueurs et bruyants. Par ailleurs, certains porteurs d'eau louaient leurs ânes pour promener des personnes ou les utilisaient pour des tâches qui ne faisaient pas partie

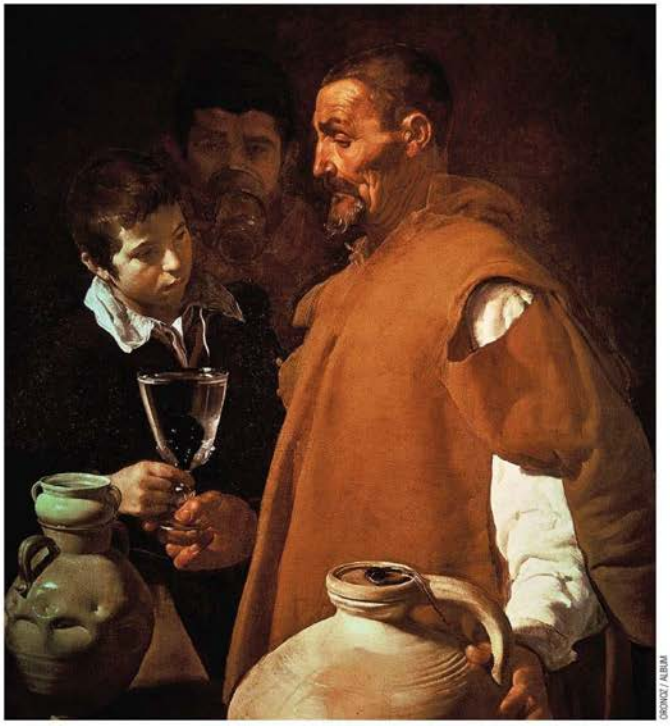
L'eau était transportée dans des cruches, sur des ânes ou des mules.

Porteur d'eau grenadin. Gravure de J. Hoefnagel. 1560.
ORONOZ / ALBUM

UN MÉTIER AMBULANT

LE TABLEAU CI-CONTRE, peint par Vélasquez en 1620, représente un porteur d'eau sévillan. Ce devait être un personnage connu dans la ville, car un document ultérieur mentionne son surnom : el Corzo (« le Chevreuil »). C'était un vendeur d'eau qui se déplaçait dans la rue avec une cruche dans une main, tandis que de l'autre il proposait aux passants un verre à boire. Sur cette peinture, on distingue une figue dans le verre, sûrement utilisée pour aromatiser la boisson. Le vêtement en loques du porteur d'eau contraste avec le luxe du verre, peut-être de facture vénitienne.

Le Porteur d'eau de Séville.
Diego Vélasquez. 1620.
Musée Wellington, Londres.



ORONOZ / ALBUM

de leur métier, ce qui constituait une fraude qu'une ordonnance madrilène de 1610 punissait de 100 coups de fouet et de la saisie de l'animal en guise d'amende. Afin d'éviter cette infraction, les bêtes devaient être équipées d'éléments d'identification, tels que des sonnailles.

L'alternative à la mendicité

Les porteurs d'eau transportaient une cargaison de quatre ou six cruches à chaque voyage. Les autorités fixaient le prix de chaque chargement, qui pouvait varier en fonction de la fontaine, mais pas de la longueur du trajet. En 1599, un représentant des porteurs d'eau de Madrid réclamait une augmentation du tarif, car en été les fontaines étaient très fréquentées, et ils ne pouvaient pas faire « autant de voyages qu'en hiver, pour pouvoir se nourrir, nourrir leurs femmes et leurs enfants, leur maison et leurs ânes ; car même s'ils font 12 ou 14 voyages par jour, le gain est trop faible pour subvenir à leurs besoins ». Ils se plaignaient aussi de devoir transporter les cruches dans les escaliers jusqu'aux troisième et quatrième étages, alors que les autorités refusaient de payer un supplément pour cela.

Outre ceux qui utilisaient des carrioles et des ânes, il y avait des porteurs d'eau qui utilisaient des triporteurs ou des charrettes à bras dans lesquelles ils pouvaient transporter deux ou plusieurs cruches. D'autres les portaient sur leurs épaules, deux cruches à la fois. Même eux devaient payer des taxes aux autorités.

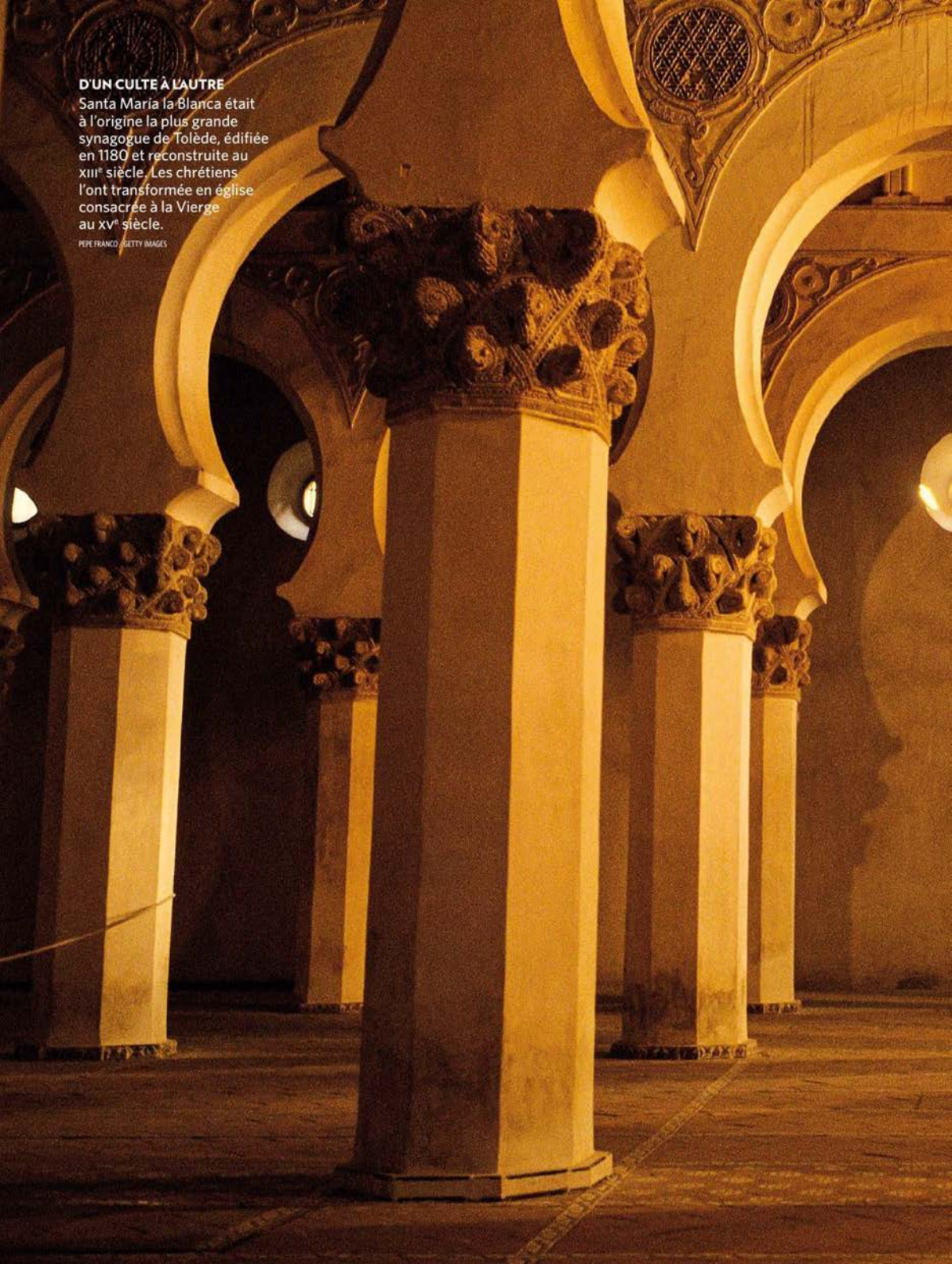
Les porteurs d'eau proposant « cruche et verre » ou « eau et anis » constituaient une autre catégorie. Ils se déplaçaient avec une cruche d'eau contenant de l'anis, qu'ils offraient aux passants dans un verre. C'étaient les plus humbles. Dans la plupart des cas, ce travail était une alternative à la mendicité. L'un de ces porteurs d'eau demandait aux autorités de Madrid : « Ordonnez de donner une licence pour vendre de l'eau avec une cruche dans les rues, comme on en donne aux plus pauvres. »

Le métier de porteur d'eau a décliné durant la seconde moitié du XIXe siècle en raison de la construction de grandes infrastructures hydrauliques qui acheminaient l'eau à domicile, comme le canal d'Isabel II à Madrid. Pourt autant, la profession ne s'est pas éteinte, et dans les rues de Grenade il était courant de voir des porteurs d'eau jusqu'au XXe siècle. ■

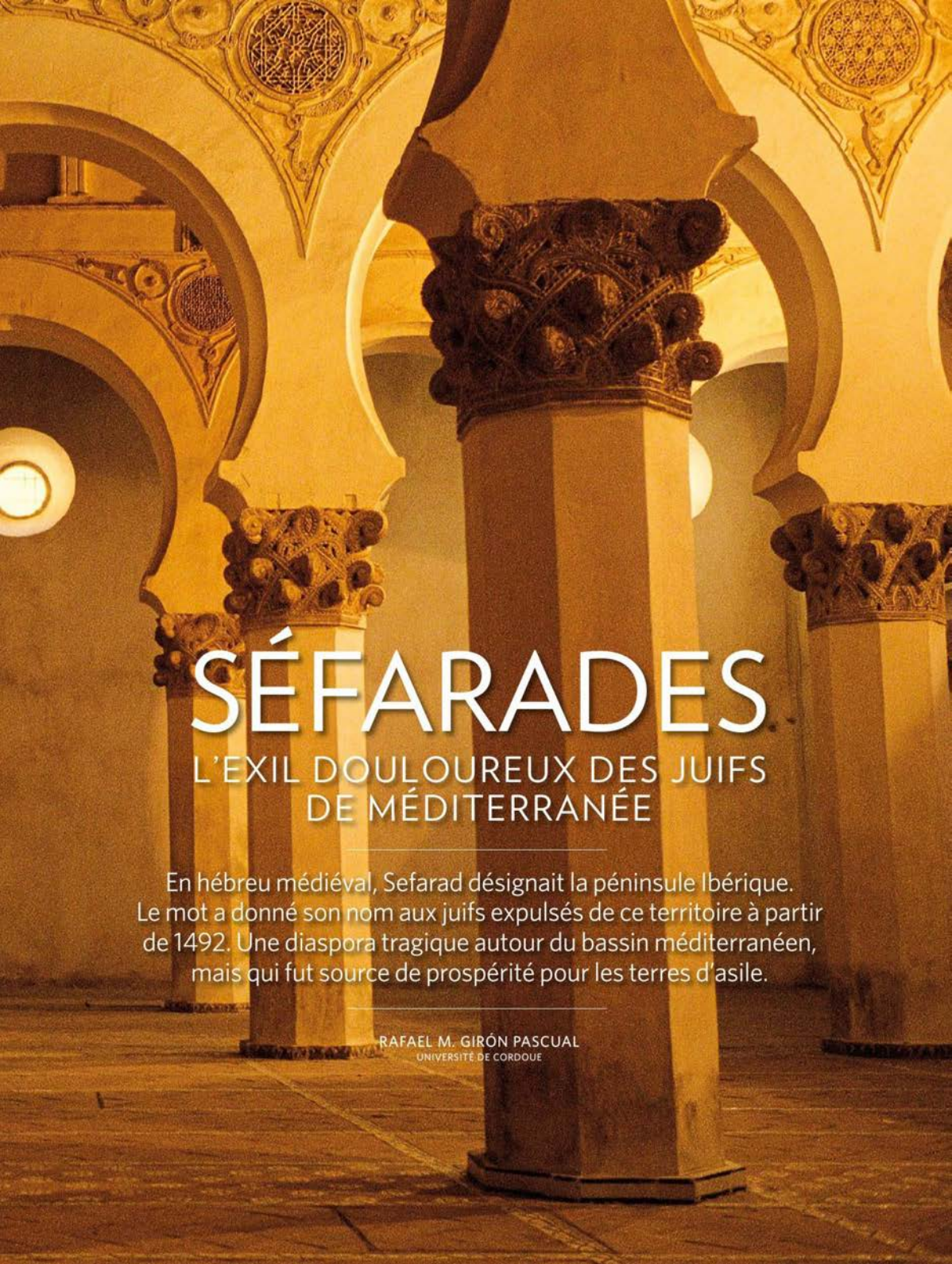
MANUEL SAGA
ARCHITECTE

Pour en savoir plus

ESSAI
Le Siècle d'or de l'Espagne
M. Escamilla, Tallandier (Texto, 2 tomes), 2020.



D'UN CULTE À L'AUTRE
Santa María la Blanca était à l'origine la plus grande synagogue de Tolède, édifiée en 1180 et reconstruite au XIIIe siècle. Les chrétiens l'ont transformée en église consacrée à la Vierge au XVe siècle.
PEPE FRANCO /GETTY IMAGES



SÉFARADES

L'EXIL DOULOUREUX DES JUIFS DE MÉDITERRANÉE

En hébreu médiéval, Sefarad désignait la péninsule Ibérique. Le mot a donné son nom aux juifs expulsés de ce territoire à partir de 1492. Une diaspora tragique autour du bassin méditerranéen, mais qui fut source de prospérité pour les terres d'asile.

RAFAEL M. GIRÓN PASCUAL
UNIVERSITÉ DE CORDOUE

CHRONOLOGIE

La fin de la tolérance

Vers 1150
Le rigorisme des Almohades contraint à l'exil de nombreux juifs vivant dans Al-Andalus. Beaucoup s'installent en Castille et en Catalogne.

1391
Une vague d'émeutes en Castille et en Aragon provoque la destruction des quartiers juifs de nombreuses villes.

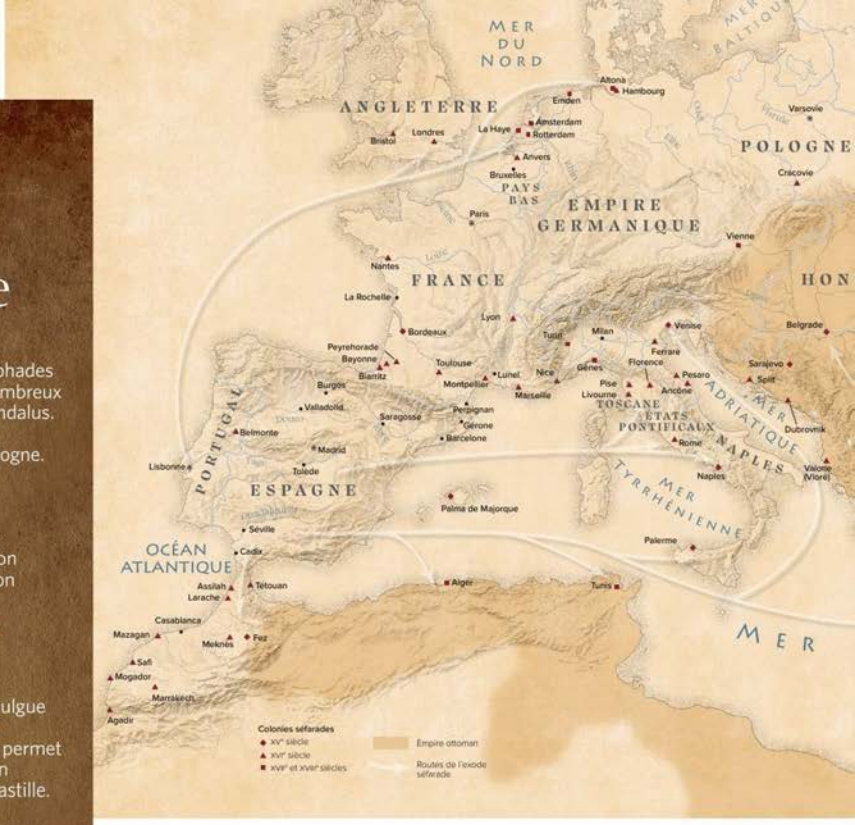
1478
Le pape Sixte IV promulgue la bulle *Exigit sincerae devotionis affectus*, qui permet d'instaurer l'Inquisition dans le royaume de Castille.

1483
Le dominicain Tomás de Torquemada est nommé grand Inquisiteur de Castille et des royaumes d'Aragon, de Catalogne et de Valence.

1492
À Grenade, les Rois Catholiques promulguent un décret qui expulse les juifs des royaumes de Castille et d'Aragon.

1496
Le 5 décembre, Manuel Ier du Portugal décrète à son tour l'expulsion des juifs hors de son royaume.

1498
Les souverains de Navarre, Jean d'Albret et Catherine de Foix, expulsent les juifs de leur royaume.



ZED RADOVAN / BRIDGEMAN / ACI

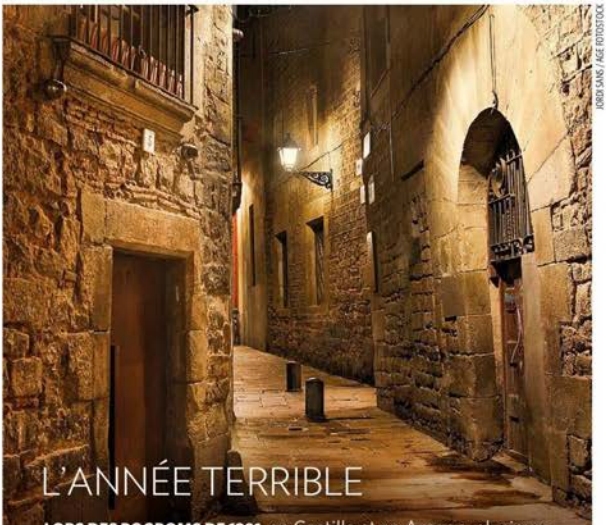
▼ AGADA DE SARAJEVO
Les textes de ce manuscrit étaient destinés à être lus pendant la Pâque juive. Réalisée vers 1350 à Barcelone, cette agada a peut-être été sortie d'Espagne en 1492. *Musée national de Bosnie-Herzégovine, Sarajevo.*

Entre le XIVe et le XVIe siècle, des centaines de milliers de personnes ayant en commun des origines juives sont contraintes de quitter Sefarad — nom donné à la péninsule Ibérique —, la terre où elles vivaient depuis des siècles, et de se disperser de par le monde. Beaucoup d'entre elles étaient les descendants des juifs qui, du XIIe au XIVe siècle, s'étaient établis dans les royaumes de la péninsule après avoir été expulsés d'autres pays européens (France, Saint Empire romain germanique, Angleterre, pays de Galles). Sefarad ne fut pas leur seule destination, et le royaume de Pologne accueillit également des communautés juives issues de ces diasporas successives s'ajoutant à celles venues d'Autriche, de Hongrie, de Lituanie et de régions aussi éloignées que la Crimée.

Ces expulsions médiévales ont dessiné les deux grands groupes juifs tels qu'ils existent encore de nos jours. D'une part, les Séfarades, dont

LA GRANDE DIASPORA SÉFARADE
Les juifs expulsés de Sefarad en 1492 établissent des communautés prospères sur le pourtour du bassin méditerranéen, principalement dans ce qui constitue de nos jours le Maroc et les territoires de l'Empire ottoman. D'autres centres de moindre importance se forment au Portugal (dissous ensuite en raison de l'expulsion des juifs ordonnée par le roi Manuel Ier), en Italie, en France et dans les Flandres. Tous étaient liés par un vaste réseau commercial fondé sur l'identité religieuse et linguistique.

CARTE : ES5OS.COM



JORDI SANS / AGE FOTOSTOCK

L'ANNÉE TERRIBLE

LORS DES POGROMS DE 1391, en Castille et en Aragon, plusieurs quartiers juifs sont attaqués et détruits (les *juderías* ou *aljamas*, dites *qahal* en hébreu et *call* en catalan), et la population est massacrée ou forcée de se convertir au christianisme. De nombreuses synagogues sont transformées en églises, et les inscriptions en hébreu sont badigeonnées de plâtre et de chaux.

L'émeute de 1391 au *call* de Barcelone *(photo)* signe la fin de la communauté juive.

la langue, le judéo-espagnol ou ladino, est empruntée au castillan ancien mêlé d'hébreu, d'italien et de turc. D'autre part, les Ashkénazes, qui parlent le yiddish, basé sur du haut allemand médiéval, auquel s'ajoutent l'hébreu et des langues slaves, dont le polonais.

Si les Rois Catholiques décrètent en 1492 l'expulsion générale des juifs vivant sur leurs domaines, ce n'est pas la seule année qui voit un départ forcé et massif de la population juive. Après les attaques sanglantes menées contre les quartiers juifs au cours de l'été 1391, de nombreux juifs quittent alors peu à peu la péninsule, et ce jusqu'en 1415. Puis des milliers de *conversos*, ou marranes (juifs baptisés et convertis au christianisme, du moins officiellement), s'exilent de 1478 à 1492, car l'Inquisition les harcèle et ils sont l'objet de violences en Andalousie. De 1492 à 1550, d'autres *conversos*, persécutés par l'Inquisition, s'exilent. Nombre de ces départs n'étaient pas définitifs et se concluaient souvent par le retour de ceux qui n'arrivaient pas à s'intégrer dans leurs nouveaux lieux de vie. Mais, après 1492, le retour fut conditionné à la conversion au christianisme.

Les pays d'accueil ne leur offraient pas non plus de grande sécurité, puisqu'ils en étaient aussi expulsés. En 1496-1497, les juifs qui refusent de se convertir sont chassés du Portugal et, en 1498, ils le sont de Provence et de Navarre. En Italie, les expulsions ne sont pas homogènes. Elles sont décrétées à Florence (1494), à Naples (sur ordre de Ferdinand le Catholique, en 1510, et de son petit-fils Charles Quint, en 1541) et dans les États pontificaux, à l'exception d'Ancône et de Rome (1569). Simultanément, d'autres États comme Ferrare, Venise ou la Toscane protégeaient les juifs – bien qu'en les enfermant dans des ghettos, à l'instar de la papauté à Rome –, essayant même à la fin du XVIIe siècle d'attirer les juifs levantins, installés dans l'Empire ottoman, pour profiter de leurs réseaux mercantiles dans les ports de Livourne et de Venise.

▼ PROTECTION CONTRE LE MAL
Datée du XIVe siècle, cette amulette juive en argent est conservée au Musée séfarade de Tolède. Le tétragramme figure dans un rectangle entouré des noms de cinq anges.

PRISMA / ALBUM

LES RAISONS D'UNE EXPULSION

LE DÉCRET DES ROIS CATHOLIQUES

Être de fidèles sujets de Castille et d'Aragon n'aida en rien les juifs qui, en 1492, eurent quatre mois pour régler leurs affaires et quitter l'Espagne.

Le 31 mars 1492, Isabelle Ire de Castille et Ferdinand II d'Aragon, les Rois Catholiques, signent à **Grenade** les décrets ordonnant l'expulsion des juifs de leurs provinces. Celle-ci s'applique à tous les juifs, qu'ils soient natifs ou étrangers aux royaumes : ils doivent partir avant la fin du mois de juillet (le délai sera prolongé jusqu'au 2 août). Ce délai écoulé, ceux qui restent sur le territoire de la péninsule risquent la **peine de mort** et la confiscation de leurs biens. Ils sont autorisés à vendre leurs biens ou à les emporter, à condition qu'il ne s'agisse pas d'or, d'argent, de monnaie, d'armes ou de chevaux. Personne ne peut plaider l'ignorance : les hérauts ont lu l'édit royal en place publique dans les villes et les villages, en présence d'un notaire. Pourquoi les Rois Catholiques ont-ils pris une telle décision ? Les motifs étaient indiqués dans le décret : il fallait éviter que les juifs puissent influencer **les *conversos*** – les juifs convertis au christianisme – afin que ces derniers restent fidèles au judaïsme en se cachant. Le nombre de *conversos* avait nettement augmenté dans la péninsule Ibérique après les **pogroms de 1391.** Les communautés juives avaient subi de graves agressions qui avaient entraîné des milliers de conversions forcées, les juifs espérant ainsi sauver leurs vies et leurs biens. Pour éviter que les juifs fassent du prosélytisme auprès de ces *conversos*, on les contraignit à vivre dans des quartiers clos, **les *juderías*,** mais cela ne suffit pas à mettre fin au crypto-judaïsme (l'adhésion secrète à la religion juive tout en proclamant publiquement une autre foi). Un événement décisif a lieu en 1478 : la création de **l'Inquisition** en Castille, conçue précisément pour identifier et punir les *conversos* suspectés de judaïser. Or, la présence de juifs constituant le principal obstacle à l'éradication de ce délit, les Rois Catholiques décident donc de régler définitivement le « problème » par leur expulsion. ■

ALAMY / ACI

◀ **POGROM**
Vicente Cutanda a représenté une scène de violence contre les juifs dans ce tableau intitulé *Au pied du Sauveur ! Épisode d'un massacre de juifs au Moyen Âge à Tolède.* 1887. *Musée, Saragosse.*

▶ **TORQUEMADA**
Le grand inquisiteur presse les Rois Catholiques de signer le décret d'expulsion des juifs. Par Emilio Sala. 1889. *Musée du Prado, Madrid.*

ALBUM

TAVITO-MONTAS

▲ **LES JUIFS AU PORTUGAL** Jusqu'en 1496, le Portugal accueille les juifs expulsés par les Rois Catholiques. Ci-dessus, Castelo de Vide abritait un important quartier juif.

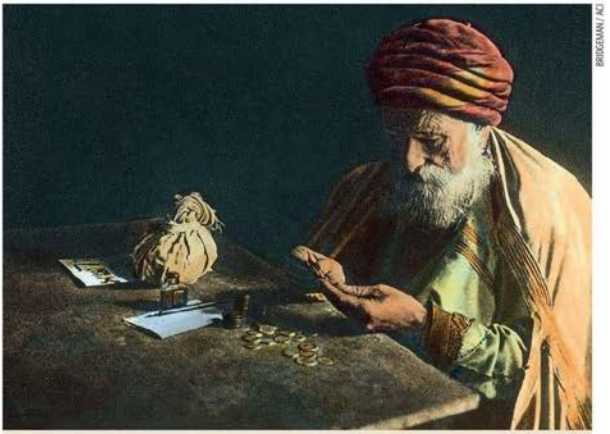
Un sentiment permanent d'insécurité, lié à la précarité des lieux d'accueil qui transformaient la vie en exil permanent, a marqué plusieurs générations de juifs et de *conversos* séfarades, comme en témoigne *La Vallée des pleurs* (1575), une œuvre de Joseph Ha-Cohen, écrivain et historien juif né à Avignon, mais originaire de Cuenca. En outre, les Séfarades étaient fiers de leur passé ibérique, et ils assimilèrent leur langue, le ladino, comme une part intégrante de leur identité. Ce qui créa une forme de sentiment de supériorité culturelle sur les juifs qui résidaient dans les endroits où ils étaient accueillis, et pérennisa la conviction d'appartenir à un groupe particulier tout en freinant l'intégration.

Un médecin juif à Constantinople. Illustration d'un livre français du XVI^e siècle.

L'arrivée des Séfarades (juifs et *conversos*) donnait une forte impulsion économique, technologique, religieuse et culturelle aux territoires où ils s'installaient. On ne leur doit pas seulement le développement hors d'Europe de la médecine de Galien ou de concepts philosophiques, talmudiques et kabbalistiques novateurs ; c'est aussi grâce à eux que l'imprimerie (un domaine dans lequel ils se révélaient très efficaces), de nouvelles méthodes de vente et de production, les ateliers de soie et de laine, de teinturerie ou le travail du cuir se diffusèrent en Italie, en Hollande, en Berbérie et dans l'Empire ottoman. La diaspora séfarade – événement tragique pour qui en était victime – contribua à la première globalisation, à la modernisation technologique et au développement du système capitaliste.

Avec le Portugal, la Berbérie (la zone côtière du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie) représenta la principale destination des juifs fuyant les massacres de 1391, et la région accueillit dès lors et sans discontinuer de nombreux juifs et *conversos*. Dans des villes comme Fès, les *megorashim*, ou exilés venant

ALEX ROBINSON / AWL IMAGES



BRIDGEMAN / ACI

LES MÉTIERS DE FÈS

COMMERÇANTS, PRÊTEURS sur gages, collecteurs d'impôts et tisserands, les Séfarades de Fès étaient aussi médecins, traducteurs, diplomates et conseillers des sultans du Maroc. Mais une profession se distingue des autres : celle des orfèvres, qui introduisent à Fès la technique du filage de l'or et de l'argent, utilisé en Castille, et qui fournissent du fil d'or aux autres artisans juifs, comme les brodeurs.

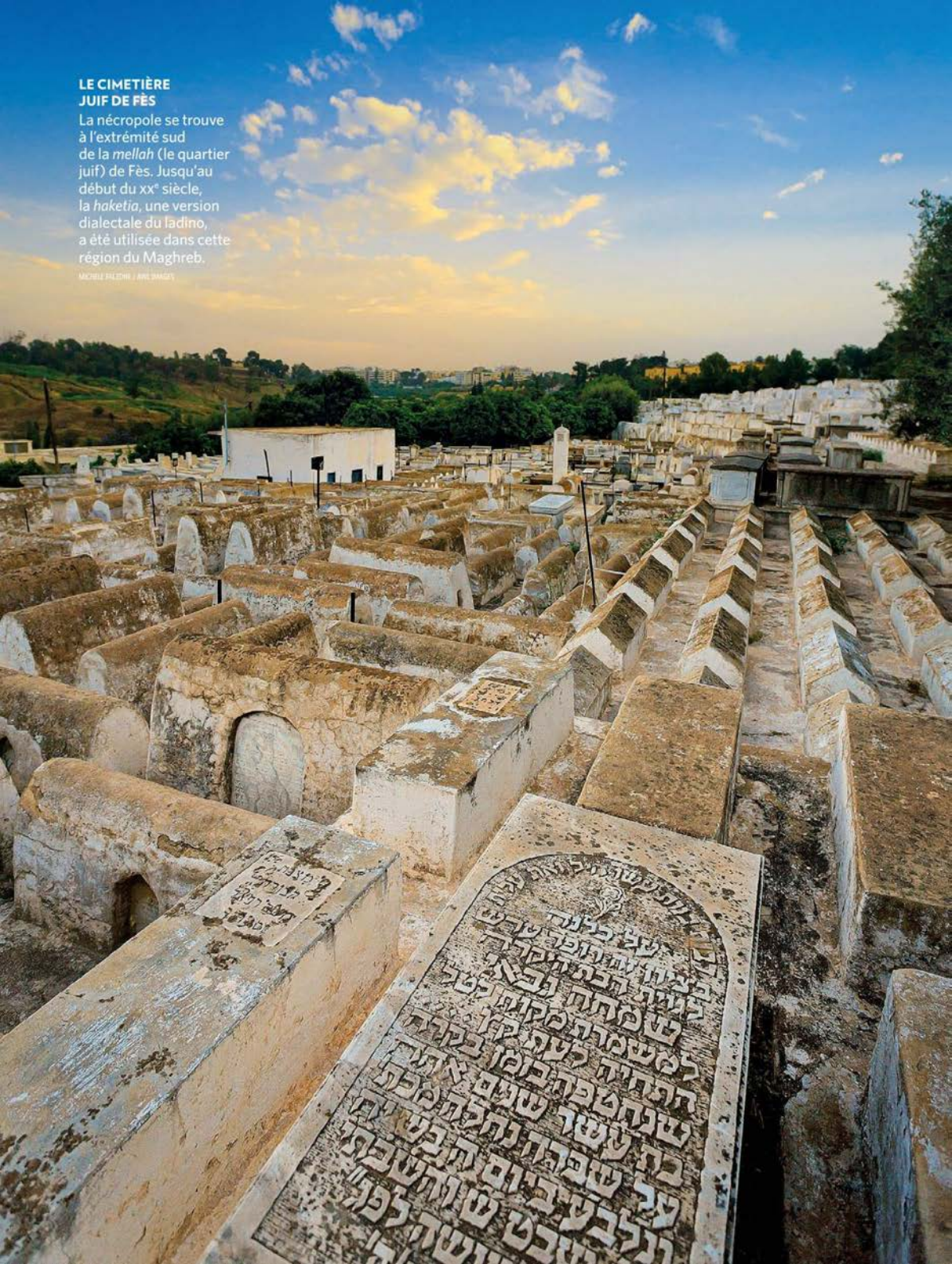
Cambiste juif au Maroc, au début du XX^e^ siècle (photographie colorisée).

de la péninsule Ibérique, se mêlaient aux *toshavim*, la population résidente composée d'anciens juifs berbères. Durant plusieurs siècles, les deux communautés eurent des lieux de culte et d'inhumation distincts, jusqu'à ce que le ladino et les traditions et rites médiévaux espagnols prédominent. Les principales communautés établies par les Séfarades en Afrique du Nord furent celles de Fès, de Debdou et d'Oran. Après avoir accueilli les rescapés des pogroms du XIV^e^ siècle, le *mellah* (quartier juif) de Fès fut quasiment détruit après le massacre des juifs de 1465, qui suivit la chute des sultans de la dynastie des Marinides, leurs protecteurs.

Entre la Castille et la Berbérie

De nombreux Séfarades reprennent alors la route de la Castille. Mais, 30 ans plus tard, en raison de l'expulsion générale de 1492, ils reviennent à Fès. Or, la ville ne peut plus assimiler les 20 000 juifs qui arrivent en Berbérie. Le trajet de la côte vers la ville est terni par les vols et les assassinats commis par la population locale, et, une fois arrivés à Fès, la plupart des juifs sont contraints de vivre dans un camp de réfugiés dressé en dehors de la ville. Un grand nombre d'entre eux choisissent alors de repartir en Castille et se font baptiser sur la route du retour dans des villes nord-africaines détenues par le Portugal (Assilah, Tanger, Ceuta), adoptant des noms portugais avant de traverser le détroit de Gibraltar. Certains poursuivent leur route vers Cadix et Jerez, où ils deviennent des marchands éminents, à l'exemple des Fernández Merino, ancêtres de nobles gaditans, ou des Rodríguez de Figueroa, lignée dont est issu Esteban Rodríguez de Figueroa, un conquistador des Philippines.

Pendant la première moitié du XVI^e^ siècle, sous le règne des sultans wattasides, qui ont succédé aux Marinides, le commerce est florissant entre Fès, les Canaries, le Portugal et Cadix. Cette prospérité doit beaucoup aux réseaux marchands associant les juifs séfarades de Fès, de Marrakech et de Taroudant à leurs partenaires *conversos* de Cadix et de



LE CIMETIÈRE JUIF DE FÈS

La nécropole se trouve à l'extrémité sud de la *mellah* (le quartier juif) de Fès. Jusqu'au début du XX[e] siècle, la *haketia*, une version dialectale du ladino, a été utilisée dans cette région du Maghreb.

MICHELE FALZONE / AWL IMAGES

Cérémonie de circoncision au XVIIIe siècle. Musée juif, Venise.

AKG / ALBUM

L'ITALIE, ÉTAPE VERS L'ORIENT

Pour de nombreux Séfarades, l'Italie était une étape sur la route de l'Empire ottoman. Rome, Ferrare, Venise et Livourne comptaient d'importantes communautés séfarades. Les juifs et les *conversos* qui arrivaient à Rome sont représentés dans un roman, *La Gentille Andalouse*, écrit par un juif converti. Publié en 1528 à Venise par le converso Francisco Delicado (qui s'appelait en réalité Delgado et était natif de Cordoue), il présente un dialogue entre Aldonza, une prostituée de Cordoue qui vient d'arriver à Rome, et ses consœurs récemment converties. Après s'être informée de la profession de leurs maris (tous artisans et marchands), Aldonza leur demande : « Depuis quand êtes-vous ici ? » On lui répond : « Madame, depuis l'année où débuta l'Inquisition. »

Lisbonne, grâce à qui les textiles européens — soies de Grenade, bonnets de Tolède et de Cordoue, étoffes françaises — sont échangés avantageusement contre de l'or, des esclaves et des matières premières berbères — cire, cuirs, indigo (teinture bleue) et dattes.

Des villes majoritairement juives

Toutefois, pendant la seconde moitié du XVIe siècle, l'économie de Fès souffre de l'administration de la nouvelle dynastie saadienne, qui transfère sa capitale à Marrakech. De nombreux Séfarades quittent le *mellah*, et les juifs de Fès ne retrouveront leur ancienne splendeur qu'au XIXe siècle, lorsque le Maroc s'ouvrira au commerce international et comptera jusqu'à 15 synagogues. Cependant, sous le protectorat français, à partir de 1912, la population juive commence à décliner, et, dans la seconde moitié du XXe siècle, quasiment tous les juifs de la ville (environ 22 000 personnes) émigrent à Casablanca et dans des pays comme la France, le Canada ou Israël. En 1997, il ne reste à Fès que 150 juifs, et plus aucune synagogue n'est en activité dans le *mellah*.

▼ LES FILLETTES DE DEBDOU
Cette carte postale du début du XXe siècle montre les descendantes de juifs sévillans installés dans cette ville marocaine depuis plus de 500 ans.

AKG / ALBUM

Avec Salonique (l'actuelle Thessalonique en Grèce), Debdou, située à 175 km au sud de Melilla, est l'une des rares villes dont la population fut majoritairement juive durant quasiment toute son histoire. Les juifs de Séville et de Murcie qui avaient fui les pogroms de 1391 s'étaient établis à Debdou, dont la source principale s'appelle d'ailleurs *ayn Ishbiliya*, la « source de Séville ». Jusqu'aux années 1950, Debdou incarna le centre de formation religieuse de référence du quartier juif maghrébin, avec ses 15 synagogues et ses yeshivas (écoles juives). Comme d'autres communautés juives marocaines, la plupart des Séfarades de Debdou émigrent à Casablanca, à Melilla, en France ou en Israël dans la seconde moitié du XXe siècle.

▲ **LA « CAPITALE » DES SÉFARADES**
Istanbul accueillait la communauté la plus nombreuse de toute la diaspora séfarades : environ 30 000 juifs vivaient en 1570 dans la capitale ottomane.

Bon nombre de Séfarades installés en Afrique du Nord ou dans des villes italiennes ont vécu toute leur vie sous la protection des sultans ottomans. Il est révélateur qu'en 1492 le sultan Bayezid II ait envoyé une flotte dirigée par l'amiral Kemal Reis vers les côtes de la péninsule Ibérique pour convoyer les juifs expulsés. Les juifs pouvaient résider dans plusieurs communautés de l'Empire ottoman, où ils se trouvaient à l'abri. Moïse Capsali, le grand rabbin de Turquie, et de nombreux membres de la famille Nasi, comme Gracia et Joseph Nasi, des Séfarades aragonais, jouèrent un rôle majeur dans cet accueil bienveillant.

Jusqu'au XVe siècle, le territoire où s'installent les Séfarades — les Balkans, la Grèce et l'Anatolie — accueillait deux anciennes communautés juives : les Romaniotes (des juifs byzantins hellénophones) et les Karaïtes (des juifs turcophones venant de Crimée). Mais, à l'arrivée des Séfarades, ces communautés sont négligeables ou ont disparu, car, en 1453, le sultan Mehmed II a fédéré tous les juifs de la région pour peupler sa nouvelle capitale, Istanbul, nom donné à la ville de Constantinople qu'il vient de conquérir. Grâce à leur supériorité numérique et culturelle, les Séfarades imposent le ladino à leurs coreligionnaires. Malgré cela, il vraisemblable que les juifs actuels qui parlent ladino n'aient aucun lien avec la Sefarad médiévale.

Un atout pour l'Empire ottoman

Les Séfarades développèrent l'économie de l'Empire ottoman, notamment par la fabrication de draps de laine à Salonique, Lárissa, Tríkala et Rhodes (Grèce), Pleven (Bulgarie) et Safed (Israël). Au moyen d'une technologie castillane innovante conçue pour les métiers à tisser et les moulins à foulons (pour feutrer les tissus), plus de 60 000 pièces de tissu étaient produites chaque année en terre ottomane. De plus, les Séfarades étant maîtres des voies commerciales terrestres reliant la Méditerranée orientale à la Perse et à l'Extrême-Orient, les produits de l'Inde, de la Chine et du Japon passèrent exclusivement

ANNA SERRANO / FOTOTECA 9X2

ALAMY / ACI

LA PROSPÈRE HOLLANDE

DE NOMBREUX SÉFARADES s'installent à Amsterdam au XVII[e] siècle, après avoir séjourné au Portugal, en Italie ou dans l'Empire ottoman, et font de cette ville le foyer principal du judaïsme hispano-portugais en Europe de l'Ouest. Ils créent une élite de marchands et de banquiers entretenant des liens économiques avec les Caraïbes et le Brésil, et s'adonnant au mécénat artistique.

Le philosophe hollandais Baruch Spinoza (portrait ci-dessus) était d'origine séfarade.

entre leurs mains, jusqu'à ce que les Portugais et les Castillans établissent des voies commerciales avec ces pays en traversant l'océan Indien et l'océan Pacifique.

Les principales communautés séfarades se trouvaient dans les villes d'Istanbul, Smyrne, Jérusalem, Safed, Salonique et Sarajevo. Mais lorsque l'Empire ottoman commence à décliner au milieu du XVII[e] siècle, de nombreux Séfarades se tournent vers des destinations du nord de l'Europe offrant de meilleures perspectives économiques, comme Londres et surtout Amsterdam.

La capitale ottomane accueillait avec grand intérêt les communautés juives venues des royaumes de Castille et d'Aragon. En 1493, à Istanbul, les Séfarades David et Samuel Nahmias, qui avaient dirigé une imprimerie à Híjar, en Aragon, avant leur expulsion, publient en hébreu *Arba'a tourim*, le seul incunable imprimé en dehors de l'Europe chrétienne. Entre 1493 et 1530, jusqu'à 100 livres en hébreu sont édités à Constantinople.

▼ **LE *CORDOVAN***
Les Séfarades étaient spécialisés dans le technique de travail de ce cuir brun-rouge. Ci-dessous, sac en *cordovan* (peau de chèvre ou de cheval) et fil d'or. XVI[e] siècle.

ORONOZ / ALBUM

D'autres artisans castillans séfarades, majoritairement originaires de Cordoue, travaillaient les *guadamaciles* (cuirs d'apparence dorée) et les *cordovanes* (cuirs brun-rouge d'aspect brillant), dont la qualité n'avait rien à envier à ceux de Cordoue, et ils ont emporté dans la tombe le secret du travail du cuir doré. Au XVII[e] siècle, 5 000 artisans environ travaillaient dans les 1 084 ateliers de la ville.

Outre le prêt et le commerce, les juifs intégraient surtout les corporations de tisseurs de soie, de vitriers et d'épiciers d'Istanbul, ainsi que celles des bijoutiers, des confiseurs, des parfumeurs, des cordonniers, des couturiers et des pêcheurs. Environ 65 % des corporations leur étaient cependant interdites, la majorité de ces associations étant réservées aux musulmans. Certains membres de la famille Nasi, Gracia et son neveu et gendre Joseph, font partie des Séfarades les plus éminents. Gracia fonde plusieurs synagogues qui portent son surnom, *seniyora*, et Joseph devient ministre et

LE DRAME DE SALONIQUE
En février 1943, l'occupant allemand envoie à la mort les juifs présents dans la ville, ce qui entraîne l'anéantissement presque total de la communauté séfarade.

diplomate des sultans Soliman le Magnifique puis Selim II, qui le nomment duc de l'île de Naxos et seigneur de Tibériade en Palestine.

Proche de Tibériade se trouvait Safed, qui gagne son surnom de « ville de la Kabbale » au XVIe siècle en raison du grand nombre de savants, majoritairement séfarades, de ce courant ésotérique juif qui y sont installés. À la fin du XVe siècle, ils fondent la synagogue qui prend le nom du kabbaliste hispanique Isaac Abuhav, et ce sont également des Séfarades qui font de Safed une référence en termes de production de draps de laine au Proche-Orient.

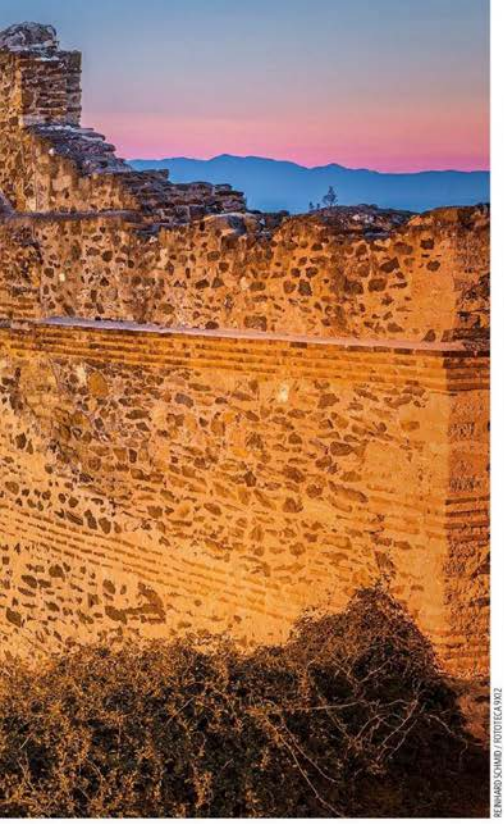
La population locale arabe partageait la ville avec les exilés séfarades, qui donnèrent un nom aux quartiers juifs, comme ceux de Qurtubah (Cordoue), Qastiliyah (Castille), Araghun ma'Qatalan (Aragon et Catalogne) et Sibiliyah (Séville). Le nombre d'illustres Séfarades installés à Safed fut aussi important que leur activité intellectuelle. Moïse Cordovero, grande figure kabbalistique, était originaire de Cordoue ; le grand juriste Joseph Caro (qui a donné son nom à une synagogue de Safed) était natif de Tolède ; et son maître Jacob Bérab venait de la ville voisine de Maqueda.

▼LA PRESSE EN LADINO
Exemplaire de 1902 de *La Epoca*, journal séfarade publié à Salonique. Plus de 300 publications en ladino (journaux, hebdomadaires et mensuels) ont été imprimées entre 1870 et 1930.

SIGNAL / AGE FOTOSTOCK

Salonique, de la gloire à l'enfer

À la fin du XVIe siècle, environ 10 000 juifs vivaient à Safed, mais la ville faisait l'objet d'attaques constantes en raison des combats entre les Druzes et l'Empire ottoman. De nombreux Séfarades fuirent alors vers Constantinople et en Europe du Nord. Les descendants de ceux qui restèrent assistèrent à l'arrivée des juifs venus de Russie, de Lituanie et d'autres pays au



REINHARD SCHMID / FOTOTECA 9X2

BRIDGEMAN / ACI

UNE VILLE MARCHANDE

LA PRODUCTION DE DRAPS de laine constituait la principale activité des Séfarades de Salonique aux XVI[e] et XVII[e] siècles, et ce port garda une place de premier ordre lorsque le commerce des étoffes commença à décroître. Les marchands séfarades exportaient vers l'Europe atlantique les produits de l'Empire ottoman tels que le café du Yémen, le coton d'Égypte, le tabac et les raisins secs de Macédoine.

Un vendeur juif de tissus à Salonique, au début du XX[e] siècle.

XVIII[e] siècle, ce qui entraîna la disparition de l'identité séfarade de la ville.

Connu en ladino sous le nom de « mère d'Israël », le port ottoman de Salonique a la particularité d'avoir été le lieu de référence de l'exil séfarade. De 1492 à 1550, la ville accueille environ 15 000 exilés juifs et *conversos*, et devient le grand centre commercial et artisanal de l'Empire. Les Séfarades y développent la plus grande production textile du territoire ottoman grâce à des métiers à tisser castillans innovants. Dès 1576, ils obtiennent le monopole des uniformes des janissaires, les soldats d'élite du sultan, et réussissent à produire annuellement 4 100 pièces de drap. À l'époque moderne, si l'on compare avec les Turcs et les Grecs, les juifs sont majoritaires à Salonique et sont présents dans toutes les strates de la société, des paysans aux négociants. La ville compte 32 synagogues aux noms aussi évocateurs que Mayorka, Kastilla, Aragon ou Katallan yashan (vieille Catalogne), qui révèlent les origines de leurs fidèles. Salonique rayonne, c'est un phare culturel et religieux pour les juifs européens, et l'on y imprime des livres et des journaux en hébreu et en ladino jusqu'au XX[e] siècle.

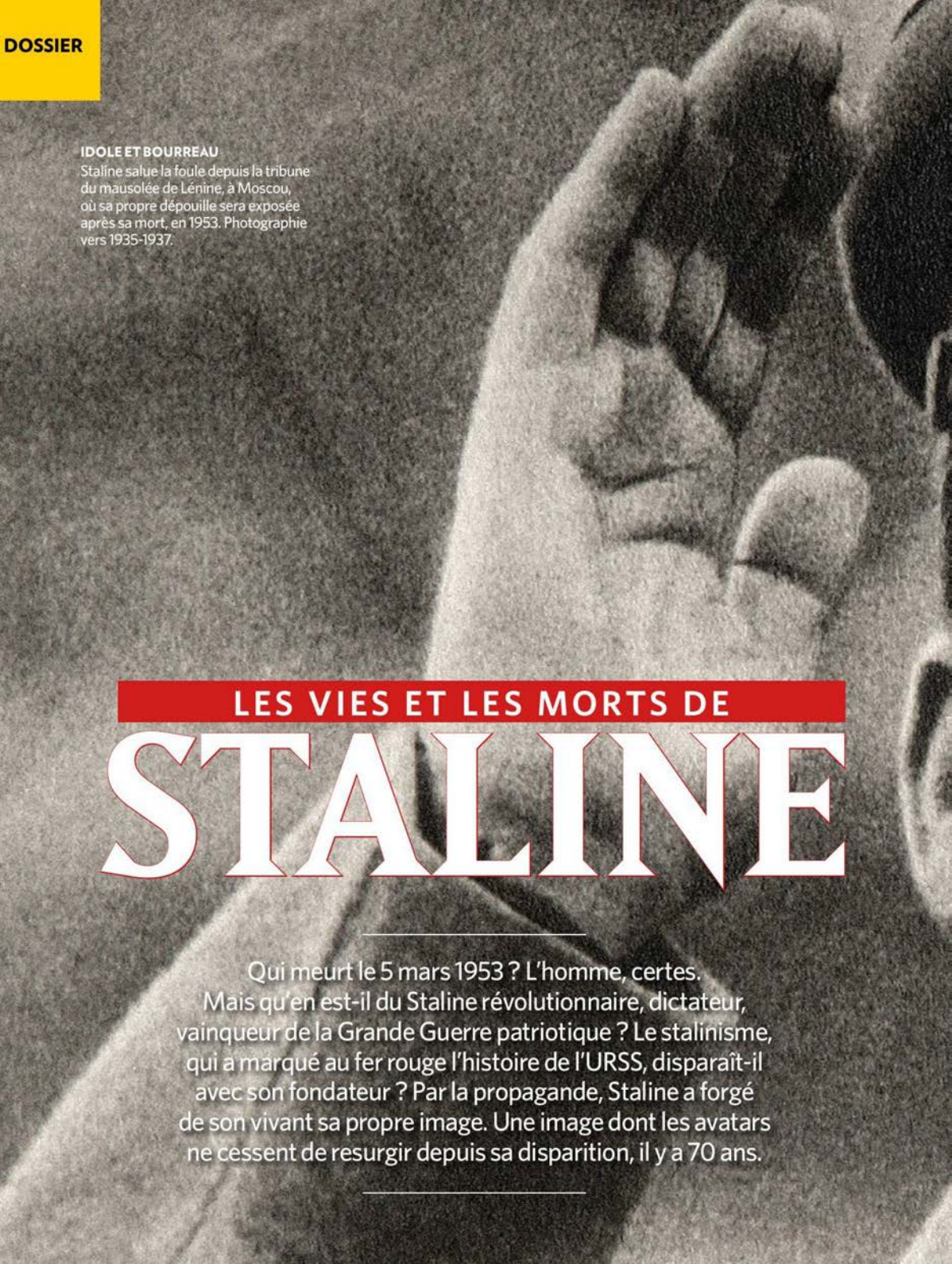
Mais pendant la Seconde Guerre mondiale et l'Holocauste, la population séfarade de Salonique est quasiment exterminée : sur les 50 000 membres de la communauté, à peu près 46 000 meurent à Auschwitz-Birkenau. De nos jours, les juifs qui vivent à Thessalonique sont peu nombreux. Certains conservent nostalgiquement la clé des portes de la maison d'Osuna, de Tolède ou de Valence, que leurs ancêtres avaient emportées en 1492, et ils gardent au plus profond de leur cœur le souvenir de l'antique Sefarad chantée par leurs grands-parents. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Histoire des juifs séfarades : de Tolède à Salonique
E. Benbassa, A. Rodrigue, Seuil, 2002.

L'Europe des diasporas : XVI[e]-XVIII[e] siècles
M. Monge et N. Muchnik, PUF, 2019.



IDOLE ET BOURREAU
Staline salue la foule depuis la tribune du mausolée de Lénine, à Moscou, où sa propre dépouille sera exposée après sa mort, en 1953. Photographie vers 1935-1937.

LES VIES ET LES MORTS DE

STALINE

Qui meurt le 5 mars 1953 ? L'homme, certes. Mais qu'en est-il du Staline révolutionnaire, dictateur, vainqueur de la Grande Guerre patriotique ? Le stalinisme, qui a marqué au fer rouge l'histoire de l'URSS, disparaît-il avec son fondateur ? Par la propagande, Staline a forgé de son vivant sa propre image. Une image dont les avatars ne cessent de resurgir depuis sa disparition, il y a 70 ans.

AKG-IMAGES

AKG-IMAGES

▲ **POLICE SECRÈTE** À travers les rues de Léningrad (Saint-Pétersbourg), vers 1929, Staline circule accompagné d'agents de la Guépéou, la police d'État de 1922 à 1934.

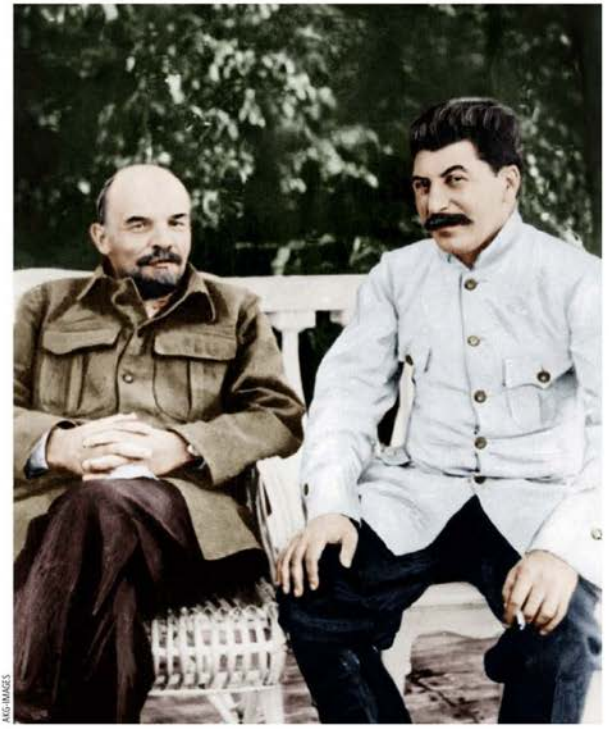
ENTRETIEN AVEC NICOLAS WERTH

DIRECTEUR DE RECHERCHE ÉMÉRITE AU CNRS

HISTOIRE & CIVILISATIONS : Staline (1878-1953) n'est pas né en Russie, mais en Géorgie. Quel impact cela a-t-il eu sur sa personnalité ?

NICOLAS WERTH : Staline est en effet né aux marges de l'Empire russe, dans la ville caucasienne de Gori, actuellement en Géorgie. C'est d'ailleurs le géorgien qui est sa langue maternelle, et non le russe. D'emblée, il est donc conscient de vivre dans un État multiethnique, au sein duquel les « peuples allogènes » vivent dans une position de sujétion par rapport à la majorité russe. Un tiers de la population de l'empire des tsars est en effet constitué de minorités nationales, souvent installées aux périphéries géographiques de la Russie. Il s'agit de Caucasiens, de juifs, d'Allemands, d'autres minorités non-slaves, ainsi que de Polonais, de Baltes, etc. Son histoire personnelle rend Staline davantage sensible à cette question des nationalités que bien des bolcheviks. C'est d'ailleurs une brochure qu'il fait paraître sur le sujet qui lui permet de se faire repérer par Lénine. Dans *Le Marxisme et la question nationale*, un petit texte paru en 1913, Staline explique qu'une révolution d'inspiration marxiste ne peut se focaliser exclusivement sur les classes sociales et doit se préoccuper des sentiments nationaux. Peu après la révolution d'octobre 1917, Lénine fait donc de Staline le « commissaire du peuple aux nationalités ». Le paradoxe est pourtant qu'après avoir plaidé pour la prise en compte des nationalités périphériques, Staline évolue dans un sens radicalement contraire. Est-ce dû à une forme de complexe d'infériorité lié à son origine géorgienne ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, une fois au pouvoir, Staline prend assurément le parti du centre russe contre les minorités nationales.

PROPOS RECUEILLIS PAR CYPRIEN MYCINSKI, AGRÉGÉ D'HISTOIRE



AKG-IMAGES

▲ **À LA TÊTE DU PARTI**
Staline pose à côté de Lénine à Gorki, en 1922, année où leurs relations se tendent autour d'un désaccord idéologique.

Quelle politique mène-t-il donc vis-à-vis de ces minorités ?

Il prolonge la vieille politique tsariste de domination sur les confins, ce qui signifie qu'il n'hésite pas à persécuter les minorités nationales. Il suffit ici de songer à l'Holodomor, c'est-à-dire la grande famine ukrainienne qui fit environ 4 millions de morts en 1932-1933. Celle-ci s'explique par la volonté d'écraser la résistance à la collectivisation des terres, spécialement forte en Ukraine, mais aussi par l'objectif d'étouffer les revendications nationales. On peut aussi remarquer que les Polonais, les Allemands, les Baltes et les Finlandais furent très nettement ciblés au cours des opérations de déportation massive vers le goulag, à partir du milieu des années 1930 et surtout au cours du paroxysme meurtrier de la « Grande Terreur » de 1937-1938. Quant aux juifs, on doit rappeler la campagne de répression dite « anticosmopolite » — en vérité très clairement antisémite — lancée en 1947 et qui est d'autant plus troublante qu'elle a eu lieu après la Shoah.

CHRONOLOGIE

Camarade et dieu vivant

18 décembre 1878
Joseph Djougachvili, plus tard surnommé Staline, naît à Gori, dans l'actuelle Géorgie.

1898
Alors élève au séminaire, Staline s'engage auprès d'un mouvement politique de gauche.

1902-1917
Il est plusieurs fois condamné à la prison ou à la déportation pour ses activités politiques.

1917
Avec Lénine et Trotski, il compte parmi les membres fondateurs du Politburo du Parti communiste.

1924-1929
Éliminant ses opposants les uns après les autres, Staline parvient à s'imposer à la tête de l'URSS.

1929
Lancement de la politique de collectivisation des terres et d'industrialisation accélérée.

1937-1938
La vague de répression de la « Grande Terreur » s'abat sur la société soviétique.

1945
La victoire sur l'Allemagne permet d'imposer l'influence soviétique sur l'Europe centrale et orientale.

5 mars 1953
Mort de Staline. Sa dépouille est installée dans le mausolée de Lénine, sur la place Rouge.

AVEC LÉNINE, DIVORCE OU CONTINUITÉ ?

À partir de 1922, c'est-à-dire au moment où son état de santé se dégrade, Lénine s'éloigne de Staline. La raison principale en est une divergence de fond sur la manière d'organiser l'URSS. Lénine souhaite une Constitution fédérale qui laisse une certaine autonomie aux différentes républiques, tandis que Staline plaide pour un pouvoir vertical au bénéfice d'un centre moscovite renforcé. Ce désaccord final a parfois conduit à estimer qu'il existait une nette différence entre Lénine et Staline. Dans cette optique, Lénine aurait été un dirigeant révolutionnaire, alors que c'est seulement sous Staline qu'aurait été mis en place un régime totalitaire. Le travail sur les écrits rédigés par Lénine dans les mois et les années qui suivent la révolution d'octobre 1917 témoignent d'une autre réalité. En effet, une image très dure du personnage en ressort, puisque Lénine y apparaît comme un apologue déterminé de la « nécessaire » violence révolutionnaire. Aujourd'hui, les historiens insistent donc bien davantage sur la continuité entre Lénine et Staline, plutôt que sur une rupture entre deux périodes bien différenciées de l'histoire soviétique.

Il m'importe ici d'insister sur un point : on dit souvent que la principale différence entre nazisme et stalinisme se trouve dans la désignation des victimes du régime. On oppose une violence fondée sur la race dans l'Allemagne nazie à celle de l'URSS stalinienne, qui serait justifiée par l'appartenance à une classe sociale. En réalité, si Staline a effectivement persécuté les « ennemis de classe », il fit aussi preuve d'une violence extrême vis-à-vis de certaines populations sur une base ethnique ou nationale.

Comment Staline est-il parvenu à s'imposer à la tête de l'URSS ?

La réponse à cette question a été grandement renouvelée par les travaux récents des historiens. Pendant longtemps, en s'appuyant sur les seuls comptes-rendus des congrès du Parti communiste d'Union soviétique, on a insisté sur les très intelligentes manœuvres de Staline qui, en fin tacticien, aurait réussi à jouer des rivalités entre personnalités pour s'imposer. Il aurait ainsi commencé à s'allier à Zinoviev et à Kamenev contre Trotski, puis, une fois celui-ci écarté, il se serait retourné contre ces anciens amis en se rapprochant de Boukharine, avant d'éliminer à son tour ce dernier… Tout cela est juste, mais il faut aller plus loin. Car ce qui a permis à Staline de s'imposer à la tête de l'URSS, c'est d'abord sa grande popularité dans la masse des militants communistes. Pour obtenir ce soutien, Staline s'est employé à modifier la sociologie du parti. En effet, dans la deuxième moitié de la décennie 1920, Staline orchestre de grandes campagnes d'adhésion. Ainsi le Parti communiste, qui était jusque-là un parti d'intellectuels, devient-il rapidement un parti de masse. Le recrutement des militants est désormais beaucoup plus large, et leur niveau culturel est beaucoup plus bas. Cette nouvelle sociologie du parti convient parfaitement à Staline. Celui-ci insiste en effet sur des mots d'ordre à la fois très simples et qui mobilisent la fibre nationaliste des nouveaux militants. Il appelle en effet au « socialisme dans un seul pays », c'est-à-dire l'URSS. C'est beaucoup plus aisé à comprendre que les chimères de révolution mondiale et d'internationalisme prolétarien défendues par Trotski, qui s'adresse quant à lui aux bolcheviks historiques, dont l'esprit est bien plus exercé à la théorisation politique. La victoire de Staline sur ses concurrents découle donc, avant tout, de sa réussite à transformer la sociologie du parti à son profit. C'est ainsi qu'il a progressivement pris le pouvoir de 1924 à 1929.

Casquette portée par les soldats de l'Armée rouge dans les années 1920-1930. *Collection privée.*

DON TROIANI 2022 / BRIDGEMAN IMAGES

Une fois au pouvoir, comment Staline gouverne-t-il ?

La meilleure comparaison possible serait celle d'un clan mafieux. Staline s'appuie en effet sur un petit cercle de fidèles qui lui sont entièrement dévoués, tout en transgressant allègrement les règles formelles de fonctionnement du parti. Normalement, le congrès du Parti communiste aurait

ULLSTEIN BILD / ROGER-VIOLLET

dû être l'organe de contrôle du pouvoir politique en même temps qu'un espace d'expression des diverses tendances internes. Sous Lénine, un congrès était organisé par an. Sous Staline, le congrès n'est réuni que tous les 3 ans, puis tous les 5 ans, et finalement il n'en est pas organisé un seul entre 1939 et 1952. À l'inverse, le Politburo ne devait être qu'un organe purement exécutif, appliquant les décisions prises au sein du congrès du Parti communiste. Sous Staline, il devient le véritable lieu du pouvoir. Or, ce Politburo de la période stalinienne est en vérité un petit appareil peuplé d'une dizaine d'individus absolument inféodés à Staline. Dès la fin des années 1920, une culture politique clanique s'est donc imposée : les oppositions politiques ont été éliminées, et Staline gouverne seul, appuyé par quelques très proches à la loyauté éprouvée.

Quelle relation Staline entretient-il avec la société soviétique ?

Staline craint la population soviétique. Il n'apparaît que très rarement en public, ne prend jamais de bains de foule… Il éprouve une véritable phobie envers la société qu'il gouverne et dont il sent l'hostilité malgré tous les efforts de la propagande. Cette crainte est loin d'être injustifiée. Le mécontentement est en effet profond dans la paysannerie, qui représente 80 % de la population soviétique en 1929. Cela s'explique d'abord par la collectivisation des terres et le « nouveau servage » que représente le travail dans les kolkhozes. Plus largement, le niveau de vie se dégrade en Union soviétique, ce qui accroît l'hostilité populaire. Pour autant, la population n'ose évidemment pas exprimer ses critiques, puisque la violence d'État est omniprésente : durant l'ère stalinienne, un adulte sur six passe par le goulag

▼ L'ART DE LA PROPAGANDE

« Le grand Staline est la bannière de l'amitié des peuples de l'URSS ! », clame cette affiche de 1950 dans le plus pur style du réalisme socialiste, l'art officiel de l'URSS.

ROGER-VIOLLET / ROGER-VIOLLET

▲SUR LA VOIE DU COMMUNISME
Des hommes et des femmes travaillent dans un kolkhoze (ferme collective) en 1930, près de Stalingrad, un an après le lancement de la collectivisation des terres en URSS.

ou par un village de déportation. Staline ne manie pourtant pas uniquement le bâton : en sus de cette position répressive, il fait preuve d'une grande intelligence politique en organisant la promotion sociale rapide de plusieurs milliers d'ouvriers et de paysans. En échange d'un ralliement sans condition au pouvoir, on leur confie l'encadrement des usines et des kolkhozes. Ces « promus » forment donc un groupe non négligeable qui appuie le régime avec force, y compris dans ses aspects les plus brutaux. Vis-à-vis de la population soviétique, Staline allie donc répression de masse (pour être craint) et larges promotions (pour être soutenu). La Seconde Guerre mondiale marque cependant une rupture : l'image que la société soviétique se fait de Staline change alors complètement. Pendant la guerre, il incarne le pays en danger qui lutte pour sa survie. Après la victoire, il est regardé comme le vainqueur de la « Grande Guerre patriotique ». De la Seconde Guerre mondiale jusqu'à sa mort, Staline bénéficie donc d'une grande popularité dans la population soviétique, ce qui n'était pas le cas avant le conflit.

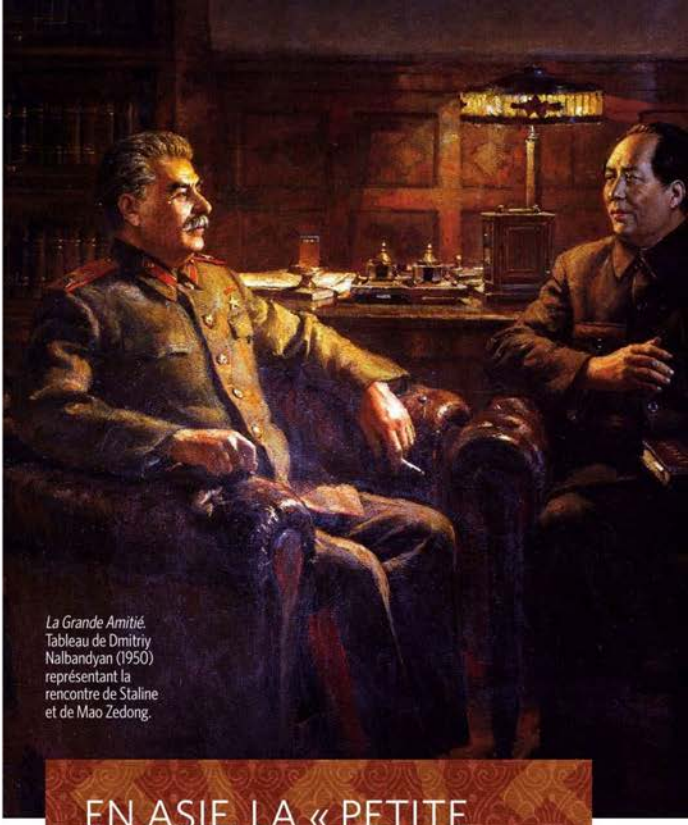
> Vis-à-vis de la population, Staline allie répression de masse, pour être craint, et larges promotions, pour être soutenu.

Durant cette guerre, comment Staline dirige-t-il l'Union soviétique ?
On a beaucoup insisté sur son désarroi au moment du déclenchement de l'opération Barbarossa le 22 juin 1941. Il fut sans aucun doute très surpris par l'invasion allemande, à laquelle il ne s'attendait absolument pas, mais il ne faudrait pourtant pas imaginer qu'il perdit totalement le contrôle de la situation. Dans les premiers mois de la guerre, l'Armée rouge se trouve dans une très mauvaise situation. Staline en est largement responsable. Il a en effet commis plusieurs erreurs dans les

années qui précèdent. D'une part, il n'a pas suffisamment préparé l'armée soviétique à faire face à une invasion à laquelle il ne croyait pas. Les fortifications permettant d'arrêter l'ennemi manquent ainsi cruellement. D'autre part, la « Grande Terreur » de 1937-1938 a décimé le corps des officiers, puisque des milliers d'entre eux ont été purgés et envoyés au goulag. L'Armée rouge est donc privée d'un encadrement aguerri et compétent. Enfin, Staline va s'improviser chef de guerre et prendre des décisions militaires absurdes. Il considère par exemple qu'il faut absolument privilégier l'offensive et ne pas reculer. Cela va le conduire à jeter des unités entières entre les mains de l'ennemi. Plusieurs armées, c'est-à-dire des centaines de milliers de soldats, sont ainsi faites prisonnières par les Allemands en septembre 1941. Pour autant, Staline comprend qu'il est un piètre stratège et, dès 1942, il abandonne la conduite des opérations à ses maréchaux les plus brillants — dont le fameux Joukov. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le coup de génie de Staline est en fait d'ordre idéologique. Avec une grande habileté, il utilise rapidement la fibre nationale pour réunir tous les Soviétiques dans l'objectif de défense du pays. Dans ses discours, la Grande Guerre patriotique s'intègre à la longue histoire de la Russie, prenant la suite des luttes menées pour repousser les invasions des chevaliers Teutoniques, des Mongols ou de la Grande Armée de Napoléon. Comprenant que l'on accepte beaucoup plus facilement de se sacrifier pour la patrie que pour le socialisme, Staline parvient de cette manière à mobiliser la population soviétique. C'est sa grande contribution à la victoire.

Le régime stalinien évolue-t-il après la Seconde Guerre mondiale ?

Non, le stalinisme d'après-guerre ne diffère pas de celui qui précède le conflit. La stratégie économique reste inchangée, c'est-à-dire que les plans quinquennaux visent exclusivement à renforcer l'industrie lourde. Quant à la répression, elle ne faiblit aucunement et a même tendance à s'accroître. Le nombre de déportés au goulag atteint ainsi son maximum au début des années 1950. Dans le



La Grande Amitié. Tableau de Dmitriy Nalbandyan (1950) représentant la rencontre de Staline et de Mao Zedong.

WORLD HISTORY ARCHIVE / AIRIMAGES

EN ASIE, LA « PETITE SŒUR » CHINOISE

En 1949, la République populaire de Chine est proclamée par Mao Zedong. Si Staline voit plutôt d'un bon œil la victoire des communistes chinois, les relations qu'il entretient avec ces derniers n'ont pas toujours été excellentes. Une divergence idéologique importante apparaît dès les années 1930. En effet, Staline, marxiste convaincu, considère que les masses ouvrières urbaines doivent être le fer de lance de la révolution. Or, le développement industriel chinois est insuffisant pour espérer une révolution ouvrière, et Mao ignore les conseils du grand frère soviétique en s'appuyant sur la paysannerie. Mais, en 1949, les deux géants communistes se rapprochent nettement. Mao se rend ainsi à Moscou pour signer un traité d'assistance mutuelle. Des centaines d'instructeurs soviétiques partent alors en Chine pour y développer l'industrie lourde sur le modèle de l'URSS. Finalement, les relations entre la Chine et l'URSS sont donc relativement bonnes, et ce n'est qu'à partir des années 1960 que viendra le temps de la rupture sino-soviétique. En Chine, le souvenir de Staline est resté longtemps positif. Pour autant, dans la Chine communiste actuelle, sans que son image ne se soit véritablement dégradée, Staline ne suscite plus d'intérêt : il appartient à un passé lointain et étranger aux réalités du pays.

LE SOMBRE BILAN DU STALINISME

Les estimations des historiens varient, mais on considère généralement que le régime stalinien a fait entre 15 et 20 millions de morts, en incluant ceux qui ont perdu la vie au cours des différentes famines qui ont frappé le pays. Ce macabre décompte intègre des catégories de victimes bien différentes. Plus de 1 million de personnes furent tout simplement exécutées, en particulier lors de la « Grande Terreur » de 1937-1938, souvent pour des motifs politiques. Les exécutions sommaires permirent également d'éliminer les élites d'un territoire conquis : près de 15 000 officiers, médecins, ingénieurs, professeurs polonais furent ainsi mis à mort dans la forêt de Katyn en 1940. Des peuples entiers furent déportés vers les régions les plus hostiles du pays, ce qui entraîna des pertes humaines colossales. Une trentaine de campagnes de déportations ethniques furent réalisées ; les Allemands de la Volga, les Tchétchènes, les Tatars de Crimée, les Coréens, les Baltes ou les Polonais furent ainsi envoyés vers l'Asie centrale. Ces déportations de masse pouvaient également se fonder sur un critère de classe. Au moment de la collectivisation des terres, 2 millions de koulaks – des paysans un peu plus aisés que la moyenne – furent victimes d'une « déportation-abandon » au-delà de l'Oural, où, laissés à eux-mêmes, ils moururent de faim et de froid. On doit ajouter à cela les déportations, pour une durée variable, dans les camps du goulag, qui concernèrent un adulte soviétique sur six sous Staline. Enfin, environ la moitié des victimes du stalinisme sont liées aux famines. La brutale collectivisation des terres généra une forte désorganisation de la production agricole, laquelle entraîna des famines, notamment en Ukraine mais aussi dans la vallée de la Volga et au Kazakhstan. L'abandon des populations par l'État – et parfois une claire volonté de profiter des circonstances pour faire disparaître des résistances au régime – causa alors la mort de 6 à 8 millions d'individus.

▼PRISONNIERS DU GOULAG
Photographie de koulaks (paysans « aisés ») dans un camp de travail en 1930. On estime qu'un adulte sur six a été enfermé dans un goulag durant la période stalinienne.

AKG-IMAGES / WHA / WORLD HISTORY ARCHIVE

domaine intellectuel, après un relatif relâchement de la censure pendant la guerre, celle-ci se fait de plus en plus dure. Ce qu'on a appelé la « doctrine Jdanov » consiste à faire passer toutes les productions de l'esprit au tamis du marxisme-léninisme tel que Staline le comprend. En Union soviétique, jamais on n'a été moins libre d'écrire ce que l'on souhaitait que durant ces années-là…

Depuis sa mort en 1953, comment a évolué la mémoire de Staline en URSS ?

Quand Staline meurt le 5 mars 1953, la tristesse est réelle dans la population soviétique, car son image est globalement très positive. Les choses commencent à évoluer avec les premières étapes de la « déstalinisation » lancée par Khrouchtchev. En 1956, une petite partie des crimes de Staline est ainsi révélée lors d'un congrès du Parti communiste. Cinq ans plus tard, sa dépouille est retirée du mausolée de la place Rouge. Néanmoins, dès que Brejnev arrive au pouvoir en 1964, on insiste de nouveau sur les réussites de Staline. Il redevient le grand vainqueur de la Seconde Guerre mondiale et celui qui a réussi à industrialiser l'Union soviétique en un temps record, faisant d'elle une grande puissance. Une nouvelle bascule a lieu avec Gorbatchev. À la fin des années 1980, la *glasnost* – c'est-à-dire la politique de « transparence » qui garantit une certaine liberté d'expression – conduit à révéler les atrocités commises durant la période stalinienne. Sont publiées les œuvres jusque-là interdites de dissidents comme Soljenitsyne ou Grossman, ce qui permet à l'opinion de prendre conscience de ce que fut le goulag. Staline est dès lors perçu avant tout comme un dictateur sanguinaire. En 1990, seuls 20 % des Soviétiques ont de lui une opinion positive.

Et qu'en est-il depuis la chute de l'URSS ? Comment Staline est-il regardé dans la Russie d'aujourd'hui ?

Aujourd'hui, ce sont 70 % des Russes qui ont une image positive de Staline ! Depuis l'arrivée de Poutine au pouvoir en 2000, une intense propagande a fait son œuvre. De nouveau, on se souvient de Staline comme du vainqueur de la Grande Guerre patriotique et comme du modernisateur de l'URSS. Dans les manuels scolaires, la place de la répression exercée par le régime stalinien a été réduite à la portion congrue. Plusieurs dizaines de pages y étaient consacrées dans les années 1990, contre moins d'une page aujourd'hui. Six lignes portent sur le goulag, cinq sur les famines de 1932-1933… Pour les écoliers russes d'aujourd'hui, Staline est avant tout l'homme qui a fait de l'URSS une superpuissance.

Quelle image se fait-on de Staline dans les ex-républiques soviétiques ?

Cela dépend énormément des pays dont on parle. En Asie centrale ou en Biélorussie, l'image de Staline est à peu près la même qu'en Russie. La situation est évidemment très différente ailleurs. En Géorgie, pays de naissance de Staline, même si une toute petite minorité de la population entretient la mémoire glorieuse de l'enfant du pays, son image est très dégradée. Quant à l'Ukraine, Staline y est avant tout regardé comme celui qui a organisé l'Holodomor. Or, cette grande famine est devenue un élément essentiel de l'identité nationale depuis l'indépendance. Staline est donc viscéralement détesté par les Ukrainiens. Dans l'Ukraine d'aujourd'hui, il arrive encore que des monuments qui portent la trace du régime stalinien soient détruits. ■

TATE PHOTOGRAPHY / DAVID KING COLLECTION (RMN)

▲ LES HÉROS DE LA GUERRE

Andreevic Anatolij Gorpenko célèbre sur cette affiche les soldats russes de la « Grande Guerre patriotique » (Seconde Guerre mondiale), véritables héros en URSS. *Tate Collection, Londres.*

Pour en savoir plus

ESSAIS

La Terreur et le désarroi. Staline et son système
N. Werth, Perrin (Tempus), 2007.

Être communiste en URSS sous Staline
N. Werth, Gallimard (Folio), 2017.

Staline
O. Khlevniuk, Gallimard (Folio), 2019.

Le bolchevik ambitieux

Dès avril 1917, Staline compte parmi les membres du Politburo. Lorsque Lénine anticipe la prise du pouvoir, il l'aide à gagner la Finlande pour échapper à l'arrestation. Une fois le pouvoir pris, Lénine crée le Conseil des commissaires du peuple : Staline y est chargé de la question des nationalités. Il doit les ménager, et même régler leur sort par l'autodétermination. De fait, les trois pays baltes et la Géorgie accèdent à l'indépendance. Un court sursis pour le pays natal de Staline, qui retombe dans le giron soviétique dès 1921. Durant la guerre civile, Staline s'oppose à l'enrôlement des officiers de l'armée tsariste, en désaccord avec Trotski. Envoyé à Tsaritsyne (future Stalingrad), il en évince un grand nombre et les fait fusiller. Il s'entoure alors de subordonnés géorgiens et noue des liens avec les chefs de la cavalerie rouge, Boudienny et Vorochilov. Rappelé à Moscou, il se rapproche de Dzerjinski, le chef de la Tcheka, la police politique. Il apprend beaucoup et retient les leçons en matière de répression expéditive. Puis, envoyé sur le front polonais, il montre ses limites dans une campagne qui tourne au fiasco. Il en rend responsable Toukhatchevski, l'un des meilleurs généraux bolcheviks, qu'il fera fusiller en 1937.

Depuis avril 1918, Staline occupe la fonction, créée pour lui, de secrétaire général du parti. Un poste clé qui lui permet de développer sa thèse du « socialisme dans un seul pays ». Alors que Staline veut réduire à néant l'autonomie des républiques agrégées à l'URSS, fondée en décembre 1922, Lénine, très diminué, s'inquiète. Mais, à compter de mars 1923, Lénine n'est plus opérant ; allant d'un AVC à l'autre, il peine à parler, n'écrit plus. Le pouvoir effectif passe entre les mains d'un triumvirat composé de Staline, Kamenev et Zinoviev. Trotski est écarté, réduit à une opposition interne, dite « faction léniniste ».

Staline est de plus en plus proche de Lénine, au grand dam de l'épouse de celui-ci, Nadejda Kroupskaïa, qui hait le Géorgien. Lénine meurt le 21 janvier 1924. Aussitôt, Staline prend en main les funérailles. La veuve de Lénine ne désarme pas. Elle tient à rendre publiques les dernières appréciations de son époux sur ceux qui aspirent à lui succéder. Lecture est donnée au XVIIIe congrès du Parti communiste. Lénine est sans pitié : tous ont des défauts, des carences rédhibitoires. Seuls sont épargnés – si l'on peut dire – Trotski (qui est cependant trop sûr de lui) et Staline (énergique, mais brutal). En réponse, Staline déclare que c'est moins Lénine qui s'exprime que sa maladie. Le « testament » ira aux oubliettes. ★

LA JEUNESSE D'UN DICTATEUR

Les origines et la jeunesse des dictateurs sont le plus souvent difficiles à certifier. Au pouvoir, ils en escamotent les aspects les plus scabreux. Déchus, les recherches se heurtent à la disparition des témoins, des archives.

Iossif Vissarionovitch Djougachvili naît en 1878 à Gori, en Géorgie, province alors attachée à l'Empire russe, de parents illettrés – un père ivrogne, une mère couturière très pieuse. Sa voie semble tracée : le séminaire à Tiflis (Tbilissi), d'où il sort à 20 ans, dégoûté de l'orthodoxie. Il est déjà engagé dans la lutte révolutionnaire. Sans état d'âme, énergique, on le surnomme *Koba* (« l'ours »), du nom d'un héros de roman géorgien. Adepte de l'action brutale, il est de tous les coups de force. Le 13 juin 1907, il participe à l'attaque de la banque d'État de Tiflis, qui fait une quarantaine de morts. Recherché, arrêté, déporté à plusieurs reprises, Staline voit sa vie osciller entre détention, clandestinité et finalement exil. On le trouve en Finlande, à Londres, dans l'Empire allemand où il fait la connaissance de Lénine. En 1912, à Cracovie, il entre au Comité central du Parti ouvrier social-démocrate de Russie. Rentré en Russie, il est à nouveau déporté. En 1914, il n'est pas mobilisé ; réformé pour infirmité, il est affecté à l'entretien du Transsibérien. Après la chute du tsar, il est libéré et gagne Petrograd (Saint-Pétersbourg) en mars 1917.

Ses thuriféraires – en France, Henri Barbusse – l'ont présenté comme un familier de Lénine. Dans les faits, il compte assez peu, et Trotski lui vole la vedette en octobre 1917. Mais celui que l'on appelle désormais Staline est en acier trempé. ★

BRIDGEMAN IMAGES

AU CŒUR DE LA RÉVOLUTION
Portrait de Staline photographié par Piotr Adolfovitch Otsup durant la guerre civile, alors qu'il est membre du Comité militaire révolutionnaire institué en octobre 1917.

Staline *versus* Trotski

Si les deux hommes procèdent du même corpus idéologique, tout les sépare dans leurs origines et leur formation puis, plus tard, dans les objectifs à atteindre. Lev Bronstein, dit Léon Trotski, est le fils d'un propriétaire terrien, de confession juive, établi en Ukraine. Il fait de très bonnes études à Odessa. Son intérêt pour les arts et la littérature le suivra toute sa vie. Ainsi, en 1935, il insistera sur l'importance sémantique et idéologique du *Voyage au bout de la nuit* de Céline.

Mais Trotski se voue d'emblée à l'engagement politique. Arrêté une première fois, il s'évade en 1900 et mène dès lors une vie de proscrit. Il se pose en intellectuel, écrit dans *L'Iskra*, journal révolutionnaire clandestin où Lénine

AURIMAGES

L'AUTRE PRÉTENDANT
Léon Trotski, photographié ici en 1920, connaît une ascension politique rapide après la révolution de 1917. Sa rivalité avec Staline éclate en 1924, lorsque les deux hommes s'affrontent pour succéder à Lénine.

publie, en 1902, son traité politique *Que faire ?* En 1903, à Munich, il développe sa démarche de la « révolution permanente » mondialisée, que lui a insufflée un autre juif russe émigré, Alexandre Parvus. Il s'écarte alors de Lénine. Rentré en Russie, très actif lors de la révolution de 1905, Trotski est arrêté, déporté à vie en Sibérie, mais s'évade. À nouveau en exil, on le voit à Vienne, puis en France, d'où il est expulsé en 1916. Il gagne alors les États-Unis, écrit dans *Novi Myr*, organe social-démocrate. Revenu en Russie, il adhère aux « Thèses d'avril » de Lénine, qui cette fois lui conviennent. En octobre 1917, à la tête du Soviet de Petrograd, il joue un rôle décisif.

Sa montée est rapide. Commissaire du peuple aux Affaires étrangères, Trotski négocie en 1918 avec les empires centraux le traité de paix de Brest-Litovsk. Les pertes territoriales qui s'ensuivent en ulcèrent beaucoup, dont Staline. Passé Commissaire à la guerre, il surprend dans un domaine où on ne l'attendait pas. Il étoffe l'Armée rouge en recrutant des officiers tsaristes « repentis ». Surgissant sur tous les fronts, il limoge, fait exécuter les cadres fautifs. Selon Boris Souvarine, il n'use que d'une seule injonction : « Fusiller ! » Pour lui, terreur et communisme vont de pair, et sur ce plan rien ne l'écarte de Lénine et Staline.

La santé de Lénine se dégradant, Trotski se retrouve en rivalité avec Staline. Dans son « testament », Lénine semble hésiter, il ne veut pas trancher. Ce sera la « révolution permanente » ou le « socialisme dans un seul pays ». Plus manœuvrier, Staline l'emporte. Il fait des funérailles de Lénine le marchepied de sa prise du pouvoir. Lénine, embaumé et exposé dans son mausolée avec tous les artifices d'une divinisation à la mode des tsars, désigne Staline comme un héritier « sanctifié ». Il reste à Trotski l'opposition interne, en attendant sa déportation, l'évasion et le coup de pistolet fatal à Mexico, le 21 août 1940. ★

LE BOUCHER DE L'UKRAINE

La tragédie ukrainienne, connue sous le nom d'Holodomor, repose tout entière sur Staline. Tout d'abord, sa crainte de perdre l'Ukraine « infectée » par le nationalisme, alors qu'il la veut en « forteresse bolchevik » ; ensuite, la certitude que les paysans font tout pour enrayer la collectivisation des terres ; enfin, sa méfiance extrême à l'égard d'une élite qui sabote en sourdine le processus de russification. La « nouvelle politique économique » avait fait reculer une première famine ayant fait plusieurs centaines de milliers de morts. Celle de 1932-1933 fut pire, et dès ses prodromes les autorités usèrent du terme *golod* (famine), pourtant interdit. La réplique de Staline ne tarda pas. L'Ukraine devint « la question essentielle » ; il fallait à la fois en extirper le nationalisme et forcer les paysans à livrer tous leurs excédents de récoltes, saisir le bétail. La pire répression frappa les campagnes. Tout fut bon : liste noire des villages récalcitrants réduits à rien, chasse aux paysans en fuite ramenés de force dans leurs villages pour y mourir de faim, exécutions sommaires des meneurs… En octobre 1932, Staline relança le mot d'ordre : « Celui qui ne travaille pas ne mange pas ! » En 1934, les campagnes étaient vides et les cimetières, pleins. On évalue le nombre de morts à environ 4 millions d'individus. Rien ne filtra hors d'Ukraine. En juin 1941, les Ukrainiens accueillirent l'armée allemande avec des fleurs et des arcs de triomphe. Commença la chasse aux juifs. Une minorité d'Ukrainiens collabora, jusqu'au reflux. Puis l'ordre soviétique fut rétabli, difficilement. Aujourd'hui, le souvenir de l'Holodomor anime l'esprit de lutte de l'Ukraine. ★

Deux enfants en Ukraine durant la grande famine de 1932-1933.

AKG-IMAGES / PICTURES FROM HISTORY

Le pacte avec Hitler

Toute entente entre deux puissances, même idéologiquement antagonistes, peut se faire sur le dos d'une tierce partie. Convaincu de l'inaction de la France et du Royaume-Uni, Hitler fixe l'attaque de la Pologne au 1er septembre 1939. Mais, au préalable, il lui faut l'accord, la complicité de Staline. L'URSS traverse une nouvelle crise économique, les purges ont décapité l'Armée rouge, les meilleurs chefs ont été éliminés, à l'exception de Joukov qui repousse les Japonais en Mandchourie. Staline comprend qu'il n'est pas prêt à affronter l'Allemagne. Il lui faut gagner du temps tout en essayant d'obtenir des gains territoriaux par la voie diplomatique. De son côté, Hitler voit l'aubaine d'un partage « à l'amiable » de tout l'est de l'Europe. Il suffit pour cela de ressusciter la ligne Curzon, proposée par les Britanniques en 1920, mais écartée lors de la signature de la paix de Riga, qui n'a satisfait personne.

Caricature tirée du magazine *Punch* (1939), figurant Hitler et Staline en boas constrictors qui digèrent leur proie.

AKG-IMAGES / ULLSTEIN BILD

Le 20 août 1939, Hitler s'adresse directement à Staline et lui demande de recevoir son ministre des Affaires étrangères, Ribbentrop. Le 23, ce dernier est à Moscou pour signer un « pacte de non-agression » avec son homologue Molotov. Les deux États renoncent à la guerre, ils s'engagent à ne pas masser leur armée aux frontières. En cas d'agression d'un des deux signataires par une autre puissance, ils respecteront une stricte neutralité.

Un coup de tonnerre : l'impensable s'est réalisé ! Les partis communistes de l'étranger sont interloqués, déchirés. Encore ignorent-ils les protocoles secrets conclus dans la foulée. L'Allemagne et l'URSS sont tombées d'accord pour délimiter leurs zones respectives d'influence, et cela en prévision d'annexions pures et simples.

Sans un coup de feu, Staline empoche des gains territoriaux de près de 400 000 km² : l'est de la Pologne, les trois États baltes, la Bessarabie (actuelle Moldavie). Il suffira d'affubler ces annexions de demandes impératives des pays concernés — une parodie d'autodétermination. Ainsi Staline efface-t-il l'affront du traité de Brest-Litovsk.

Jusqu'en juin 1941, les engagements et les promesses du pacte sont tenus des deux

côtés. Échanges économiques et technologiques, livraison d'opposants politiques, déplacement de populations… L'URSS a toujours nié, contre toute évidence, l'existence des protocoles secrets. Avec constance, surtout après la victoire, Staline et Molotov n'eurent pas de mal à se justifier d'un accord contre nature, qui avait sauvé l'URSS. Dans les faits, le pacte germano-soviétique n'accorda que 16 mois de répit aux Soviétiques. Le 22 juin 1941, l'Armée rouge n'était pas en état de s'opposer à l'assaut allemand de l'opération Barbarossa. ★

BLINDÉS ALLEMANDS
L'opération Barbarossa (juin 1941) se déploie dans l'Ukraine soviétique. Photographie colorisée d'Arthur Grimm.

ARTHUR GRIMM / RMN-GP

LE VAINQUEUR DE STALINGRAD ?

Depuis 1925, Tsarytsine, où avait sévi le commissaire politique Staline durant la guerre civile, portait le nom de ce dernier : Stalingrad. De ce fait, dans l'ordre symbolique, sa prise ou, au contraire, sa préservation devenaient un enjeu redoutable.

Les combats durèrent plus d'un semestre, du 17 juillet 1942 au 2 février 1943. Le jour où le fraîchement promu maréchal Paulus se rendit, les Allemands et leurs alliés hongrois, italiens, roumains avaient perdu un demi-million des leurs, tués et blessés, et près de 300 000 étaient prisonniers. Mais l'Armée rouge comptait un million de morts et de blessés. Quelque 100 000 civils avaient perdu la vie.

Première grande défaite allemande, la bataille de Stalingrad fut exaltée par Staline. Dans son ordre n° 227, il avait prévenu : « Pas un pas en arrière ! » Mais faut-il lui attribuer la victoire ? À la différence de Hitler qui, jusqu'au bout, fit la guerre en chambre (le *Kriegsspiel*, qui l'éloignait de la réalité), Staline comprit ses limites en matière de stratégie. La déroute de l'été 1941 l'avait humilié. Il accepta de lâcher la bride à ses généraux, tout en affectant de jouer leur inspirateur. Le haut commandement (la Stavka) devint plus collégial. À la précipitation, à l'improvisation, on préféra la réflexion et la méthode.

Une défaite à Stalingrad pouvait briser le moral des Soviétiques. La victoire redonna de l'espoir, la propagande orchestra le reste. Staline s'appropria cet épisode décisif. Jusqu'en Occident, on donna le nom de la ville à de grandes artères. ★

Affiche patriotique de 1944 : « En avant, détruisons l'occupant allemand et chassons-le aux frontières de notre patrie ! »

AKG-IMAGES

LE PRESTIGE DU VAINQUEUR
Staline pose aux côtés de Churchill et de Truman durant l'été 1945, lors de la conférence de Potsdam.

ULLSTEIN BILD / ROGER-VIOLLET

Un dieu éphémère en Occident

En 1945, celui que son entourage qualifiait d'« homme le plus modeste du monde » jouissait d'un statut qui en faisait l'égal de Roosevelt et de Churchill. L'Occident voyait en lui le maréchal qui avait brisé l'Allemagne nazie, libéré à lui tout seul la moitié de l'Europe. La propagande soviétique le montrait statufié sur fond de lignes électriques à haute tension, d'armadas de tracteurs. Les anticommunistes invétérés n'avaient plus droit à la parole. Le Parti communiste français raflait 25 % des suffrages exprimés aux élections législatives. Rentré de Moscou, Maurice Thorez était un Staline à la française, limousine blindée, gardes du corps, villa cossue, sécurisée. La presse communiste se lisait dans tout le pays. Le 16 mars 1950, le quotidien *Ouest-Matin* livrait le résultat des élections au Soviet suprême : le bloc des communistes et des sans-parti obtenait 99,73 % des suffrages exprimés, 99,98 % des électeurs avaient voté. Parmi les réactions

UNE MORT SOLITAIRE

Dans l'année qui précéda la disparition de Staline, le climat politique, au sommet, s'alourdit encore. Ce n'était pas la première fois. La terreur ne connaissait pas de pause. Mais cette fois, ce qui pouvait l'attiser, c'était la succession du *Vojd*, du Guide. Pour y participer, il fallait redoubler de prudence.

Avec l'âge, la santé qui devenait précaire, les excès d'alcool, Staline se faisait de plus en plus insaisissable. Il n'avait confiance que dans une poignée d'hommes. Même dans son entourage immédiat, il scrutait les félons potentiels ; il écarta le chef de ses gardes du corps, limogea son secrétaire. Il se déplaçait dans une limousine blindée, du Kremlin à sa datcha de Kountsevo, selon des horaires aléatoires... Pour le nouveau Comité central, il écarta Molotov, aux positions antiléninistes, et Mikoyan, aux erreurs à caractère trotskiste. Il mit en avant Malenkov, qui ne lui faisait pas d'ombre. Il garda Beria, dont pourtant il se méfiait, mais qui était géorgien. Plus tard, Khrouchtchev confiera que « pendant les dernières années de sa vie, Staline était psychopathe. [...] Un fou sur le trône [...]. Nos nerfs étaient tendus à bloc, et nous devions boire de la vodka tout le temps [...] sans arrêt sur le qui-vive. »

Affectant d'être en retrait, Staline s'occupait à écrire ses réflexions sur les *Problèmes économiques du socialisme*. Mais son complotisme, inhérent à son mental, cherchait de nouveaux boucs émissaires. Une fois de plus, ce furent les juifs. Il fit arrêter et juger les dirigeants du Comité antifasciste juif, qui lui avait servi pendant la guerre. On les accusa de « cosmopolitisme », de « sionisme international ». Puis il se tourna vers les sommités médicales juives, qui voulaient hâter sa mort. Ce fut le « complot des blouses blanches ». Pour le soigner, il fallait passer par Beria, ce qui n'était peut-être pas la bonne idée.

Le 28 février 1953, Staline invita Boulganine, Beria, Khrouchtchev et Malenkov à dîner dans sa datcha. Ils se quittèrent à 5 h du matin. Le *Vojd* était ivre. Le dimanche 1er mars, il ne donna pas signe de vie. La gouvernante, les gardes du corps s'alarmèrent. À partir de là, les témoignages sont confus, voire contradictoires. Il gisait inanimé. On le porta, trempé d'urine, sur un canapé où les convives du 28 février, accourus au petit matin du 2 mars, le trouvèrent sans aucun soin. Beria était introuvable. Il vint le 3, rassura, requît un médecin qui diagnostiqua une hémorragie cérébrale. La date officielle de la mort : le 5 mars, à 21 h 50. « Le cœur du compagnon de Lénine avait cessé de vivre [...]. » Staline fut embaumé puis présenté au peuple qui pleura, de chagrin ou de joie, selon. Plusieurs centaines de personnes périrent dans les bousculades. ★

Le siège du Parti communiste français, à Paris, est drapé de noir le 7 mars 1953, en mémoire de Staline.

ROGER-VIOLLET / ROGER-VIOLLET

enthousiastes, celle du patriarche de Moscou. Le député Laurent Casanova (PCF) saluait « l'unanimité et la confiance totale » des électeurs.

Mais, à partir de 1947, la vénération de l'Occident pour Staline ne fut plus de mise. En France, cette année-là, la république avait failli chavirer : grèves à répétitions, violences allant, le 3 décembre 1947, jusqu'au déraillement d'un train par des militants communistes, qui fit 16 morts et 40 blessés graves.

Le refus de Staline de rejoindre le plan Marshall (1947), l'adhésion de 10 États européens au traité de l'Atlantique Nord peu après le coup de Prague de février 1948 achèvent de couper l'Europe en deux. Face à face, le « Bien » et le « Mal ». La mort de Staline fut perçue comme un soulagement. Dans son édition du 5 mars 1953, *Le Monde* en fit bien l'éloge pour son rôle durant la guerre, mais le journal s'inquiéta surtout de l'état de l'URSS, de son héritage. Bref, le cœur n'y était plus. ★

Déstalinisation et vieux démons

L'acte d'ouverture de la déstalinisation a lieu dans la nuit du 24 au 25 février 1956. Devant les délégués du XXe congrès du Parti communiste, Nikita Khrouchtchev dénonce les « erreurs » de Staline, à commencer par l'idolâtrie qu'il avait mise en scène. Les délégués restent cois : une majorité avait œuvré à ces « erreurs ». Les délégués des partis frères sont atterrés, en particulier les Français Thorez et Duclos. En fait, la chute posthume de Staline avait commencé juste après sa mort, mais en sourdine. L'artisan en était Beria. Il joua les bons apôtres. Il fit adopter un projet d'amnistie qui libéra ou allégea les peines de 2,3 millions de détenus. Il invita les pays satellites à réduire les mesures coercitives. Beaucoup crurent alors au « dégel ». Certains se mirent à l'accélérer, avec une criminalité en hausse que tout de suite on attribua aux libérés. Dans les camps de travail forcé, des grèves se propagèrent. Très vite, l'ordre fut rétabli. Le 26 juin 1953, Beria fut arrêté, jugé à huis clos, puis exécuté. Malenkov était en principe l'héritier choisi par Staline. Mais il manquait de charisme. Pourtant, Khrouchtchev mit du temps à l'évincer, sans d'ailleurs le liquider, ce qui était nouveau. Il occupa le premier rang d'un duumvirat avec le pâle Boulganine. Khrouchtchev, qui avait

CONTENT_DFY / AURIMAGES

LA CHUTE
Une statue de Staline est brisée lors de l'insurrection de Budapest, en Hongrie, le 23 octobre 1956.

courtisé Staline et participé aux grandes purges du parti en 1936-1938, reprit à son compte le culte de la personnalité. Il mena une politique étrangère qui le fit connaître du monde entier. Tout en vantant la « coexistence pacifique », il provoqua la crise des missiles de Cuba en 1962 et réprima toute insoumission des « démocraties populaires ». En 1964, il fut contraint de quitter le pouvoir et se retira plutôt amer : « Je suis vieux et fatigué. Qu'ils se débrouillent sans moi. » En 1968, l'écrasement du printemps de Prague, moins sanglant qu'en Hongrie en 1956, montra que les vieux démons n'étaient pas morts. La déstalinisation n'était pas prioritaire. Même si, dès 1961, la dépouille de Staline ne gisait plus aux côtés de celle de Lénine sur la place Rouge, l'enlèvement des millions d'effigies prit du temps. Elle fut plus rapide hors d'URSS. Ainsi, à Prague, les 14 000 tonnes du colossal monument à Staline, édifié en 1955 et surnommé « la queue chez le boucher », furent détruites à l'explosif en 1962. En 2010, on installa une statue géante de Michael Jackson. La roue tourne. ★

LE FANTÔME DE STALINE

Vladimir Poutine, héritier de Staline ou autre Staline ? Comparaison n'est pas souvent raison, la glace a fondu depuis 70 ans. Il n'en reste pas moins que l'actuel maître de la Russie a été marqué par l'histoire de l'URSS. Il a 39 ans lorsqu'elle s'écroule, et déjà une longue carrière au KGB. Il lui faut huit ans pour succéder à Boris Eltsine, qui l'adoube. De ce fait, sa culture historique est duale : mi-soviétique, mi-impériale grand-russe. Il a bien des fois exprimé son regret de la disparition de l'Union soviétique, forme idéologique de l'empire des tsars. Il en tient pour responsable davantage Lénine que Staline. Sa lecture de la Grande Guerre patriotique est conforme à celle qui a nourri trois générations de Russes : un enfer interminable, qui a coûté la vie à 27 millions de Soviétiques (410 000 morts pour les États-Unis). Tout ce qui suit la victoire lui paraît une juste compensation. Un cordon sanitaire qui préserve la mère patrie d'une nouvelle invasion. L'article qu'il a signé et publié le 21 juillet 2022, « Sur l'unité historique entre les Russes et les Ukrainiens », trop peu lu à l'étranger, résume sa philosophie de l'histoire. Un procès en règle des Bolcheviks, un blanc-seing pour la russification ordonnée par Staline, pour attacher irréductiblement l'Ukraine à la Russie. Il y a donc chez Poutine comme chez Staline une interprétation historique qui veut justifier annexions, guerres dans l'espace vital russe. Quant à la mémoire des crimes de Staline, elle est pour le moins opportuniste. La dissolution de l'ONG Memorial en 2021 montre que Poutine tient à dissocier les recherches mémorielles de l'État de droit sous ses présidences. Cette volonté impériale le guide. ★

Poutine et Eltsine le 9 mai 2000 à Moscou, pendant le défilé militaire célébrant le 55e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale.

ULLSTEIN BILD / ROGER-VIOLLET

DOSSIER RÉDIGÉ PAR
JEAN-JOËL BRÉGEON, HISTORIEN

Pour en savoir plus

ESSAIS
Histoire de l'Union soviétique
N. Werth, Puf, 2021.

Les Derniers Jours de Staline
J. Rubenstein, Perrin, 2023.
☞ Voir la critique en p. 92

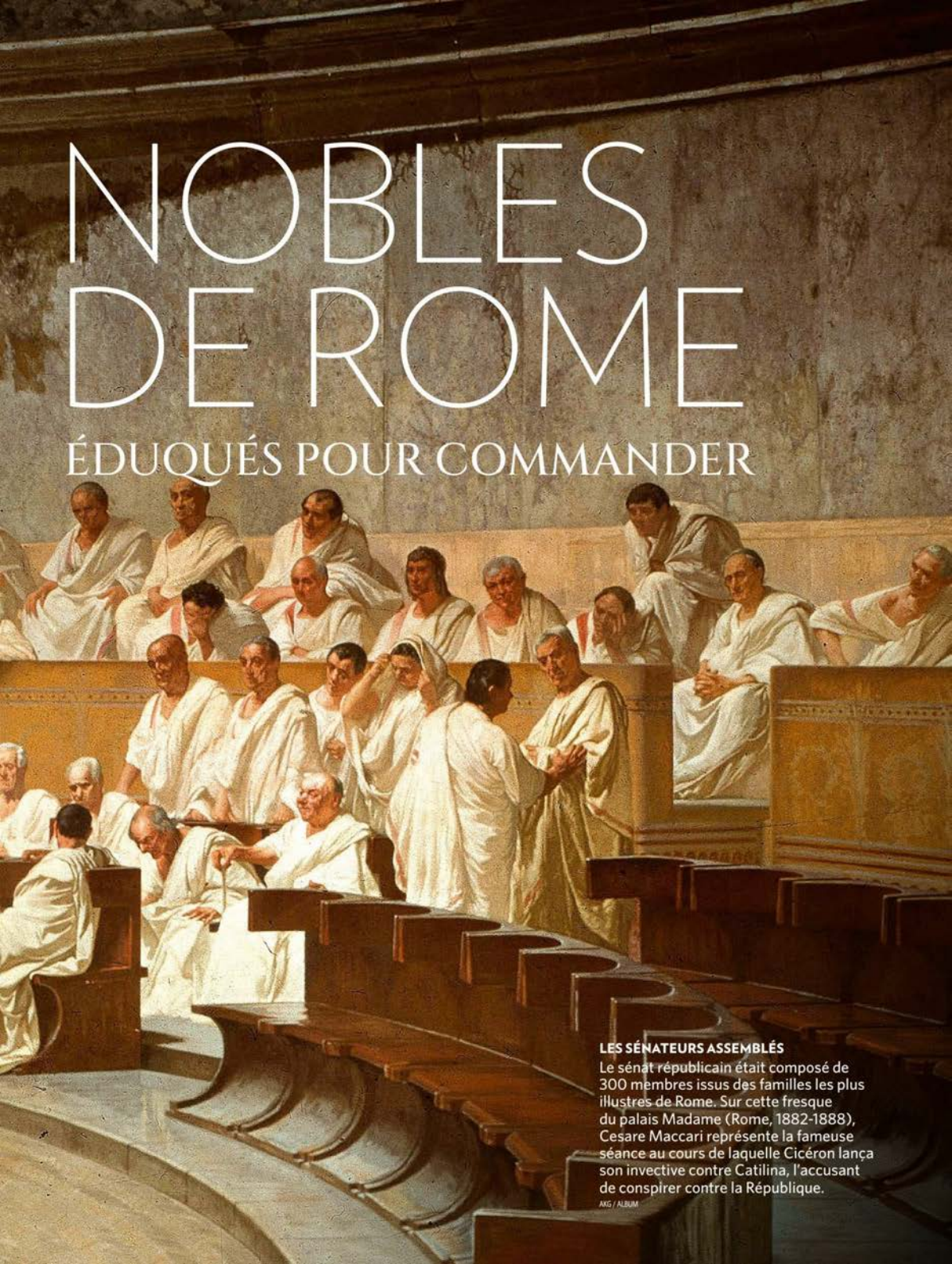
TEXTE
Témoignages sur la famine en Ukraine. 1933, l'année noire
G. Sokoloff (dir.), Albin Michel, 2022

Destinés par leur naissance à devenir l'élite romaine, les fils des grandes familles patriciennes et plébéiennes recevaient une éducation rigoureuse, qui les préparait à accomplir la prestigieuse « carrière des honneurs » à la suite de leurs ancêtres.

FERNANDO LILLO REDONET
DOCTEUR EN PHILOLOGIE CLASSIQUE ET ÉCRIVAIN

NOBLES DE ROME

ÉDUQUÉS POUR COMMANDER



LES SÉNATEURS ASSEMBLÉS
Le sénat républicain était composé de 300 membres issus des familles les plus illustres de Rome. Sur cette fresque du palais Madame (Rome, 1882-1888), Cesare Maccari représente la fameuse séance au cours de laquelle Cicéron lança son invective contre Catilina, l'accusant de conspirer contre la République.
AKG / ALBUM

LE CENTRE DU POUVOIR
Le Forum était le cœur de la vie publique et politique de Rome. Les trois colonnes au premier plan sont les vestiges du temple de Castor et Pollux (v[e] siècle av. J.-C.). Juste derrière s'étendent ceux de la basilique Julia, qui servit notamment de tribunal à partir du I[er] siècle av. J.-C.
MASSIMO RIPANI / FOTOTECA 9X02

« J'ai augmenté grâce à mes mœurs les vertus de ma race. J'ai fondé une descendance et essayé d'égaler les exploits de mon père. J'ai préservé la gloire de mes ancêtres, de sorte qu'ils se réjouissent de m'avoir engendré : mon honneur a ennobli ma lignée. »

▲ DRAPÉ DANS SA TOGE
Ce portrait d'un citoyen romain est parfois identifié au général Scipion l'Africain. IIe siècle av. J.-C. *Galerie des Offices, Florence.*
DEA / ALBUM

L'épitaphe de Gnaeus Cornelius Scipio Hispanus, mort vers 135 av. J.-C. et membre de l'une des plus illustres familles romaines, les Cornelii, exprime parfaitement l'une des valeurs les plus profondément ancrées de la classe dirigeante de la Rome antique : la vénération des ancêtres. De cette admiration provenait la volonté de suivre l'exemple laissé par les anciens, attitude qui constituait l'un des traits les plus caractéristiques de l'aristocratie qui a régné sur Rome depuis la fondation de la République, au VIe siècle av. J.-C.

À l'origine, cette classe était composée d'un petit nombre de familles appartenant au groupe des patriciens, noblesse de sang qui excluait du pouvoir le reste du peuple romain, la plèbe. Mais aux Ve et IVe siècles av. J.-C., la distinction entre patriciens et plébéiens s'atténue. L'amélioration des droits des plébéiens et la possibilité qu'ils accèdent eux aussi aux magistratures publiques ont donné naissance à une nouvelle classe dirigeante, la *nobilitas*, une aristocratie composée de familles patriciennes et plébéiennes qui détenaient un pouvoir économique plus important.

La noblesse était un groupe très fermé, mais pas inaccessible : si un membre d'une famille qui n'en faisait pas partie occupait le consulat, la plus haute magistrature romaine, ses descendants intégraient automatiquement la classe dirigeante, car le statut de *nobilis* était héréditaire. C'est l'une des raisons pour lesquelles de nombreux plébéiens se lançaient dans la carrière politique. Mais ceux qui appartenaient déjà à la noblesse n'étaient pas moins ambitieux. L'élite romaine était extrêmement compétitive, et chacun se battait pour réussir dans l'armée ou la politique afin de perpétuer le prestige de son lignage.

Dès les premières années de leur vie, les jeunes nobles empruntaient un chemin pavé de défis et de difficultés. Lorsque leurs études étaient terminées, ils s'initiaient à la vie publique et, une fois majeurs, ils s'engageaient dans le *cursus honorum*, la « carrière des honneurs », autrement dit l'accession progressive aux différents postes de la République. Seuls quelques-uns, les plus chanceux, atteignaient le but suprême du consulat.

L'éducation était un élément essentiel dans ce processus. L'exemple des adultes y servait de guide sûr. Au IIe siècle apr. J.-C., Pline le Jeune évoque cette éducation aux racines profondes : « Il avait été institué depuis l'Antiquité que nous devions apprendre de nos aînés non seulement par les oreilles, mais

CHRONOLOGIE

LA GLOIRE À TOUT PRIX

509 av. J.-C.
Expulsion du roi Tarquin le Superbe et instauration de la République.

IVe siècle av. J.-C.
La plèbe obtient des droits politiques pour accéder au consulat.

180 av. J.-C.
La loi *Villia annalis* réglemente l'accès au *cursus honorum*.

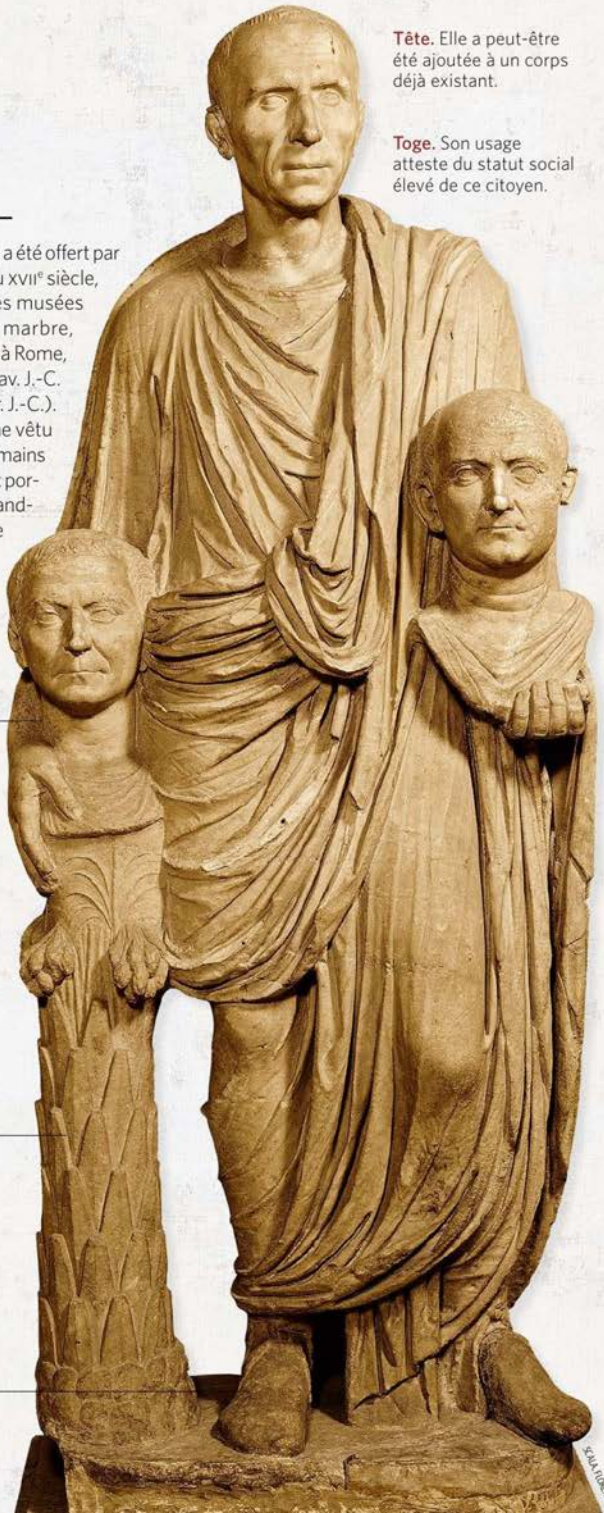
81 av. J.-C.
La loi *Cornelia* fixe à 43 ans l'âge minimal pour devenir consul.

GETTY IMAGES

Denier avec le cortège consulaire de Caius Junius Brutus. 60 av. J.-C. *Musée archéologique, Bologne.*

ASSUMER L'HÉRITAGE ANCESTRAL

LE *TOGATUS BARBERINI*, nom de la statue ci-contre, a été offert par Filipo Colonna au cardinal Francesco Barberini au XVII[e] siècle, avant de rejoindre au XX[e] siècle la collection des musées du Capitole. Cette œuvre emblématique en marbre, aujourd'hui exposée à la Centrale Montemartini, à Rome, a été réalisée dans la seconde moitié du I[er] siècle av. J.-C. ou à la fin du règne d'Auguste (27 av. J.-C. -14 apr. J.-C.). La statue, haute de 1,65 m, représente un homme vêtu d'une toge, à l'identité inconnue. Il porte dans ses mains deux bustes qui correspondent sans doute à deux portraits de membres de sa famille, peut-être son grand-père et son père. L'interprétation traditionnelle veut que ces deux bustes soient les *imagines* que les patriciens avaient le privilège exclusif d'exhiber lors des funérailles et qui remplaçaient les masques mortuaires en cire habituellement utilisés lors des obsèques.



Tête. Elle a peut-être été ajoutée à un corps déjà existant.

Toge. Son usage atteste du statut social élevé de ce citoyen.

Bustes. L'âge des ancêtres se reflète dans les rides entre le nez et la bouche. La ressemblance entre les différents visages suggère un lien familial.

Tronc de palmier. C'était un symbole de victoire. Ainsi, le buste posé dessus représente peut-être un soldat.

Chaussures. Leur double nœud suggère que ce citoyen appartenait à la noblesse ou qu'il s'agissait d'un magistrat municipal.

SCALA, FLORENCE

aussi par les yeux, ce que nous devions faire nous-mêmes et ce que nous devions transmettre à notre tour aux plus jeunes. » Chacun avait comme modèle la conduite de son père, d'un parent ou d'un ami de la famille qui exerçait la même fonction.

Les pères forment leurs fils

Certains pères prenaient très au sérieux l'éducation de leurs fils, au point de préférer leur servir eux-mêmes de professeurs, plutôt que de les confier à des précepteurs. Ce fut par exemple le cas de Caton l'Ancien (234-149 av. J.-C.), qui a personnellement enseigné à son fils les lettres et les lois, mais aussi à s'entraîner au gymnase, à manier les armes et à monter à cheval. Il l'a également préparé aux situations les plus adverses, comme supporter le froid et la chaleur, nager à contre-courant ou échapper aux tourbillons des rivières. Le zèle pédagogique de Caton était tel qu'il a lui-même rédigé des ouvrages consacrés aux matières nécessaires pour atteindre son objectif : jurisprudence, agriculture, histoire, stratégie militaire ou art oratoire. Ajoutons que ces méthodes ont porté leurs fruits, puisque que le fils de Caton est devenu un Romain exemplaire, qui a obtenu de remarquables succès militaires et politiques. D'autres parents de familles nobles incluaient dans l'éducation de leurs fils certaines disciplines intellectuelles et artistiques de tradition grecque. Ainsi, au début du IIe siècle av. J.-C., le grand général Paul Émile (Lucius Aemilius Paullus), conquérant de la Grèce, recherchait pour ses rejetons des professeurs de grammaire et d'art oratoire, ainsi que des sculpteurs, des peintres et des entraîneurs pour apprendre à monter à cheval et à chasser.

Vers l'âge de 16 ou 17 ans, après avoir acquis l'éducation nécessaire, le jeune homme revêtait la toge virile, symbole de sa majorité, et était présenté sur le Forum. Normalement, il passait un an à apprendre les ficelles de la politique, généralement sous la tutelle d'une personne expérimentée d'un rang important. C'est ce qui s'est passé pour le jeune Marcus Tullius Cicero. Le père de Cicéron, un chevalier de l'aristocratie locale d'Arpinum, voulait lui tracer un avenir à Rome et faire de lui le premier de sa lignée à accéder à d'importantes charges publiques. C'est pourquoi il l'a envoyé dans la capitale, sous la protection de l'influent sénateur Lucius Licinius Crassus, afin qu'il se forme à la rhétorique et à la philosophie. Il a également appris le droit en écoutant Quintus Mucius Scævola, un juriste de renom vers lequel beaucoup se sont tournés, en quête de conseils. Au fil du temps, Cicéron est devenu à son tour un exemple et un guide pour d'autres jeunes hommes prometteurs.

L'étape suivante était le service militaire. Mettant à profit les bonnes relations de leurs réseaux

UN SIGNE D'ASCENSION SOCIALE

L'EXPRESSION *mutare calceos*, « changer de chaussures », était utilisée par les Romains pour désigner quelqu'un qui avait gravi l'échelle sociale. Elle faisait allusion à un accessoire réservé aux patriciens : les *calcei patricii*. Ces chaussures fermées étaient pourvues de lanières en cuir s'enroulant jusqu'au mollet, de couleur rouge pour les sénateurs. En guise d'ornement, elles pouvaient porter une *lunula* (petite lune) en ivoire, symbole du rang du citoyen. Prestigieux mais inconfortables, les *calcei patricii* étaient surtout utilisés lors des occasions officielles.

ILLUSTRATION : SANTI PEREZ

Représentation d'un Romain portant les *calcei patricii* et la toge prétexte réservée aux magistrats.

▼ DES CITOYENS INSTRUITS
L'éducation était l'un des piliers de la noblesse. Ce bas-relief montre un maître et son élève. IIe siècle apr. J.-C. *Musée régional rhénan, Trèves.*
DEA / SCALA, FLORENCE

VOYAGE D'ÉTUDE
Vue aérienne de l'acropole de Lindos, sur l'île de Rhodes. La Grèce était une destination incontournables pour les jeunes Romains de haut rang qui souhaitaient compléter leurs études de philosophie et de rhétorique.
MASSIMO RIPANI / FOTOTECA 9X2

familiaux, les jeunes hommes de haut rang entraient dans l'armée en servant aux côtés de parents ou d'amis de la famille qui exerçaient un poste de commandement. Ils pouvaient alors apprendre auprès de cadres expérimentés et entrer en contact avec les soldats. À l'occasion, ils en profitaient aussi pour révéler leurs qualités naissantes et leur aptitude à faire face à des problèmes réels. Sans doute étaient-ils attentivement surveillés pour voir s'ils étaient capables d'obéir, de supporter les rigueurs de la vie militaire et de prouver leur valeur au combat en surmontant la peur de la mort.

L'épreuve de l'armée

Cicéron lui-même a servi en 89 av. J.-C. sous les ordres du consul Pompeius Strabo dans la guerre que Rome menait contre les Italiens, mais il ne semble pas que cette expérience ait particulièrement marqué sa vie, laquelle s'est concentrée sur les affaires civiles. Jules César, quant à lui, a servi sous les ordres du gouverneur d'Asie lorsqu'il avait 19 ans, participant à la prise de la ville de Mytilène, sur l'île de Lesbos. Pour cette action, il a reçu la couronne civique, une décoration donnée à ceux qui ont risqué leur vie pour sauver celle d'un autre citoyen romain. Nous ne connaissons pas les détails de ce haut fait, mais il présageait de la brillante carrière militaire à venir du jeune César.

Après des années de discipline militaire, certains nobles reprenaient leurs études et complétaient leur formation intellectuelle en faisant un séjour en Méditerranée orientale. Ainsi, à 27 ans, Cicéron a-t-il voyagé en Grèce et en Asie Mineure. Pendant deux ans, de 79 à 77 av. J.-C., il a séjourné à Athènes – qu'il surnommait la « maison de la connaissance » –, où il a étudié avec le philosophe Antiochos et avec le professeur de rhétorique Démétrios de Syrie, puis il a voyagé à travers l'Asie Mineure en s'entraînant avec les meilleurs professeurs d'art oratoire, avant d'arriver à Rhodes pour étudier avec Molon. À la fin de son périple, il est revenu à Rome avec un bagage intellectuel et une maîtrise de l'art oratoire qui lui ont permis de se démarquer dans sa carrière politique. Il a gardé un si bon souvenir de son expérience que, plus tard, il a envoyé son propre fils la reproduire.

La célèbre école de Rhodes a attiré un autre noble romain fameux, Jules César, qui a fait ce voyage à l'âge de 25 ans. Au cours de son séjour, César a eu l'occasion de faire la démonstration de ses qualités militaires. Face à une attaque du roi Mithridate contre des villes alliées de Rome dans la province d'Asie, il a, de sa propre initiative, recruté des troupes avec lesquelles il a réussi à repousser l'assaut. Grâce à cet exploit, il a non seulement servi la République, mais il a aussi commencé à se faire un nom dans la politique romaine.

Vers l'âge de 30 ans, le noble romain se lançait à la conquête des différents échelons du *cursus honorum*. À Rome, la majorité des charges publiques étaient électives et renouvelées chaque année. Beaucoup de citoyens

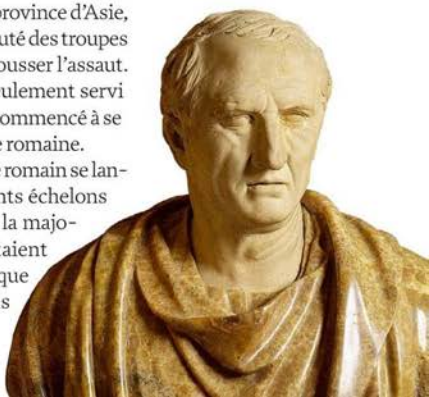
DEA / SCALA, FLORENCE

VIVRE DE L'AGRICULTURE

SELON LA TRADITION, les sénateurs devaient fonder leur richesse sur la possession et l'exploitation de terres, les activités du commerce leur étant interdites. Cependant, la nécessité d'augmenter leur fortune pour avancer dans le *cursus honorum* a poussé nombre d'entre eux à s'impliquer dans des opérations commerciales. Mais elles étaient considérées comme une activité secondaire et étaient effectuées par l'entremise de personnes issues d'autres groupes sociaux.

Mosaïque avec des scènes de labour. I^er^-II^e^ siècles apr. J.-C. *Musée public national, Cherchell.*

▼L'ORATEUR DE LA RÉPUBLIQUE
Buste de Cicéron, ardent défenseur de la République face à la dictature de Jules César. *Galerie des Offices, Florence.*
BRIDGEMAN / AGE FOTOSTOCK



UNE VILLA DE LUXE
Atrium de la maison de Marcus Lucrétius Fronto, à Pompéi. Le propriétaire était un homme influent, qui a sans doute exercé des fonctions publiques dans la ville. Son nom est cité comme édile et *duumvir* de Pompéi.
ARALDO DE LUCA

se portaient candidats aux nombreux postes administratifs, judiciaires ou fiscaux. Dans ce processus, l'intéressé devait utiliser toutes les ressources dont il disposait, cultiver les relations d'amitié nécessaires et l'échange de faveurs, enfin s'endetter s'il le fallait, car aucune rémunération n'était perçue pour l'exercice des magistratures. Il sacrifiait sa vie privée aux engagements publics. Ainsi, le noble passait le plus clair de son temps à recevoir ses clients chez lui, dans son bureau, et il fréquentait le Forum le plus souvent possible afin de voir et d'être vu, se rapprochant des puissants du moment pour grandir dans leur ombre et se donner une image favorable auprès des électeurs.

Un âge légal pour chaque charge

À l'époque de Cicéron et de César, l'exercice successif des charges était réglementé par la loi, qui fixait l'âge minimal d'accès à chaque magistrature, même si l'on faisait parfois des exceptions. Il fallait avoir 30 ans pour briguer le poste de questeur, 37 celui d'édile, 40 celui de préteur, et 43 ans pour accéder enfin au consulat, le sommet de la carrière des honneurs. Pour un Romain, c'était une source de fierté — comme cela est arrivé à Cicéron — d'accéder aux magistratures *suo anno*, c'est-à-dire à l'âge minimal exigé pour les exercer. Le parcours était conçu pour acquérir peu à peu les compétences nécessaires qu'il fallait maîtriser en vue de servir la République de façon adéquate, dans les domaines de l'administration, de la fiscalité et de la justice.

Le premier échelon de la carrière était la charge de questeur, une magistrature à caractère administratif, dont la fonction était l'administration des fonds publics. Cicéron a été questeur en Sicile, tandis que Jules César a occupé ce poste en Hispanie ultérieure. La charge d'édile était l'étape suivante dans la carrière des honneurs et comptait quatre postes : deux réservés aux patriciens et deux destinés aux plébéiens. Les édiles étaient chargés du maintien de l'ordre public, de l'entretien des édifices et des rues, de l'approvisionnement en eau et en blé de Rome, et de l'organisation des jeux publics et des fêtes.

MARY EVANS / SCALA, FLORENCE

ÉDILE PAR ACCLAMATION

EN 213 AV. J.-C., profitant de la renommée qu'il avait acquise dans l'armée, Publius Cornelius Scipion s'est présenté à la charge d'édile, bien qu'il n'eût pas l'âge minimal requis. Lorsque les tribuns de la plèbe protestèrent, il répondit : « Si tous les citoyens romains veulent m'élire édile, je suis assez âgé. » Selon Tite-Live, aussitôt « tous sortirent en courant pour déposer leur bulletin de vote avec un tel enthousiasme que les tribuns renoncèrent à leur projet ».

Scipion est nommé édile. Gravure du XIX[e] siècle.

Ce dernier aspect était d'une extrême importance, car il pouvait être décisif pour le succès d'une carrière politique. Même s'il y avait de l'argent dans le budget public pour financer les spectacles, on attendait des édiles qu'ils mettent de grosses sommes de leur poche pour donner le maximum d'éclat à ces célébrations. Le peuple voyait sans doute d'un bon œil les magistrats qui ne regardaient pas à la dépense.

César était habile dans ce domaine : lors de sa charge d'édile, il a organisé, en plus d'autres spectacles, des jeux de gladiateurs pour commémorer la mort de son père, décédé une vingtaine d'années plus tôt, dans lesquels il a exhibé pas

DEA / ALBUM

Stèle funéraire en l'honneur de Caius Otacilius Oppianus. Les faisceaux et la chaise curule indiquent qu'il a exercé une importante magistrature.

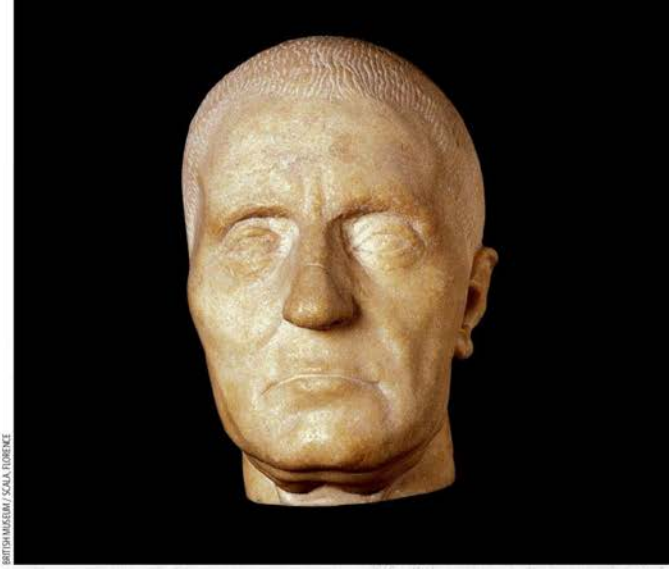
TRIBUNAL DE JUSTICE
Représentation de l'intérieur de la basilique de Pompéi. Les préteurs étaient chargés de l'administration de la justice, qui s'exerçait dans les basiliques. La préture était l'un des échelons les plus élevés du *cursus honorum*.
DEA / SCALA, FLORENCE

moins de 320 paires de combattants. Inutile de dire qu'après avoir été édile beaucoup se retrouvaient criblés de dettes. Mais les intéressés et ceux qui leur avaient prêté de l'argent espéraient qu'un bel avenir politique les dédommagerait largement. L'objectif suivant était la préture, une charge dont la fonction principale était l'administration de la justice. Dès le début du Ier siècle av. J.-C., les préteurs intégraient un collège de huit membres. Poursuivant chacun son parcours des honneurs, Cicéron et César ont occupé ce poste.

Consul, un poste très convoité

La plus haute distinction, à laquelle très peu parvenaient, était le consulat. Chaque année, deux consuls étaient nommés, qui exerçaient les plus grands pouvoirs pendant cette période. Mais accéder à ce poste n'était pas facile. Nous avons encore la lettre que Quintus Cicero avait écrite à son frère, le célèbre orateur, pour le conseiller sur la façon de mener une bonne campagne électorale. Le candidat, vêtu de la toge candide (blanche), devait se rendre au Forum, toujours à la même heure si possible, accompagné d'une suite nombreuse qui témoignait de son prestige. Lorsque la foule des électeurs était rassemblée, par exemple à l'occasion d'une élection sur le Champ de Mars, le candidat pouvait procéder à la *prensatio* (la « poignée de main ») : en vue du vote, il serrait la main de chaque citoyen présent, en prenant soin d'appeler chacun par son nom afin de lui démontrer son estime, même si celle-ci était feinte.

L'amabilité, la flatterie et la capacité de s'adapter à l'humeur de tous étaient essentielles. De même, la générosité manifestée en organisant des banquets publics à l'occasion de certaines fêtes publiques ou privées était un point pour la victoire. On ne dédaignait pas non plus de discréditer son rival ou d'avoir recours à la corruption, une tactique déshonorante si elle était découverte. Cicéron suivit avec succès les conseils de son frère et, en 63 av. J.-C., il accéda au consulat, au cours duquel il réprima la conspiration de Catilina. César, à son tour, l'obtint en 59 av. J.-C. et entreprit l'année suivante la conquête des Gaules.



BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

LE « DROIT AUX IMAGES »

LA NOBLESSE ROMAINE jouissait du *ius imaginum*, ou « droit aux images », privilège d'exhiber publiquement, pendant les funérailles, les masques funéraires de leurs ancêtres. Ceux-ci, faits en cire, étaient conservés dans des armoires en bois dans l'atrium de la maison, et l'on se vantait d'en posséder le plus grand nombre possible. Lors des obsèques, des acteurs les portaient pour donner l'impression que les ancêtres accompagnaient le défunt.

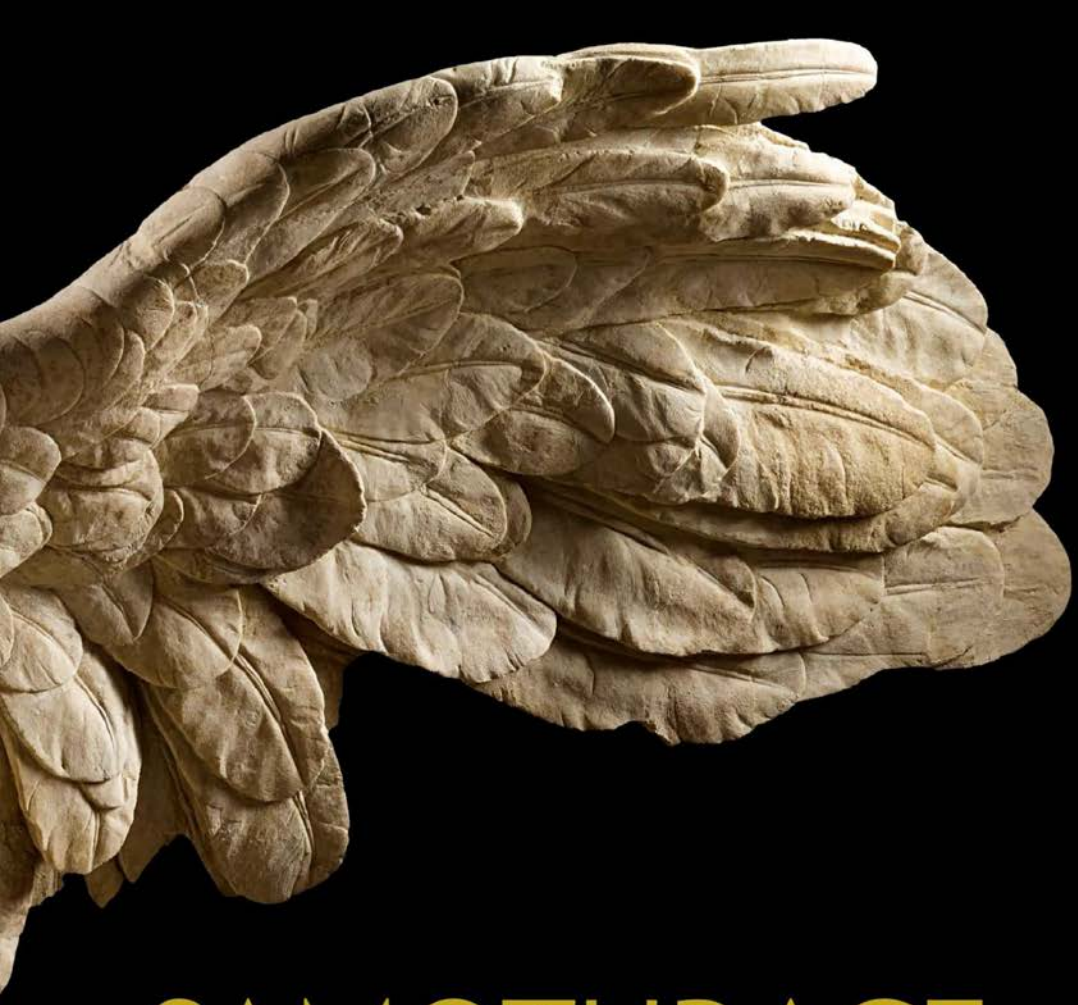
Buste réalisé à partir d'un masque mortuaire. Ier siècle av. J.-C. *British Museum, Londres.*

Ceux qui avaient été consuls recevaient le titre de *consulares* et pouvaient alors aspirer au gouvernement d'une province, ce qui leur permettait de récupérer en peu de temps une grande partie des fonds investis dans leur carrière politique. De plus, ils jouissaient tout au long de leur vie d'un prestige inégalé parmi les membres du sénat. Ces rares chanceux qui réussissaient à terminer le *cursus honorum* ou à atteindre l'un de ses échelons supérieurs pouvaient se sentir fiers d'avoir accompli le double devoir imposé aux nobles romains : servir la République et honorer par leurs actions la mémoire de leurs ancêtres.

Pour en savoir plus

ESSAI
La Noblesse de l'Empire romain. Les masques et la vertu
C. Badel, Champ Vallon, 2005.

LA DÉESSE VICTORIEUSE
Depuis sa découverte en 1863, cette sculpture fascine les artistes et les lettrés, à l'image du poète allemand Rilke, qui voit en elle « une image éternelle du vent grec, de son ampleur et de sa magnificence ». *Musée du Louvre, Paris.*
THIERRY OLLIVIER / RMN-GRAND PALAIS

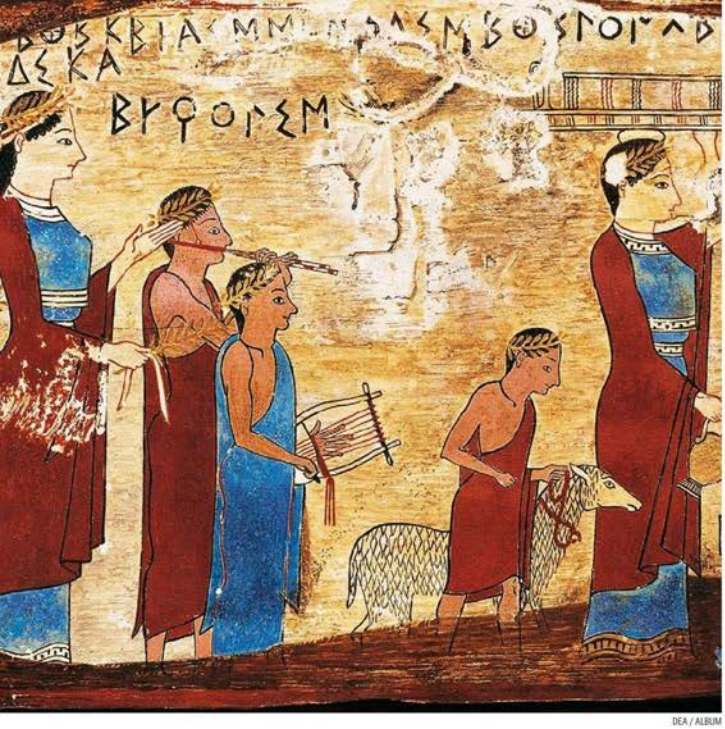


SAMOTHRACE

LE SANCTUAIRE DE LA VICTOIRE

Loin de la Grèce continentale, dans le nord de la mer Égée, le sanctuaire de l'île de Samothrace accueillait le culte de mystérieux « Grands Dieux », protecteurs des marins. Est-ce l'un de ces derniers qui, en mémoire d'une victoire navale, leur a dédié la célèbre statue aux ailées déployées ?

MARÍA TERESA MAGADÁN
INSTITUT CATALAN D'ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE, TARRAGONE



DEA / ALBUM

◀ LE RITUEL DU SACRIFICE
Dans cette scène religieuse du VI^e siècle av. J.-C. sont représentés des musiciens et des femmes portant des objets liturgiques, et l'agneau destiné au sacrifice. *Musée archéologique, Athènes.*

La petite île de Samothrace, avec ses 178 km², se situe dans le nord de la mer Égée, à 40 km de la côte européenne et de la côte asiatique. Montagneuse, avec un littoral escarpé, elle émerge telle une masse rocheuse triangulaire face aux voyageurs, qui aperçoivent de loin le mont Fengari, le point le plus élevé de l'île. C'est depuis cette montagne culminant à 1 611 m que, selon Homère, Poséidon observait la guerre de Troie.

Pour les Grecs anciens, Samothrace était une île brumeuse, peuplée d'êtres étranges et située aux portes de l'inhospitalier Pont-Euxin (la mer Noire), mais également un lieu parfait pour s'abriter des violents vents du nord. Son principal sanctuaire était dédié à des divinités protectrices des navigateurs ; ces derniers, reconnaissants, y déposaient des offrandes votives dont certaines étaient monumentales, à l'image de la Victoire de Samothrace, une sculpture grandiose représentant une Niké, ou Victoire ailée. Découverte en 1863 par l'archéologue français Charles Champoiseau, elle est aujourd'hui exposée à Paris, au musée du Louvre.

Dans l'Antiquité, la renommée de Samothrace était liée à la présence d'un important culte dédié à des divinités anonymes et dont nous ignorons le nombre précis, car elles n'étaient mentionnées sur l'île que sous le nom de *Megaloi Theoi* : les Grands Dieux. Certains auteurs grecs et latins les assimilent aux Dioscures (Castor et Pollux) et d'autres, comme l'historien Hérodote au V^e siècle av. J.-C., aux Cabires, des divinités mystérieuses qui protégeaient également les marins.

Initiation à la lumière des torches

Le culte des Grands Dieux de Samothrace était l'un des plus énigmatiques de Grèce. Il incluait des rites secrets et des cérémonies d'initiation à des mystères sur lesquels l'initié devait garder le silence le plus absolu. De grands personnages du monde antique, rois hellénistiques ou auteurs romains, ont été initiés aux mystères de Samothrace. Selon la légende, Philippe II de Macédoine et son épouse Olympias — les parents d'Alexandre le Grand — sont tombés amoureux au cours d'un rituel. Plus généralement, tout homme ou femme, libre ou esclave, pouvait être initié, généralement en groupe.

EVGENI DINEV / GETTY IMAGES

DES RUINES GRANDIOSES
Lors de son premier séjour à Samothrace, l'archéologue Charles Champoiseau écrit, enthousiaste, au Premier ministre français : « De toutes parts des centaines de colonnes brisées, de fûts, de chapiteaux en marbre. » Ci-dessus, vue des vestiges du Hiéron, le principal temple du sanctuaire.

DES RITES RÉSERVÉS AUX INITIÉS

LES RITUELS ACCOMPLIS à Samothrace sont peu connus, même s'ils furent probablement semblables à ceux pratiqués à Éleusis, en Grèce continentale, qui étaient dédiés à Déméter, la déesse de l'Agriculture, et à sa fille Perséphone, épouse d'Hadès, le dieu des Enfers. À Samothrace, le candidat avançait les yeux bandés, au son de la musique, en quête de la déesse Harmonie. Après la grande révélation, il recevait une écharpe rouge, qu'il nouait autour de la taille et qui le protégeait des dangers maritimes, et un anneau en fer aimanté, comme ceux découverts au sein du sanctuaire. L'initié connaissait une transformation qui le rendait plus juste et plus pieux, et finissait le rituel avec un dépôt d'offrandes. Enfin, son nom était inscrit sur la liste des initiés.

CHRISTIAN LARRIEU / RMN-GRAND PALAIS

◀ UNE LISTE D'ADEPTES
Cette stèle découverte dans le sanctuaire répertorie les noms d'initiés qui ont participé aux mystères. 160-180 apr. J.-C. *Musée du Louvre, Paris.*

Le rituel semblait comporter deux degrés d'initiation, qu'il était possible de recevoir le même jour : celui d'initié (*mystes*) et celui, supérieur, d'observateur (*epoptes*). Il n'y avait pas de jour particulier pour être initié ; il suffisait de visiter l'île lorsque le sanctuaire était accessible par bateau, d'avril à octobre. Selon toute vraisemblance, le rituel incluait une purification préalable, des sacrifices et des libations, ainsi qu'un court interrogatoire mené par un prêtre, suivi de l'initiation à proprement parler, qui se déroulait probablement de nuit à la lumière des torches.

Un culte antérieur aux Grecs

De nos jours, il est difficile d'identifier le lieu où se tenait la cérémonie. Le sanctuaire de Samothrace était situé dans une vallée entre deux collines, à proximité de l'ancienne capitale de l'île, sur la côte nord-ouest. Le lieu forme une dépression délimitée par deux ruisseaux, qui jouèrent le rôle de frontière naturelle jusqu'à la fin du IVe siècle av. J.-C., époque où les rois macédoniens ont utilisé le sanctuaire comme symbole de leur pouvoir politique. Les premières traces d'un culte remontent au VIIe siècle av. J.-C., avant même l'arrivée des colons grecs au VIe siècle av. J.-C. Selon les inscriptions, la population devait parler une langue similaire au thrace, qui a été conservée comme langue sacrée du rituel. Si Hérodote évoque déjà, au Ve siècle av. J.-C., la renommée du sanctuaire, il ne devient un lieu important de pèlerinage qu'aux époques hellénistique et, surtout, romaine. Cela est en partie dû à la tradition qui relie Énée — et les Romains, ses descendants — à Électre, fille des titans Océan et Téthys, et à Zeus, fondateurs de la lignée royale de Samothrace.

À l'époque romaine, le visiteur accède au lieu par un propylée (porte monumentale) construit par le pharaon Ptolémée II. Enjambant l'un des deux ruisseaux, il conduit à une place circulaire, dallée et surbaissée, à laquelle on accède par cinq marches et où se dressent 22 statues en bronze ; il s'agit d'un lieu énigmatique, où se déroulait peut-être la phase qui précédait l'initiation. De là, une voie sacrée mène au cœur religieux du sanctuaire, où se dresse le Hiéron. C'est peut-être dans cet édifice impressionnant, couronné de Victoires ailées, qu'avait lieu l'initiation au second degré, tandis que l'Anaktoron, un édifice constitué de deux

CARTE : JÉRÔME COUCHON / NG MAPS

SANCTUAIRES DE GRÈCE

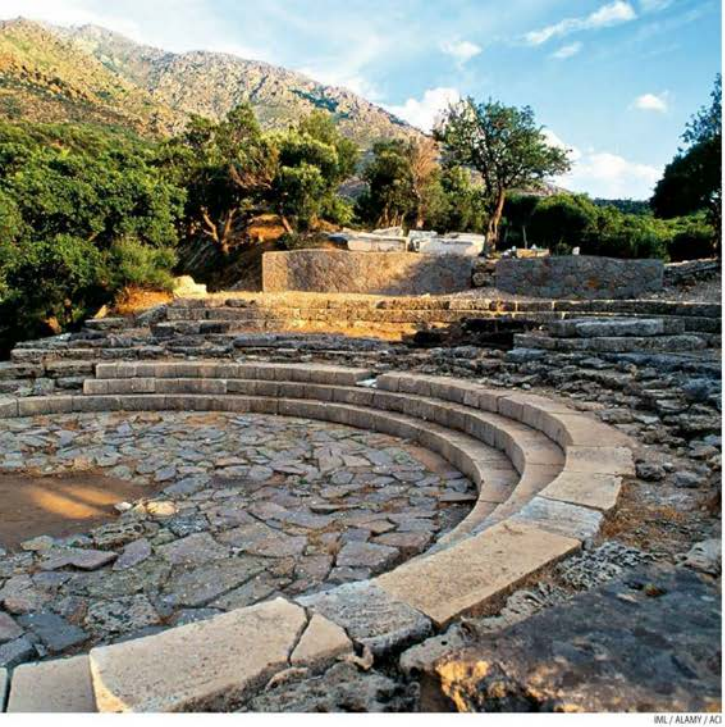
LES DIEUX DU PANTHÉON GREC sont célébrés dans de nombreux temples, sanctuaires et oracles répartis dans toute la Grèce. Deux de ces temples se démarquent, car il s'y déroule un type de culte différent, destiné uniquement aux initiés. Il s'agit d'Éleusis, lieu d'un culte à mystères annuel en l'honneur des déesses Déméter et Perséphone, et Samothrace, où se tiennent d'autres rituels secrets dédiés aux mystérieux Grands Dieux de l'île.

◀ Dionysos, dieu du Vin et du Théâtre, s'appuie, ivre, sur un satyre. IIe siècle av. J.-C. *Musée archéologique national, Athènes.*
DEA / GETTY IMAGES

UN VÊTEMENT ÉVOCATEUR

Les ailes encore déployées, la Victoire de Samothrace semble sur le point de se poser sur la proue du navire et donne au spectateur l'impression de voler contre un vent qui agite violemment sa tunique et la plaque contre son corps en moulant ses formes. Ce style, appelé « drapé mouillé », souligne les volumes corporels comme s'ils étaient marqués par des vêtements humides. Très utilisé par les sculpteurs classiques tels que Phidias, il a perduré dans la statuaire grecque d'époque hellénistique (IVe-Ier siècle av. J.-C.).

MUSÉE DU LOUVRE / RMN-GRAND PALAIS



IML / ALAMY / ACI

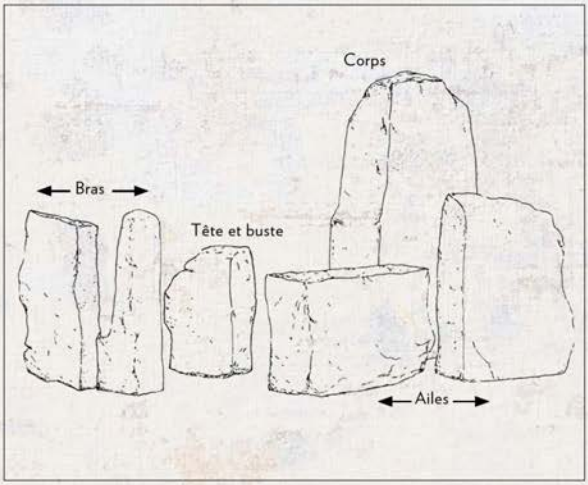
◀ THÉÂTRE DE SAMOTHRACE
En 1891, Charles Champoiseau retourne fouiller à Samothrace et découvre le théâtre ci-contre. À l'arrière-plan se trouve la base où se dressait la Victoire.

niveaux en calcaire avec des banquettes latérales, aurait pu accueillir l'initiation au premier degré. Cette dernière aurait pu également se dérouler dans le bâtiment de la Frise des danseuses, qui tient son nom des danseuses ornant sa frise sculptée. Des restes de sacrifices et de libations y ont été découverts, suggérant qu'il a pu être le théâtre de rituels. Enfin, d'autres édifices viennent compléter le panorama, dont un espace ouvert par un portique et pourvu d'un autel installé sur une ancienne roche sacrée, une salle de repas pour les pèlerins et la magnifique rotonde érigée par la reine Arsinoé II lorsqu'elle a été accueillie sur l'île après avoir fui son époux – et demi-frère – Ptolémée Kéraunos, roi de Macédoine.

Une zone publique s'étend sur la terrasse ouest, après le second ruisseau, comprenant des dépendances pour les fidèles, des ex-voto, une *stoa* (portique) et un théâtre où des œuvres étaient représentées chaque été lors d'un festival. Aux limites nord et sud de la terrasse se dressent les deux monuments qui illustraient le mieux la relation des Grands Dieux avec la mer : le Néôrion, un édifice imposant qui abritait un navire, et l'espace où s'élevait la Victoire. Il n'existe aucune mention d'un donateur ou du motif de l'offrande de ces deux constructions.

Une offrande digne d'un roi

Toutefois, la qualité incroyable de la Victoire, tant de son exécution que des matériaux utilisés – du marbre gris de Lartos (Rhodes) pour la base et du marbre blanc de Paros pour la statue –, indique qu'il s'agit d'une offrande importante, digne d'un roi ou d'un personnage de premier plan. Elle a été associée à une victoire navale, car la Victoire ailée est assimilée depuis le IVe siècle av. J.-C. aux triomphes maritimes. Malheureusement, les IIIe et IIe siècles av. J.-C. foisonnent de grandes batailles navales, et il pourrait s'agir de n'importe quelle victoire du royaume de Macédoine, de Rhodes, de Pergame, ou même de Rome, car les Romains ont vaincu en 168 av. J.-C. le dernier roi macédonien, Persée, qui s'était réfugié à Samothrace. En outre, le style de la statue, hellénistique mais avec des détails classiques, ne facilite pas sa datation et n'aide pas à déterminer avec certitude son atelier d'origine : pour certains chercheurs, elle proviendrait de Rhodes et pour d'autres, de Pergame.



1. DES BLOCS DE MARBRE POUR CHAQUE PARTIE

Pour sculpter les pièces qui forment la Victoire, six fragments de marbre de différentes tailles ont été utilisés : deux blocs pour les bras, deux blocs pour les ailes, un petit bloc pour la tête et le buste, et un autre bloc plus grand pour le corps.

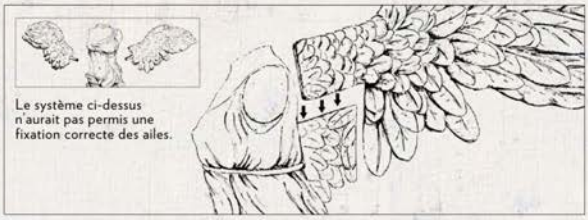
UNE STATUE EN PLUSIEURS MORCEAUX

EN 1863, Charles Champoiseau découvre la partie principale de la Victoire de Samothrace, qui va du buste aux pieds, « presque intact[e] et traité[e] avec un art que je n'ai jamais vu surpassé dans aucune des belles œuvres grecques que je connais », comme il l'explique dans une lettre à l'ambassadeur de France à Constantinople. L'aile gauche est également découverte lors de la fouille, totalement fragmentée, mais presque dans son intégralité. En revanche, on n'a jamais récupéré ni la tête, ni les bras, à l'exception de quelques fragments. L'étude de la statue a permis de mieux comprendre son mode de réalisation.

DESSINS DE GERVAISE DUCHAUSSOY, EXTRAITS DU DOCUMENTAIRE *LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE. UNE ICÔNE DÉVOILÉE*, DE JULIETTE GARCIAS.
© GEDEON PROGRAMMES / ARTE FRANCE / MUSÉE DU LOUVRE.

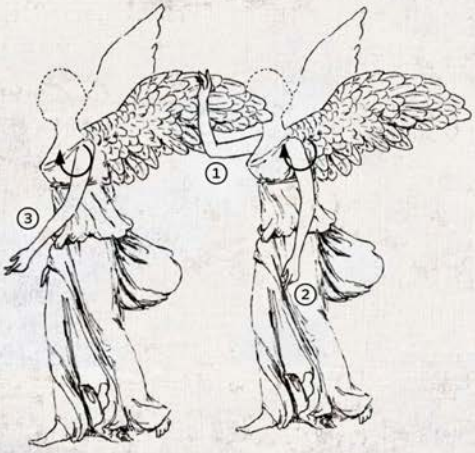
2. L'ASSEMBLAGE DES DIFFÉRENTES PIÈCES

Une fois les pièces sculptées séparément, elles sont assemblées les unes dans les autres. Un trou a été percé au sommet de la partie supérieure du corps pour pouvoir y emboîter une pièce en bronze. Le buste est encastré sur celle-ci, afin d'être fermement fixé.



3. LE PLACEMENT DES DEUX AILES

L'attache des ailes est la plus complexe. Si elles avaient été fixées au corps de la statue par un élément métallique, leur propre poids les aurait brisées. L'artiste a donc sculpté une sorte de base inclinée dans le dos de la Victoire, sur laquelle viennent s'encastrer et s'appuyer les ailes proprement dites.



LA PLACE DES BRAS

Au vu de la position de l'épaule droite, on en a déduit que le bras droit était levé en position de salut, avec la main ouverte. Un petit fragment conservé permet de penser que ce bras était plié au niveau du coude ①. Aucun élément du bras gauche n'ayant été conservé, on ne peut qu'avancer des hypothèses sur sa position : peut-être était-il tendu le long du corps ② ou bien légèrement relevé ③.

LE MYSTÈRE DE LA MAIN DROITE

LORSQUE CHARLES CHAMPOISEAU découvre la Victoire de Samothrace en 1863, il ne trouve pas les bras de la statue. Toutefois, il met au jour la main droite, mais sans doigts. En 1875, un groupe d'archéologues autrichiens qui fouille l'île découvre de grands blocs en marbre gris issus de la carrière de Lartos, sur l'île de Rhodes. Ces blocs, assemblés correctement, représentent la proue d'un navire de guerre. Leur étude permet aux archéologues de conclure qu'ils appartiennent à la base de la statue, car sur certaines monnaies hellénistiques apparaissent des Victoires ailées debout sur une proue de navire. Les mêmes chercheurs autrichiens découvrent les doigts de la main droite de la statue. Au vu de leur position, la statue ne tenait rien dans la main, contrairement à certaines Victoires figurées sur des monnaies de l'époque.

◀ VICTOIRE NAVALE
À gauche, ce tétradrachme en argent frappé par Démétrios Poliorcète, roi de Macédoine, figure une Victoire ailée sur la proue d'un bateau. *BNF, Paris.*

La statue, haute de 2,75 m, est composée de six pièces assemblées : le corps, le buste avec la tête, les bras, les jambes, les ailes et le manteau arrière. Elle se dresse sur une base en forme de proue de navire à trois éperons, faite de 23 pièces assemblées sur deux niveaux. L'ensemble atteint au total une hauteur de 5,11 m et un poids de 30 tonnes. Il était disposé sur la terrasse qui surplombait le théâtre, et était donc visible de toute part.

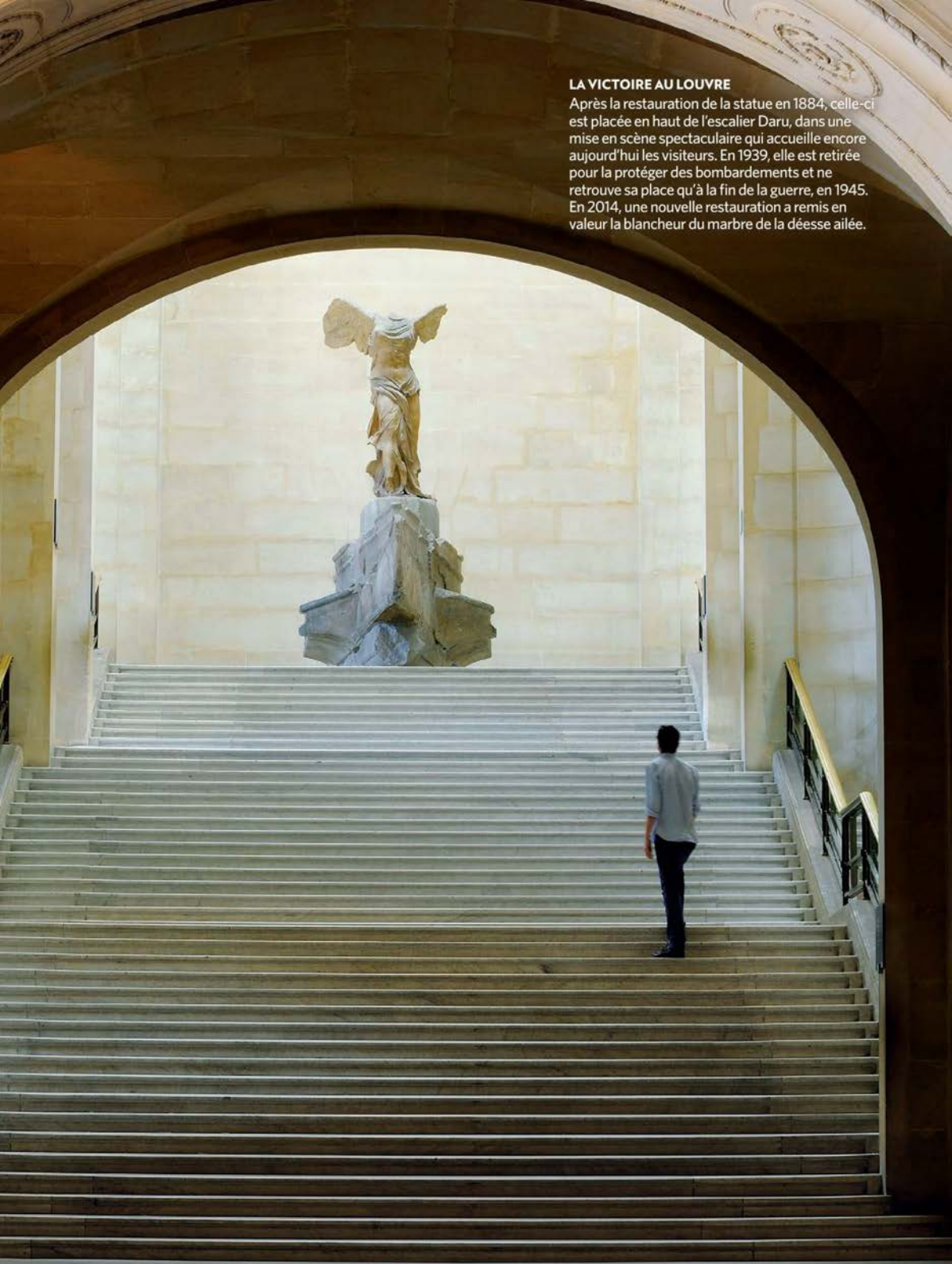
Une habile restauration

Au début, l'hypothèse a été avancée que le monument faisait partie d'une fontaine à bassin, qui accentuait l'impression d'une proue naviguant sur l'eau. Toutefois, la présence de traces de peinture et la faible détérioration de la statue ont poussé les archéologues de l'université Emory de New York, qui ont réalisé la fouille, à penser que la sculpture se trouvait dans un espace couvert. Déterminés à trouver la tête, ces premiers chercheurs ont quelque peu bâclé la fouille, ce qui a compliqué la compréhension ultérieure du site, peut-être un petit temple ouvert sur le devant. Toutefois, il faut louer le travail des restaurateurs du musée du Louvre, qui ont réussi à assembler la centaine de fragments mis au jour et à redonner sa forme à la statue en s'appuyant sur des exemples similaires (pièces de monnaie, statuettes en terre cuite…). La dernière restauration, achevée en 2014, qui a corrigé certains défauts et ajouté de nouveaux fragments, a tenté de déterminer la disposition des bras et des mains.

Nous ignorons combien de temps la Victoire de Samothrace s'est tenue debout après la rénovation du mur de clôture de l'époque romaine. Le plus probable est que, comme le reste du sanctuaire, elle a été victime des séismes du IVe siècle apr. J.-C., contemporains de l'abandon des temples païens. De nombreux blocs ont été réutilisés dans des édifices byzantins, et les fragments du monument ont été éparpillés. C'est peut-être à cette époque que la Victoire a perdu son visage et ses bras, mais non son pouvoir de fascination, toujours intact. ■

Pour en savoir plus
SITE WEB INTERACTIF
focus.louvre.fr
(rubrique : Victoire de Samothrace)

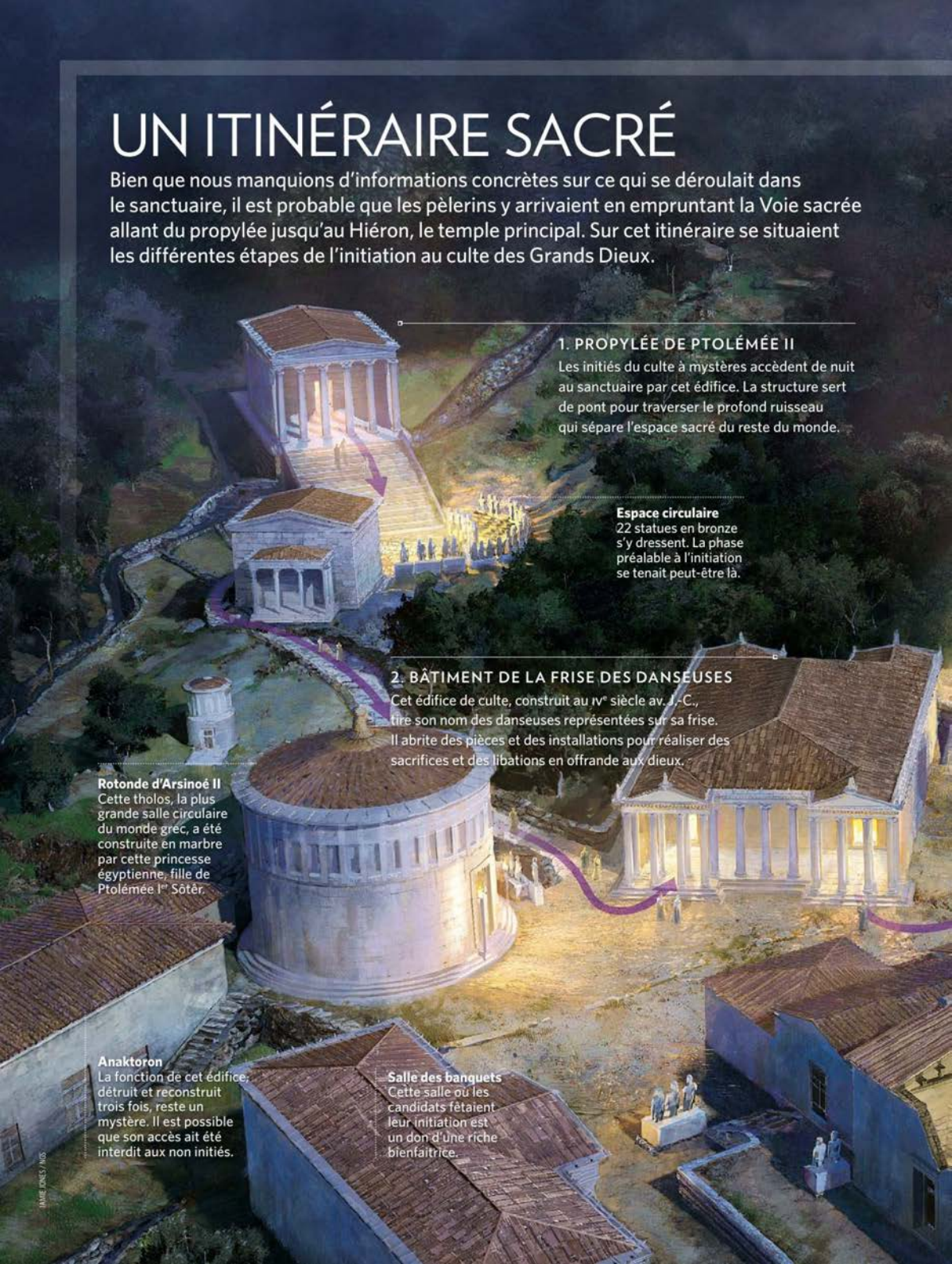
BERTRAND RIEGER / GTRES



LA VICTOIRE AU LOUVRE
Après la restauration de la statue en 1884, celle-ci est placée en haut de l'escalier Daru, dans une mise en scène spectaculaire qui accueille encore aujourd'hui les visiteurs. En 1939, elle est retirée pour la protéger des bombardements et ne retrouve sa place qu'à la fin de la guerre, en 1945. En 2014, une nouvelle restauration a remis en valeur la blancheur du marbre de la déesse ailée.

UN ITINÉRAIRE SACRÉ

Bien que nous manquions d'informations concrètes sur ce qui se déroulait dans le sanctuaire, il est probable que les pèlerins y arrivaient en empruntant la Voie sacrée allant du propylée jusqu'au Hiéron, le temple principal. Sur cet itinéraire se situaient les différentes étapes de l'initiation au culte des Grands Dieux.



1. PROPYLÉE DE PTOLÉMÉE II

Les initiés du culte à mystères accèdent de nuit au sanctuaire par cet édifice. La structure sert de pont pour traverser le profond ruisseau qui sépare l'espace sacré du reste du monde.

Espace circulaire
22 statues en bronze s'y dressent. La phase préalable à l'initiation se tenait peut-être là.

2. BÂTIMENT DE LA FRISE DES DANSEUSES

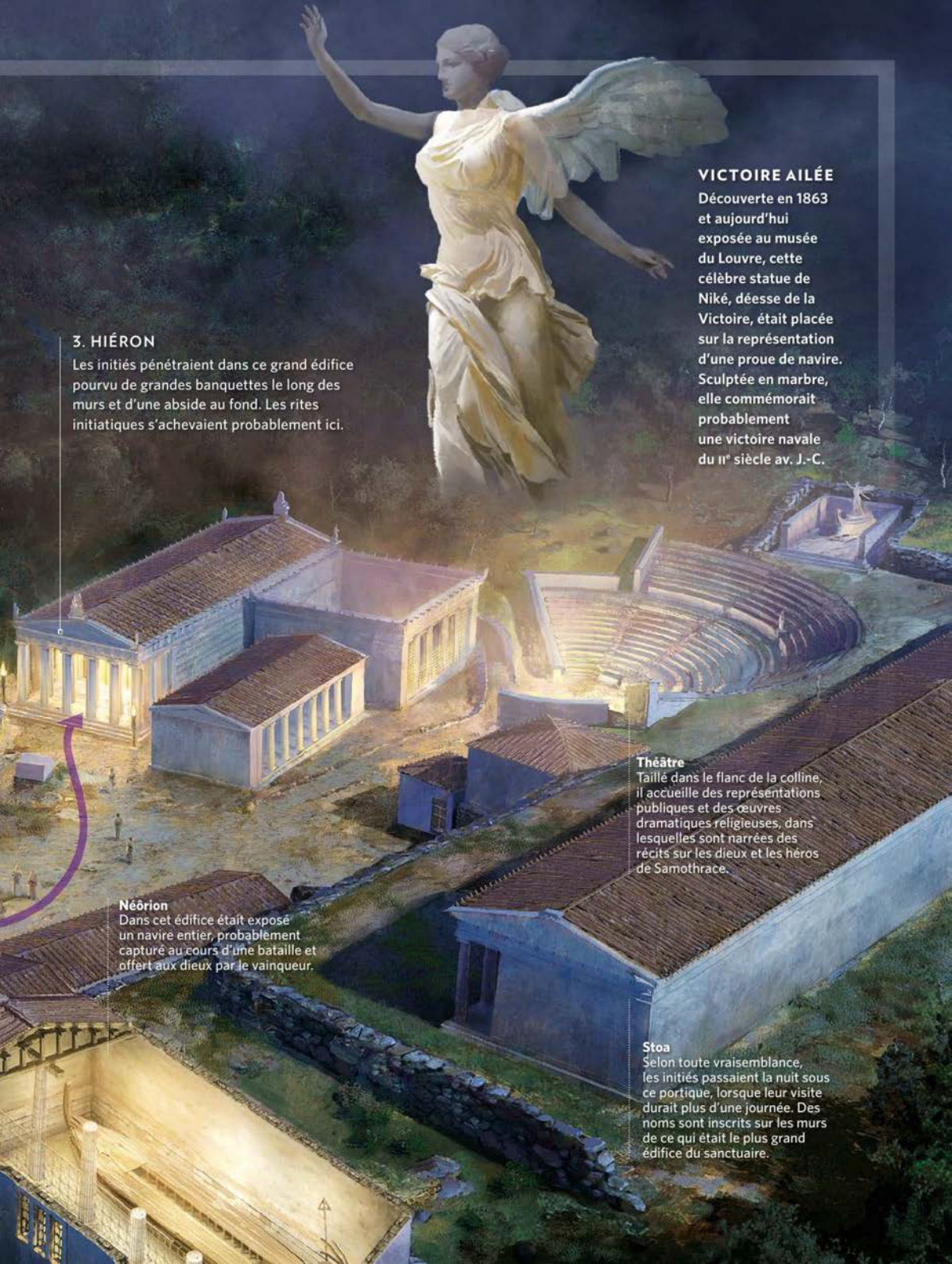
Cet édifice de culte, construit au IVe siècle av. J.-C., tire son nom des danseuses représentées sur sa frise. Il abrite des pièces et des installations pour réaliser des sacrifices et des libations en offrande aux dieux.

Rotonde d'Arsinoé II
Cette tholos, la plus grande salle circulaire du monde grec, a été construite en marbre par cette princesse égyptienne, fille de Ptolémée Ier Sôter.

Anaktoron
La fonction de cet édifice, détruit et reconstruit trois fois, reste un mystère. Il est possible que son accès ait été interdit aux non initiés.

Salle des banquets
Cette salle où les candidats fêtaient leur initiation est un don d'une riche bienfaitrice.

JAMIE JONES / NGS

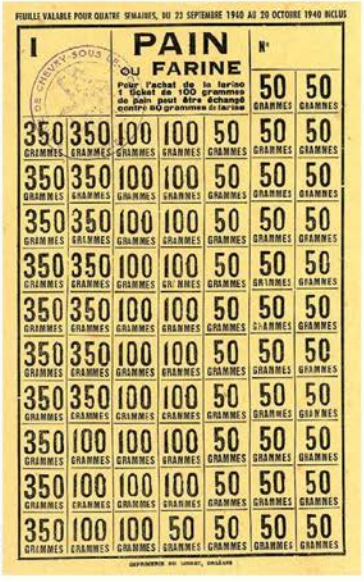

VICTOIRE AILÉE
Découverte en 1863 et aujourd'hui exposée au musée du Louvre, cette célèbre statue de Niké, déesse de la Victoire, était placée sur la représentation d'une proue de navire. Sculptée en marbre, elle commémorait probablement une victoire navale du IIe siècle av. J.-C.
3. HIÉRON
Les initiés pénétraient dans ce grand édifice pourvu de grandes banquettes le long des murs et d'une abside au fond. Les rites initiatiques s'achevaient probablement ici.
Théâtre
Taillé dans le flanc de la colline, il accueille des représentations publiques et des œuvres dramatiques religieuses, dans lesquelles sont narrées des récits sur les dieux et les héros de Samothrace.
Néôrion
Dans cet édifice était exposé un navire entier, probablement capturé au cours d'une bataille et offert aux dieux par le vainqueur.
Stoa
Selon toute vraisemblance, les initiés passaient la nuit sous ce portique, lorsque leur visite durait plus d'une journée. Des noms sont inscrits sur les murs de ce qui était le plus grand édifice du sanctuaire.

VIVRE AVEC LES PRIVATIONS SOUS L'OCCUPATION

Le grand retour des pénuries

C'est une période noire gravée dans l'inconscient collectif : à partir de 1940, la France vit à l'heure des tickets de rationnement et du marché noir. Comment les Français se débrouillaient-ils alors pour manger ?

Les pénuries alimentaires traversent l'histoire de la France des XIXe et XXe siècles. Aujourd'hui encore, la guerre que la Russie mène en Ukraine, entravant le travail des agriculteurs et bloquant les exportations, fait planer la menace d'une crise alimentaire mondiale. La faim guette dans de nombreux pays dépendant du blé ukrainien (l'Ukraine fournit près de la moitié de l'approvisionnement en blé du Programme alimentaire mondial).


FEUILLE VALABLE POUR QUATRE SEMAINES, DU 23 SEPTEMBRE 1940 AU 20 OCTOBRE 1940 INCLUS
I
PAIN
OU
FARINE
Pour l'achat de la farine 1 ticket de 100 grammes de pain peut être échangé contre 80 grammes de farine
N°
50 GRAMMES
350 GRAMMES
100 GRAMMES

AKG-IMAGES

CARTE DE RATIONNEMENT
de pain ou farine, avec des tickets de 50, 100 et 350 gr (1940).

Les pénuries ne sont donc pas un phénomène des temps anciens. Dans l'urgence, l'État autoritaire de Vichy rationne les populations, afin d'éviter la disette ou la famine. Comment les Français s'adaptent-ils et contournent-ils les conséquences désastreuses des restrictions ?

Premières restrictions

L'occupation allemande, à partir de juin 1940, et l'instauration du régime de Vichy, le 10 juillet suivant, ont fortement contraint les Français. Pendant près d'une décennie (1939-1949), la France, un pays de près de 40 millions d'habitants, l'une des plus grandes démocraties du monde, a subi les conséquences matérielles et alimentaires dues à la mobilisation guerrière, l'occupation, le compartimentage du pays en plusieurs zones, la perte de ses approvisionnements internationaux, les cartes de rationnement, les pillages allemands et le marché noir. Les effets se font encore sentir après la Libération.

Les premières restrictions sont mises en place dès la déclaration de guerre, en septembre 1939. Les Français doivent s'habituer à

GRANGER COLL NY / AURIMAGES

consommer certains aliments en quantités moindres, tout en étant restreints dans le volume de charbon à acheter pour se chauffer l'hiver suivant. Les hivers des années 1940 ont d'ailleurs été les plus froids du XXe siècle. Les hommes politiques de la IIIe République ont essayé d'anticiper d'éventuelles pénuries dès la fin des années 1930, sentant que la guerre redevenait possible, voyant la montée en puissance et l'agressivité croissante des fascismes européens. En vain. L'avancée irréductible des troupes allemandes dans le pays, en mai-juin 1940, à l'issue de la « drôle de guerre », déclenche le départ d'une

FILE D'ATTENTE DEVANT UN « BOF »
À Paris, en 1940, des femmes attendent devant une épicerie dans l'espoir d'obtenir quelques denrées.

marée humaine de 8 à 10 millions de réfugiés — Français et Belges surtout — sur les routes, désorganisant totalement l'économie et le gouvernement du pays. Le nouveau régime de Vichy décide de collaborer avec les occupants dès octobre. Le quotidien de chacun est bouleversé. Les Français cherchent à manger comme avant, mais très vite ils s'aperçoivent que c'est impossible. Les rayons des épiceries se vident, et les étals des marchés, des boulangers et des bouchers sont déserts dès les premières semaines. Au surplus, il manque un million et demi d'hommes, faits prisonniers par les Allemands. Les

LEXIQUE

« BOF ». Initiales pour « beurre, œufs, fromages ». Avant la guerre, elles désignaient les crémiers. Sous l'Occupation, elles prennent un sens plus péjoratif. Avec la pénurie alimentaire, les « bof » sont ceux qui profitent ou profiteraient des malheurs des Français, s'enrichissant en vendant trop cher les aliments de base (épiciers, bouchers, boulangers et crémiers).

MARCHÉ NOIR. Toutes les activités économiques souterraines qui échappent aux règles mises en place par l'État français. Les prix y sont libres et exorbitants, favorisant la dérégulation fiscale et économique.

RUTABAGA. Ce légume-racine est consommé en grande quantité sous l'Occupation (et donc de sinistre mémoire) pour remplacer la pomme de terre, pillée par les occupants.

DES PARISIENS sont en quête de nourriture dans les déchets des Halles, en 1940.

LAPI / ROGER-VIOLLET

UN POTAGER est cultivé dans les douves des Invalides. Paris, juillet 1944.

ROGER-VIOLLET / ROGER-VIOLLET

communications sont à l'arrêt, et la vie économique manque de bras.

Depuis l'Ancien Régime, jamais la France ne s'est trouvée dans une telle crise de subsistances et une désorganisation structurelle aussi grave. Les Allemands réquisitionnent et pillent tout ce qu'ils peuvent. C'est un casse-tête pour le gouvernement collaborateur de Pierre Laval. Une question se pose alors : comment faire pour éviter la disette ? D'aucuns parlent dans la presse de « famine » possible. Pendant des semaines, les Français sont livrés à eux-mêmes, faisant la queue devant les commerces d'alimentation, durant des heures et des heures, par tous les temps, parfois pour rien. Dans les campagnes, certains profitent des derniers fruits des vergers et de potagers, mais il faut partager avec les voisins et les citadins, ce qui n'est pas toujours bien accepté.

Tout manque : le sucre, le café, la viande, la matière grasse. À l'automne 1940, le régime pétainiste peut enfin mettre en place un rationnement officiel. Les cartes alimentaires sont instaurées ; les Français deviennent des lettres, appartenant à de nouvelles catégories de consommateurs ayant droit à des rations spécifiques : A pour « adulte », ayant droit à 350 gr de pain par jour et à 300 gr de viande par semaine, au début de l'Occupation ; cela sera divisé par deux à la fin de l'Occupation ; plusieurs catégories J désignent les plus jeunes, notamment de 3 à 12 ans ; T pour les travailleurs, etc. Ces catégories deviennent plus nombreuses et les quantités de nourriture allouées à chacun, de plus en plus réduites au fil des années d'occupation. Avoir une carte d'alimentation en poche et des tickets – publiés dans la presse – ne signifie pas obtenir à chaque fois ce qui est imprimé dessus. Encore faut-il que les commerçants soient approvisionnés.

A pour les adultes, T pour les travailleurs... Chaque Français devient une lettre, qui correspond à une ration spécifique.

Le clivage villes-campagnes

Certains profitent de réseaux amicaux et parentaux – le marché gris – pour se procurer des légumes et quelques autres produits frais dans les fermes. Les citadins souffrent davantage des manques alimentaires que les ruraux. Mais ces derniers n'affament pas volontairement les villes, comme il a été souvent dit et écrit, cultivant ainsi la vieille légende noire des rapports entre les campagnes et les villes. Certes, les paysans accèdent plus facilement à la nourriture que les citadins. Certes, d'aucuns en profitent pour augmenter les prix des aliments de façon illégale. Mais le régime de Vichy

les ponctionne aussi énormément avec les réquisitions massives de biens, notamment dans les régions excédentaires (Cantal, Cher, Dordogne, Loiret, Mayenne, Vendée…) qui doivent permettre l'approvisionnement de régions déficitaires. Des paysans sont mécontents du traitement infligé par Pétain, celui qui distille les « bonnes » paroles sur la terre et ses bienfaits. La légende noire des paysans renaît plus forte que jamais aux yeux des citadins. Il est vrai que les rations baissent dangereusement en ville : 1 230 calories par jour en 1941 et 1 110 en 1942, au lieu des 2 500 calories quotidiennes nécessaires pour vivre correctement !

Dans les villes, chaque mètre carré de terre est cultivé, y compris dans les jardins publics, comme celui du Luxembourg à Paris. Le Sénat est encerclé par les choux et les poireaux. Le long des voies ferrées, près des grandes gares, les cheminots entretiennent des lopins de terre. Les cantines des usines obtiennent aussi des facilités pour améliorer le contenu des assiettes des ouvriers, de temps à autre. Le dimanche venu, des milliers de pères de familles urbaines prennent le vélo avec une petite remorque accrochée derrière pour acheter à prix d'or, parfois à plusieurs dizaines de kilomètres, des légumes frais. Les automobiles ont quasiment toutes disparu, et les villes ressemblent presque à ce qu'elles étaient avant la généralisation des véhicules à moteur. Les pousse-pousse (vélos-taxis) circulent alors beaucoup dans les grandes cités, chargés de victuailles au lever du jour.

Le 13 octobre 1941, le régime de Vichy, sous la pression de l'opinion publique, est obligé d'autoriser les colis par la Poste, jusqu'alors interdits. L'envoi de colis « familiaux » et l'entretien de jardins ouvriers est donc autorisé et encouragé. L'État autorise des envois jusqu'à 10 kg de légumes et fruits frais par colis, mais aussi 5 kg de conserves de légumes, 3 kg de gibier, 2 kg de champignons, etc. En 1942, 13,5 millions de colis ont circulé dans le pays ! Ainsi, villes et campagnes coopèrent plus fermement, même si les familles les plus aisées peuvent recevoir des colis — dits « agricoles » — plus riches de nourritures devenues rares (œufs, farine, beurre, confiture, etc.), ce que montre bien la romancière Colette dans ses lettres « aux petites fermières », des amies qui lui adressent sans cesse des colis de nourriture, celle qui manque cruellement dans Paris. Colette est très exigeante et se plaint régulièrement de voir des œufs cassés dans les envois campagnards. Les ouvriers reçoivent bien moins de victuailles des campagnes que d'autres catégories sociales, faute de relations et de moyens.

D'autres familles citadines se mettent à élever des lapins et des poules, faisant le bonheur des reportages du magazine bourgeois

DLTZ © CONTINENTAL PRODUZIONE/FRANCO-LONDON FILMS / BRIDGEMAN IMAGES

LES TRIBULATIONS D'UN COCHON

ONZE ANS APRÈS LA LIBÉRATION, le réalisateur Claude Autant-Lara livre aux Français *La Traversée de Paris* (ci-dessus), un film incontournable de l'histoire du cinéma, inspiré par le livre éponyme de Marcel Aymé (1946). En 1943, dans Paris occupé, Marcel Martin (Bourvil), ancien chauffeur de taxi naïf et peureux, est au chômage en raison de la pénurie d'essence. Pour survivre, il effectue des transports nocturnes et clandestins de viande. Il fait la connaissance de Grandgil (Jean Gabin), qui l'accompagne dans ses périples. Ce film illustre bien les temps sombres des combines et des risques du marché noir. Celui-ci est souvent au cœur de films et de romans (chez Patrick Modiano ou Jean Dutourd, avec *Au Bon Beurre* en 1952, par exemple), entretenant durablement le souvenir pénible des années de restrictions.

AKG-IMAGES

Juteux, mais risqué

UNE AFFICHE CÉLÈBRE montre deux hommes, de dos, séparés par la potence, et s'échangeant un billet de banque et une baguette de pain. Le marché noir continue de se développer en 1945, après le départ des Allemands. La peine de mort est le risque encouru pour les contrevenants aux lois du rationnement. Si les occupants sont impitoyables face au marché noir et aux trafics industriels de grande ampleur, ils sont en revanche moins répressifs quand il s'agit du marché noir agricole, car, en prise avec le monde rural, ils se nourrissent sur le pays. Du côté français, le marché noir est une plaie importante pour son économie, déjà chancelante. De fait, en septembre 1941, un tribunal d'État est institué. Cette juridiction d'exception peut condamner aux travaux forcés ou à mort tous ceux qui se livrent au marché noir, trafiquent les tickets d'alimentation ou détournent des biens des circuits autorisés. Les jugements sont sans appel ; aucun pourvoi n'est possible en Cour de cassation.

L'Illustration, qui montre les dégâts causés par les rongeurs dans les salons des beaux quartiers de Paris. À chacun son système D.

Jour après jour, le ravitaillement obnubile les mères de famille, ménagères désignées et cuisinières traditionnelles des familles françaises, devant plus que jamais assurer la survie des leurs, sous l'œil de la société fatiguée et parfois sévère. Comment faire un repas avec si peu ? Des recettes de restrictions sont publiées dans la presse quotidienne et dans des livres, comme ceux d'Édouard de Pomiane, médecin, biologiste et défenseur d'une cuisine raisonnée dans les années 1930. Ce dernier pense qu'une cuisine maigre ne peut pas nuire au corps et que le manque alimentaire permet de réfléchir à une meilleure utilisation quotidienne des aliments disponibles. Les magazines de jardinage multiplient les conseils pour redécouvrir des légumes oubliés comme le topinambour ou le rutabaga. Ce sont de bons légumes, mais les consommer jusqu'à l'écœurement, à toutes les sauces, a eu de quoi dégoûter à jamais les Français après la guerre. Une chanson populaire est même écrite pour célébrer le rutabaga, le légume roi des années noires.

Pour autant, plus les Français s'enfoncent dans la nuit de l'Occupation et de la faim au ventre, plus les rations baissent. Les Français perdent du poids à vue d'œil, et les enfants ne grandissent pas comme ils le devraient, perdant entre 7 et 10 cm en moyenne entre les années 1930 et la fin des années 1940. Le rationnement est impopulaire et conduit au divorce d'une partie de l'opinion publique avec Pétain dès le second semestre 1941.

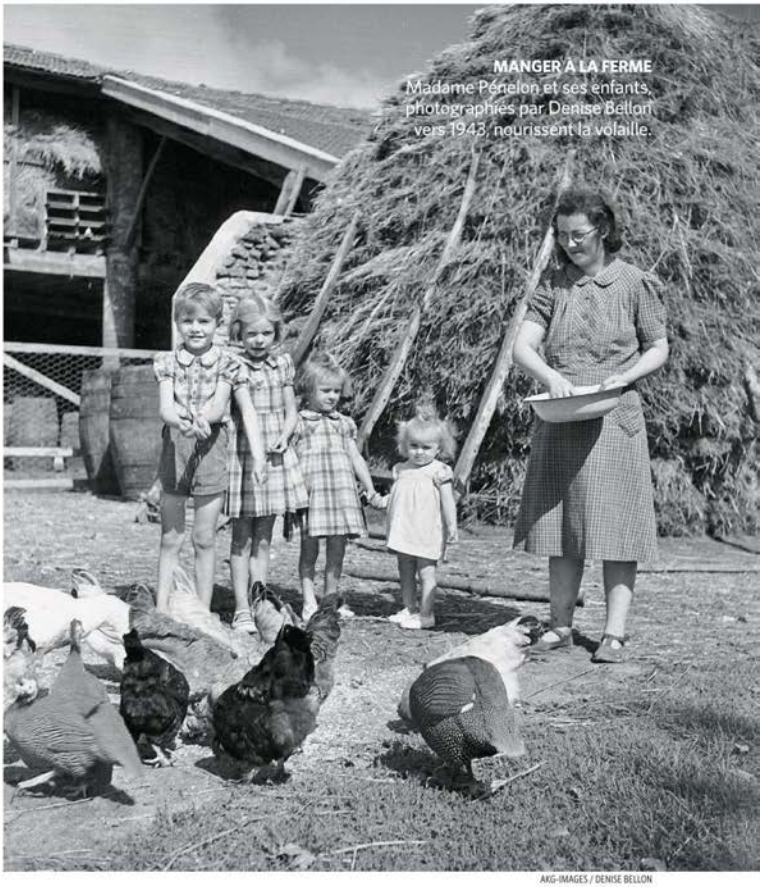
Nombre d'habitants contournent alors toutes les réglementations, avec le marché noir notamment ou les passages interzones en fraude. En Touraine, la gare de Loches est

fréquentée par des centaines de voyageurs chargés de valises – souvent odorantes – retournant vers Tours ou Châteauroux. La viande de bœuf ou de volaille traverse ainsi la ligne de démarcation. Les autorités ferment souvent les yeux, moyennant une partie de l'oie passée en fraude, par exemple. En 1942, le kilo de beurre revient à 50 francs sur le marché officiel et à 170 francs au marché noir ; ce prix s'élève à 450 francs en 1944.

L'impuissance de Vichy

Enfin, il reste les bonnes idées pour remplacer des produits manquants : le café est préparé à partir de noyaux, de pépins de raisin. À partir de 1942, l'État contraint les fabricants à produire le café avec 75 % d'ersatz. Le thé ne doit contenir que 20 % de vrai thé ! Les feuilles de noyer, de ronce ou de bouleau pourront faire l'affaire. Pour autant, les Français ont hâte de retrouver un semblant de bien-être et de joies alimentaires. Jusqu'au terme de la guerre, des profiteurs fournissent les nazis et les Français compromis en foie gras, champagne, gibier rare, légumes à volonté.

Le maréchal fait sa propagande, affirmant que le rationnement est nécessaire pour assurer une juste répartition des ressources. Il négocie sans cesse avec les Allemands des allègements pour faire passer plus facilement des victuailles d'une zone à l'autre. Souvent pour rien. Les Allemands se servent abondamment au passage dans le cadre d'un marché noir massif. Et puis les bureaux de répartition des denrées alimentaires sont accusés de détourner des marchandises, tout comme les intermédiaires entre les producteurs et les consommateurs. Au fil des mois, l'État français devient de plus en plus strict avec l'organisation du ravitaillement. Mais rien n'y fait, la ration alimentaire quotidienne continue de fléchir. Dans plusieurs régions de France, des ménagères en colère manifestent dans les rues, ce qui est très risqué.



MANGER À LA FERME
Madame Pénelon et ses enfants, photographiés par Denise Bellon vers 1943, nourissent la volaille.

AKG-IMAGES / DENISE BELLON

Le régime de Vichy est pris dans l'engrenage infernal de la collaboration d'État, dans lequel il s'est mis lui-même. À partir de 1942, les occupants sont de plus en plus exigeants, avec une économie engagée dans une guerre totale depuis leur entrée en guerre contre l'URSS, au printemps 1941. Les ministres français qui sont chargés du ravitaillement ou de l'agriculture ne peuvent pas décider librement des choix à opérer pour relancer la production agricole. Et les files d'attente devant les commerces de s'allonger toujours plus entre 1942 et 1945. Or, le départ des Allemands ne signifie pas la fin des privations ; le rationnement se poursuit, progressivement allégé, à mesure que l'économie se reconstruit. Mais les Français doivent porter sur eux la carte de rationnement de pain jusqu'en 1949. ■

ÉRIC ALARY
HISTORIEN, SPÉCIALISTE DE L'OCCUPATION

Pour en savoir plus

ESSAIS

Les Français au quotidien (1939-1949)
É. Alary (dir.), Perrin, 2009.

Dictionnaire de la France sous l'Occupation
É. Alary, B. Vergez-Chaignon, Larousse, 2011.

La France du marché noir
F. Grenard, Payot, 2012.

Une découverte royale dans la nécropole de Sidon

En 1887, sur l'ordre du sultan ottoman, un vaste ensemble de tombeaux est exhumé près de l'antique capitale phénicienne.

À la fin du XIXe siècle, les habitants du Levant ne se souvenaient guère que la glorieuse cité phénicienne de Sidon gisait sous le modeste port de Saïda, alors situé dans la province ottomane (vilayet) de Beyrouth et éclipsé depuis longtemps par cette florissante métropole. En 1887, une découverte fortuite fit toutefois affleurer les richesses oubliées de l'antique Sidon, qui connut son âge d'or au IIe millénaire av. J.-C. et continua de rayonner jusqu'au Moyen Âge.

Sous le jardin

Propriétaire d'un petit domaine stérile aux environs de Saïda, connu sous le nom d'Ayaa et bordé à l'ouest par le Bostan el-Magara (le « jardin des grottes »), Mehmed Chérif Effendi avait obtenu un permis d'exploitation pour en extraire des pierres de construction, à défaut de pouvoir y pratiquer l'agriculture. Dans la pénombre d'un puits descellé par les ouvriers, quelques coups de pioche suffirent à révéler les contours d'un tombeau millénaire. Comme l'exigeait la loi sur les antiquités, cette nouvelle fut portée à la connaissance des autorités municipales en la personne de Sadik Bey, sous-préfet (*caïmacan*) de Saïda.

Le sous-préfet se rendit sur place dès le lendemain, le 3 mars 1887, et aperçut de ses propres yeux l'intérieur d'un caveau contenant deux sarcophages, dont l'un était orné de magnifiques sculptures. Il s'empressa à son tour de faire remonter l'information aux autorités provinciales par le biais du préfet de Beyrouth (*moutassarif*), Nassouhi Bey, et du gouverneur de Syrie (wali), Nachid Pacha, et confia le site à la garde de l'officier de la gendarmerie de Saïda, Essad Effendi, pour éviter que des fouilles clandestines ne viennent alimenter le trafic d'antiquités au Proche-Orient.

La volonté du sultan

L'appareil administratif de l'Empire ottoman était en marche. Peu après avoir reçu l'ordre de déblayer le puits de la terre qui l'obstruait encore, le sous-préfet de Saïda découvrit l'entrée de deux autres chambres funéraires qui s'ouvraient l'une au sud et

LE SARCOPHAGE D'ALEXANDRE
Sur ce bas-relief, le conquérant macédonien chasse le lion en compagnie de ses hommes et d'Abdalonyme, roi de Sidon.

PRISMA / ALBUM

CHRONOLOGIE
ÉCHOS DE L'ART GREC

Vers 540 av. J.-C.	333 av. J.-C.	1887	1891
L'Empire perse domine la Phénicie. Les rois de cette province résident à Sidon, sa capitale.	Alexandre le Grand conquiert Sidon sans rencontrer de grande résistance.	De splendides sarcophages sont extraits d'une nécropole royale près de Saïda.	La collection de sarcophages est présentée au Musée impérial d'Istanbul.

l'autre au nord, et contenaient, elles aussi, des sarcophages. Immédiatement averti par télégraphe, le gouverneur de Syrie dépêcha l'ingénieur en chef de la province de Beyrouth, Manouk Avedissian, surnommé Bechara Effendi *al-mouhandis*, qui arriva le 15 mars pour reprendre et diriger les travaux suspendus deux semaines plus tôt. Avec la plus grande diligence et sans endommager les sarcophages, l'ingénieur ottoman d'origine arménienne finit d'ouvrir les sept caveaux, qui contenaient tous des sarcophages et constituaient en réalité une vaste nécropole. À la lecture de son rapport, le sultan Abdülhamid II décida de confier l'extraction de ces précieux monuments au plus éminent archéologue de l'Empire ottoman : Osman Hamdi, directeur du Musée impérial (actuel Musée archéologique) d'Istanbul.

ARCHÉOLOGUE ET ARTISTE

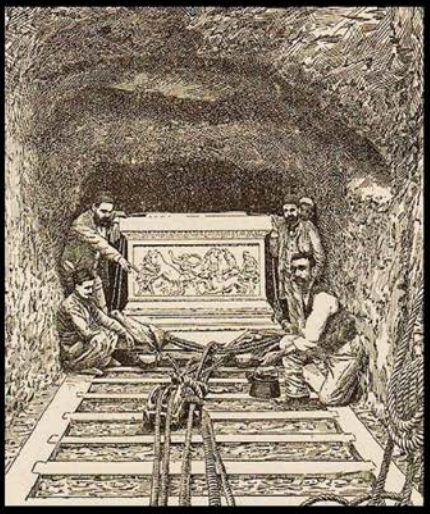
ÉMINENTE FIGURE de la culture ottomane à la fin du XIXe siècle, Osman Hamdi s'illustra dans différents domaines : la peinture orientaliste, qu'il exerça après ses études à Paris, le folklore ottoman, qu'il étudia dans différentes régions de l'Empire, et l'archéologie, qu'il pratiqua en conduisant les fouilles de différents sites (le Nemrut Dag et le temple d'Hécate à Lagina en Turquie, et la nécropole de Sidon).

Photographie d'Osman Hamdi prise à la fin du XIXe siècle.

ALAMY / ACI

Les sarcophages

POUR EXTRAIRE les sarcophages, on les plaçait sur un chariot muni de patins que l'on faisait glisser sur des traverses au moyen de cordes et de poulies. Selon Osman Hamdi, leur poids était tel qu'ils n'avançaient que centimètre par centimètre.



Extraction du sarcophage dit d'Alexandre. Planche tirée de l'ouvrage d'Osman Hamdi, *Une nécropole royale à Sidon.*

Le **sarcophage lycien** comporte des scènes de chasse, loisir réservé à l'aristocratie.

GRAVURE : HEIDELBERG UNIVERSITY LIBRARY. **SARCOPHAGES :** ALBUM

Arrivés le 30 avril dans la cité millénaire, Osman Hamdi et son confrère Démosthène Baltazzi se rendirent directement sur le terrain d'Ayaa pour visiter les caveaux déjà ouverts par l'ingénieur. Dans l'ouvrage qu'il publia en 1892, intitulé *Une nécropole royale à Sidon. Fouilles de Hamdy Bey*, l'archéologue décrit les scènes fabuleuses qu'il y découvrit à la lumière vacillante d'une bougie : mutilés par des pilleurs, recouverts de dépôts d'argile et remplis d'eau d'infiltration, les sarcophages n'avaient pour autant rien perdu de leur splendeur d'antan.

Scènes de chasse

Parmi les quatre sarcophages qui se distinguent par la qualité de leur conservation et de leur facture, les trois premiers datent du IVe siècle av. J.-C. Sur l'imposant « sarcophage d'Alexandre », des bas-reliefs aux précieux restes de polychromie représentent une scène de chasse où l'on reconnaît Alexandre le Grand, coiffé d'une dépouille de lion et accompagné d'un général grec. Les archéologues s'accordent désormais à penser que ce luxueux sarcophage est celui d'Abdalonymos, le roi de Sidon placé sur le trône par le conquérant macédonien en 332 av. J.-C.

D'une facture différente et d'une tout aussi grande beauté, le « sarcophage des Pleureuses » représente des

Le « sarcophage d'Alexandre » se distingue des autres par les traces de polychromie qu'il a conservées.

Pièce en argent frappée à Sidon au milieu du IVe siècle av. J.-C.
BPK / SCALA, FLORENCE

Le **sarcophage du Satrape** dépeint la vie quotidienne d'un roi perse de Sidon.

Le **sarcophage des Pleureuses** représente des femmes éplorées entre les colonnes d'un temple ionique.

DAGLI ORTI / AURIMAGES

femmes éplorées entre les colonnes d'un temple ionique, drapées à la mode grecque. Le « sarcophage lycien » comporte quant à lui deux scènes de chasse sculptées sur chacune des deux faces principales : sur l'une, des Amazones en quadrige poursuivent un lion, tandis que sur l'autre des éphèbes s'attaquent à un sanglier.

Un nouveau musée

Le plus ancien de ces sarcophages remonte à la seconde moitié du Ve siècle, époque où les Perses avaient étendu leur hégémonie sur Sidon et avaient transformé la Phénicie en satrapie (province) — d'où le nom de « sarcophage du Satrape » proposé par l'archéologue pour désigner ce monument orné de quatre reliefs « illustrant la vie et la mort d'un potentat asiatique ». Caractérisée par une diversité de styles et d'époques, la nécropole de Sidon comportait 18 sarcophages anthropoïdes ou de formes plus rudimentaires, taillés dans du marbre blanc ou dans une pierre noire improprement appelée basalte.

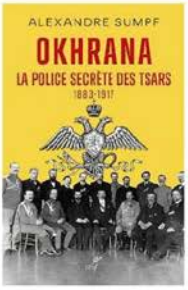
Le 16 mai 1887, au terme de cette première campagne de fouilles, Osman Hamdi entreprit une véritable prouesse logistique : l'extraction, l'embarcation et le transport des sarcophages à Istanbul. Toutes les précautions furent prises pour conserver l'intégrité de cette précieuse et volumineuse cargaison, que l'archéologue destinait à trôner dans la collection dont il était le conservateur depuis 1881. Un nouveau Musée archéologique serait construit pour succéder à l'ancienne église byzantine Sainte-Irène, qui avait accueilli la collection en 1852 et obtenu le statut de Musée impérial ottoman en 1869. Chargé de sa conception et probablement influencé par le directeur du musée, l'architecte Alexandre Vallaury dessina sa façade en s'inspirant de deux des sarcophages mis au jour à Saïda : celui d'Alexandre et celui des Pleureuses.

Aboutissement d'une véritable épopée archéologique, le musée est inauguré en 1891. Il témoigne encore aujourd'hui de la parfaite maîtrise de l'art funéraire par les peuples du Levant antique à l'époque d'Alexandre le Grand. ■

MARIO AGUDO VILLANUEVA
JOURNALISTE

XIXE - XXE SIÈCLE

Police secrète : une tradition russe



OKHRANA. LA POLICE SECRÈTE DES TSARS. 1883-1917
Alexandre Sumpf
Cerf, 2022, 443 p., 24 €

Le terme désigne le service créé par Alexandre III pour lutter contre les mouvements révolutionnaires en Russie et en Europe. Remarquablement organisée, l'Okhrana joue de tous les registres ; elle espionne, infiltre avec une rare dextérité. Elle use de la perlustration (inspection systématique des correspondances détournées) et de la cryptologie. Comptant jusqu'à 35 000 correspondants bien payés, l'Okhrana sait tout sur tout, manipule, provoque un état de suspicion général chez les ennemis de l'autocratie. En revanche, le meurtre est peu pratiqué.

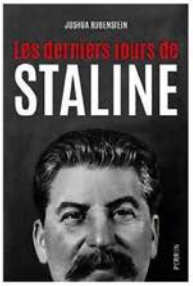
Alexandre Sumpf s'est penché sur son agence de Paris, très active, jouissant de la bienveillance des autorités (la Russie est l'alliée de la France). Il a étudié de près le cas d'Alexandre Zinoview (1889-1977), tout jeune révolutionnaire de 19 ans, repenti après un séjour éprouvant dans les geôles de l'Okhrana. Infiltré auprès de Vladimir Bourtsev, à Paris, très en vue comme polémiste et éditeur, il l'approche et rapporte tous les mois ce qu'il sait contre un « salaire » de 500 francs. Après la guerre, il mènera une vie artistique rangée qui fera sa réputation – on se penchera sur ses dessins, reproduits sur plusieurs pages. Seize séquences de son retournement. Dantesque.

La filiation entre l'Okhrana et la police secrète soviétique est éclatante. Mais alors que l'Okhrana œuvrait dans les limites réglées par l'État, tchékistes, guépéistes et kagébistes, écartant toute contrainte, ajoutèrent l'élimination pure et simple des opposants. Une étude magistrale qui nous parle, car elle traite des racines du mal. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

XXE SIÈCLE

Une mort qui fait des vagues



LES DERNIERS JOURS DE STALINE
Joshua Rubenstein
Perrin, 2023,
368 p., 23,50 €

Joshua Rubenstein nous présente la fin de Staline sous un angle trop souvent minoré : l'état des relations entre les États-Unis et l'URSS, alors que les premiers viennent d'élire le président Dwight D. Eisenhower. Spécialiste des dissidences soviétiques et du rôle tenu par les juifs (nombreux à rejoindre les bolcheviks) depuis 1917, l'auteur articule son essai sur ces deux matières. Faute d'un accès direct aux archives soviétiques, il n'apporte rien de neuf sur les circonstances exactes de la mort du *Vojd*. En revanche, il développe l'analyse sur l'accès de paranoïa de Staline : le « complot des blouses blanches », ces médecins éminents, tous juifs, qui veulent le tuer. Leur procès à huis clos sera sans suite, car aussitôt que Staline est officiellement décédé Beria prend les choses en main. Un retournement spectaculaire qui doit le sauver.

Face au pouvoir collégial qui se met en place, il orchestre une déstalinisation qui n'a pas de nom. À Washington, Eisenhower et son administration sont perplexes, puis sceptiques. Le président met en garde : « Nous n'allons pas nous laisser berner par la musique des Russes. » Mais Foster Dulles veut saisir l'opportunité d'en finir en Corée. À Londres, Churchill, longtemps intraitable, invite l'allié américain à plus de pragmatisme. La mort du tsar rouge lui apparaît comme une « fenêtre d'opportunité ». Il va falloir dialoguer avec des hommes prêts à faire des concessions pour se laver de leur complicité. Un ouvrage dont le travail porte un éclairage des plus utiles. ■

J.-J. B.

Voir le dossier p. 36

Rêver de châteaux en Alsace

LES RUINES FANTASTIQUES. HISTOIRE, MÉMOIRE ET IMAGINAIRE DES CHÂTEAUX D'ALSACE
Georges Bischoff
La Nuée bleue, 2022, 300 p., 27 €

Le sous-titre du livre de Georges Bischoff est programmatique : *Histoire, mémoire et imaginaire des châteaux d'Alsace* — et le professeur émérite à l'université de Strasbourg honore son programme et balade son lecteur et sa lectrice avec la gourmandise qu'on lui connaît depuis son érudit *Dans le ventre de l'Alsace. L'Âge d'or de la gastronomie alsacienne* (La Nuée bleue, 2020). Chacun des châteaux forts des Vosges et du Jura alsacien évoqués est une ancienne « résidence fortifiée d'un puissant », « arme immobile destinée à fixer, ou à défier, un pouvoir, et par là même, à dominer, physiquement, un morceau de l'espace (seigneurie souvent) ».

Ils sont quelques dizaines avant 1200, qui appartiennent aux plus grandes seigneuries, puis ils « se mettent à proliférer au XIIIe siècle » : à la fin du Moyen Âge, on en compte environ 500. Une poignée seulement survit à la guerre de Trente Ans. Les ruines fleurissent alors : Bischoff en a élu 36 (Hugstein, Freundstein, Wasigenstein, Kintzheim, etc.) — 36 « gisements de mémoire » et de… tourisme, « héritage sans utilité effective, sinon de continuer à nourrir les imaginaires » (mangas, fantasy, cinéma, publicités, etc.) : du « prospère périmé », comme l'écrit drôlement Bischoff, qui l'est souvent (drôle). Une délicieuse déambulation.

Signalons — coda indispensable sur un thème voisin — la parution de *La France fantastique*, de Dimitri de Larocque Latour (Gallimard) : 40 itinéraires, somptueusement illustrés (cartes, photographies) à travers ruines et légendes, qui mêlent, comme Bischoff, histoire et fantastique. ■

FRANÇOIS KASBI

ET AUSSI…

REPORTAGES DE GUERRE. 1944-1945
Lee Miller
Bartillat, 2022, 224 p., 25 €

MUNIE DE SON APPAREIL photo et de sa machine à écrire, cette célèbre femme reporter a participé à la libération de l'Europe en 1944 et 1945. On la suit au fil de ses reportages, entre sentiment d'horreur à Dachau et allégresse à la Libération…

LES PEURS DE LA BELLE ÉPOQUE
Arnaud-Dominique Houte
Tallandier, 2022, 331 p., 21,90 €

DRÔLE DE « BELLE ÉPOQUE » hantée par des peurs immémoriales, mais aussi inhérentes à la modernité : crimes horribles, attentats anarchistes, accidents spectaculaires… On lit ces pages avec un frisson d'inquiétude et de… plaisir !

REVOLUSI. L'INDONÉSIE ET LA NAISSANCE DU MONDE MODERNE
David Van Reybrouck
Actes Sud, 2022, 628 p., 29 €

UN AUTEUR DE QUALITÉ, qui retrace les étapes de l'Indonésie vers son indépendance au sortir de la Seconde Guerre mondiale, brosse une immense fresque de cet archipel méconnu en remontant 500 ans en arrière.

LES JÉSUITES. HISTOIRE ET DICTIONNAIRE
Pierre Antoine Fabre, Benoist Pierre (dir.)
Bouquins, 2022, 1 376 p., 33 €

DIRIGÉE PAR Pierre Antoine Fabre et Benoist Pierre, cette somme impressionnante condense ce que l'on peut savoir sur cette Compagnie de Jésus qui, en cinq siècles, a tant fait parler d'elle. Pour s'en faire, par-delà les mythes, l'idée la plus juste.

PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE

Rescapés des pillages

Sauvés des griffes du 3e trafic illicite mondial après la drogue et les armes, les objets exposés au musée d'Histoire de Marseille témoignent de l'ampleur d'une pratique dévastatrice.

Les trafics de biens archéologiques ne se limitent pas aux pays en guerre comme la Syrie ou la Libye. En France aussi, les objets pillés s'entassent dans les dépôts des douanes ou des gendarmeries. L'exposition « Trésors coupables » présentée au musée d'Histoire de Marseille donne à voir des centaines d'objets volés, jamais montrés jusqu'ici, qui auraient pu disparaître définitivement de la circulation s'ils n'avaient été retrouvés et saisis.

Deux bas-reliefs d'une porte saisis par l'Office central de lutte contre le trafic des biens culturels en 2016.

NICOLAS TUCAT / AFP

Sensibiliser le public

L'exposition veut ainsi sensibiliser le public aux ravages de ce fléau : en 20 ans, les pillages sont passés du stade artisanal au stade industriel, arrivant en troisième position dans les trafics illicites après les stupéfiants et les armes.

A. CARAYOL - VILLE DE MARSEILLE - SERVICE DE PRESSE

On estime que dix millions d'objets sont volés chaque année en France, et rien qu'en région Paca il y aurait un millier de pilleurs réguliers. En 2021, la police découvrait en Lorraine, chez un particulier, 20 000 objets pillés pour une somme de plus de 700 000 euros !

Le parcours démarre doucement, montrant comment les grands mythes archéologiques, comme le Graal ou l'Eldorado, entretiennent des amateurs dans une quête de trésors disparus. Les vitrines présentent une variété étonnante d'objets dérobés puis saisis (lampes votives gallo-romaines, épées antiques, enseignes gauloises, amphores...), ainsi que le matériel utilisé pour récupérer ces vestiges le plus souvent enfouis dans le sol. En France, la recherche d'artefacts à terre ou sous l'eau nécessite demandes et autorisations, tout comme l'usage de détecteurs de métaux ou d'aimants. Mais leur vente reste libre... Aussi certains terrains sont-ils mités par ces chercheurs d'or, et les informations qu'ils contenaient, définitivement perdues pour l'archéologie et le grand public. ■

Trésors coupables.
Pillages archéologiques en France et dans le Bassin méditerranéen
LIEU Musée d'Histoire de Marseille
WEB musees.marseille.fr
DATE Jusqu'au 12 novembre

HISTOIRE & CIVILISATIONS

VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !

ABONNEZ-VOUS À HISTOIRE & CIVILISATIONS

2 ans (22 n^{os}) pour **79 € seulement**
48 % de réduction soit **10 n^{os} offerts**

Des nouveaux rendez-vous

➤ « **L'air du temps** » pour approfondir un sujet qui, par-delà l'écume de l'actualité, « travaille » notre époque.

➤ « **L'histoire en sortant** » pour vous proposer des sorties enrichissantes (cinéma, concert, visite patrimoniale, etc.), avec un point pédagogique qui permettra de rafraîchir sa culture générale.

➤ « **La question du lecteur** » à laquelle un historien répondra de façon détaillée.

Mes avantages numériques

Site *Histoire & Civilisations*
Accès illimité à tous les contenus du site **www.histoire-et-civilisations.com**

Le kiosque numérique
Accédez à **vos numéros** et à **l'intégralité des archives** du magazine et des **hors-séries**

Site storiavoce
Un podcast d'*Histoire & Civilisations*
Accédez à plus de 500 podcasts dédiés à l'histoire sur le site **storiavoce.com**

BULLETIN D'ABONNEMENT

À compléter et à renvoyer avec votre règlement par chèque à l'ordre d'Histoire & Civilisations à l'adresse suivante :
Histoire & Civilisations – Service relations abonnés – 67/69 av. Pierre-Mendès-France – CS 21470 – 75212 Paris Cedex 13

Oui, je m'abonne à *Histoire & Civilisations*, je choisis :

❑ L'abonnement pour 2 ans (22 n^{os}) pour **79 €** seulement
au lieu de ~~151,80 €~~* soit 48 % d'économie ou **10 numéros offerts.** **93E05**

❑ L'abonnement pour 1 an (11 n^{os}) pour **44 €** seulement
au lieu de ~~75,90 €~~* soit 42 % d'économie ou **4 numéros offerts.** **93E06**

**Prix de vente au numéro.* Offre valable jusqu'au 31/08/2023, réservée à la France métropolitaine, pour un 1er abonnement.
Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch
Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter.

Abonnez-vous par téléphone, c'est 100 % sécurisé !
01 48 88 51 04

❑ M. ❑ Mme Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
Code postal |_|_|_|_|_|
Ville .....
Téléphone |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|
Email .....@.....
❑ Je souhaite être informé(e) des offres *d'Histoire & Civilisations*
❑ Je souhaite être informé(e) des offres des partenaires *d'Histoire & Civilisations*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications (Groupe Le Monde), responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France, CS 11469, 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@groupelemonde.fr - R.C. Paris B 323 118 315

ARCHÉOLOGIE DE LA GAULE

À Gergovie souffle l'histoire

Dominant l'âpre paysage du Massif central, le plateau de Gergovie sert d'écrin au musée nouvellement créé pour conserver la mémoire de la bataille entre Vercingétorix et César.

Il est des lieux qui semblent prédestinés. Ainsi peut-on parler du plateau de Gergovie, qui, à quelques kilomètres de Clermont-Ferrand, domine de ses 750 m de hauteur la plaine de Limagne jusqu'aux horizons lointains où l'on peut apercevoir, par temps clair, le massif de Sancy et la chaîne des Puys. Table basaltique dans un pays de volcans endormis, ses sentiers parcourent des versants protégés à la faune et à la flore exceptionnelles.

Ci-contre, vue de la plaine depuis le plateau de Gergovie. Ci-dessous, le nouveau musée.

MANUEL COHEN / MUSÉE DE GERGOVIE / SERVICE DE PRESSE

Chez les Arvernes

Peut-être ici l'esprit souffle-t-il. Il n'est pas rare, en tout cas, que le vent laboure en tous sens les 90 hectares de terres âpres du plateau. Pour le nouveau musée de Gergovie, consacré à la célèbre bataille qui fut l'unique victoire de Vercingétorix sur Jules César en 52 av. J.-C., voici un écrin rêvé, d'une beauté farouche. L'épure de l'architecture contemporaine s'intègre à merveille dans ce rude paysage qui vit le jeune chef gaulois assiégé mettre en échec la redoutable machine de guerre des Romains. Sur cet ancien oppidum, capitale des Arvernes pendant près de 70 ans, nous voici plongés au cœur de la vie d'un des peuples gaulois les plus sophistiqués. Projections en 3D, maquettes géantes et objets issus des fouilles nous font revivre l'atmosphère et les pulsations de cet événement.

HENRI DERBIS / SERVICE DE PRESSE

Le site, dévolu au fil des siècles au pâturage et aux cultures, avait sombré dans l'oubli depuis longtemps. Mais la mémoire, comme les sources souterraines, est une obscure patience qui rejaillit parfois à l'air libre. Ce n'est qu'au XVIe siècle qu'un érudit florentin identifia l'emplacement du site. Mais il faut attendre le Second Empire pour que commencent les premières recherches archéologiques sérieuses. Les Gaulois comme ancêtres des Français connaissent alors leur heure de gloire. En 1900, un monument est édifié sur le plateau à la gloire de Vercingétorix. Même le régime de Vichy mit Gergovie à l'honneur. La plus grande partie du plateau appartient toujours à l'État. Aujourd'hui, l'accent est mis sur la connaissance précise du passé, que les fouilles enrichissent toujours et que le musée met en scène. Jusqu'au 17 septembre, on peut voir « César à Gergovie », passionnante exposition temporaire et interactive. L'occasion de découvrir une région aussi centrale qu'immémoriale avec, par exemple, le site archéologique de Corent, à une poignée de kilomètres, la vieille ville de Clermont-Ferrand, en pierre de Volvic, ou le puy de Dôme, au panorama époustouflant. ■

JEAN-MARC BASTIÈRE
RÉDACTEUR EN CHEF

Infos

Musée de Gergovie
Plateau de Gergovie,
63670 La Roche-Blanche
www.musee-gergovie.fr
www.hotelvialatte.com

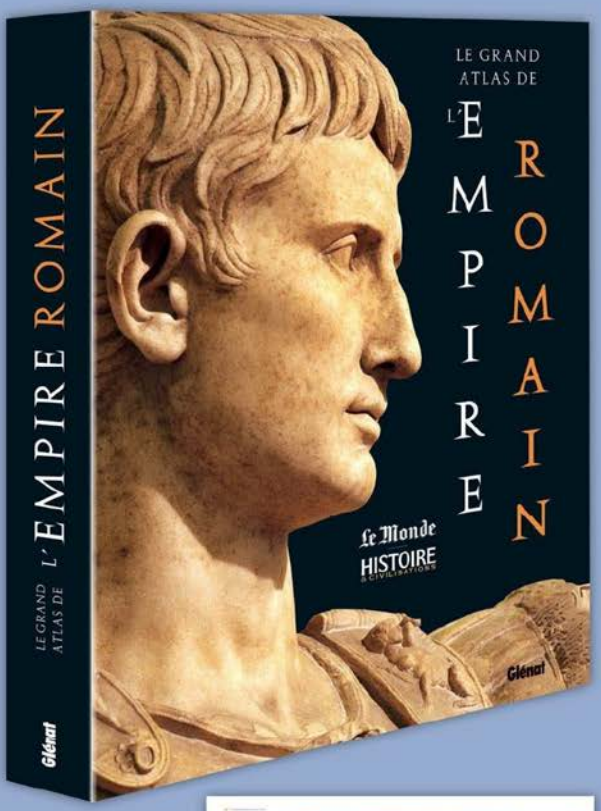
HISTOIRE & CIVILISATIONS

LE GRAND ATLAS DE **L'EMPIRE ROMAIN**

Pendant plus de 500 ans, Rome a été la civilisation la plus puissante et la plus avancée que le monde n'ait jamais connue. L'Empire romain s'étendait sur trois continents et son énorme influence a jeté les bases de notre civilisation, dont l'héritage est encore impressionnant : la langue, le droit et la culture de l'Occident. Certains empereurs, comme Marc-Aurèle et Antonin-Pie, étaient sages et vertueux, d'autres, comme Caligula, Commodus et Caracalla, étaient de véritables monstres.

Retrouvez plus de 400 pages riches : infographies, frises chronologiques, arbres généalogiques et cartes qui viennent compléter cet ouvrage.

Une véritable encyclopédie sur le sujet !



En vente également sur boutique.histoire-et-civilisations.com ou via le QR code

BON DE COMMANDE

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
Le grand altas de l'Empire romain	09.3002	45 €	.....	..... €
Participation aux frais d'envoi				3,90 €
Total de la commande				..... €

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de **Histoire & Civilisations** à :
Histoire & Civilisations/VPC
TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13

Commandez par téléphone, c'est 100% sécurisé ! 01 48 88 51 05

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
Code postal |_|_|_|_|_|
Ville .....
Tél |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| **93E24**

E-mail ..... @.....
❑ Je souhaite être informé(e) des offres de *Histoire & Civilisations*
❑ Je souhaite être informé(e) des offres des partenaires de *Histoire & Civilisations*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications (Groupe Le Monde), responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@groupelemonde.fr - R.C. Paris B 323 118 315

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/07/2023 pour la France métropolitaine. Livré en 1 à 2 semaines.

SECONDE GUERRE MONDIALE

L'armée des Alpes invaincue ?

L'armée des Alpes est, à ma connaissance, le seul corps français invaincu en 1940 et qui a rempli sa mission. Qu'en est-il ?

PIERRE B., PETRETO-BICCHISANO

L'armée des Alpes remporte un indéniable succès défensif du 10 au 25 juin 1940, alors que dans le nord de la France le front a déjà cédé définitivement face à l'offensive allemande et que se profile la chute de Paris, le 14 juin. Les 185 000 hommes du général Olry repoussent des forces adverses près de deux fois supérieures, ne cédant que quelques hameaux à la frontière alpine. L'artillerie française prouve une nouvelle fois son efficacité dans la campagne à l'ouest, en démoralisant l'infanterie italienne tout en stoppant la progression des blindés allemands dans la vallée du Rhône, jusqu'à l'armistice.

Sauvée par l'armistice

Ces faits établis, plusieurs nuances sont à considérer. L'armée des Alpes occupe des positions dominantes avantageuses et pratiquement inexpugnables, complétées par des fortifications de type Maginot. Au cours de la seconde campagne des Alpes (septembre 1944 - mai 1945), l'armée française de la Libération butte à son tour de longs mois durant sur les mêmes positions, défendues par quelques unités allemandes décidées à tenir.

Ensuite, l'armée italienne de juin 1940 n'est pas en mesure de soutenir des combats de haute intensité : ses doctrines sont inadaptées, ses armements, obsolètes, l'encadrement est de qualité médiocre et le moral, peu élevé, sauf dans les unités d'élite. Par ailleurs, même si l'armée des Alpes arrête effectivement les éléments blindés allemands lancés vers Grenoble, l'armistice lui évite d'affronter une offensive massive, qui l'aurait vraisemblablement acculée à ses réduits alpins. Enfin, la défaite française implique la reddition de l'armée des Alpes, la remise de ses armes et le libre passage des troupes italiennes en France dès la fin de juin 1940.

La rhétorique des armées invaincues jalonne les conflits contemporains, laissant apparaître la volonté d'atténuer la défaite. C'est le cas en Algérie, en 1962, et au Vietnam, en 1975. L'exemple de l'armée allemande en 1918 reste probablement le plus symbolique, puisque ses troupes, battues sur le terrain, sont autorisées à se replier en bon ordre à l'issue de l'armistice. Cette fausse apparence d'armée invaincue est par la suite instrumentalisée par le parti nazi dans les années 1920, alimentant le mythe du « coup de poignard dans le dos » de la part d'un supposé front intérieur composé de révolutionnaires bolcheviks et de juifs.

Dans le cas de la bataille de France et de sa construction mémorielle nécessitant de se rattacher à de rares victoires dans le désastre général, l'armée des Alpes a logiquement trouvé sa place au sein du récit national. ■

Reddition avec les honneurs de chasseurs alpins en 1940, au col de la Traversette.

COLAIMAGES / ALAMY STOCK PHOTO

JEAN-CHARLES FOUCRIER,
HISTORIEN, SERVICE HISTORIQUE DE LA DÉFENSE

Qu'elle soit en lien avec un sujet abordé dans le magazine ou non, vous pouvez poser votre question d'histoire à

courrierdeslecteurs@mp.com.fr

LA VILLE DE BIOT PRÉSENTE
31 mars au 2 avril 2023
Biot et les Templiers
L'héritage du XIIIème siècle
ENTRÉE LIBRE
ANIMATIONS · RECONSTITUTIONS · COMBATS · SPECTACLES ÉQUESTRES · MARCHÉ MÉDIÉVAL
RENSEIGNEMENTS
04 93 65 78 00 · TOURISME@BIOT.FR
WWW.BIOT.FR
3 provence alpes côte d'azur
STRADA
bleu
HISTOIRE
CÔTE d'AZUR
DÉPARTEMENT DES ALPES-MARITIMES
biot

Gadoury

NUMISMATIQUE
Vente aux enchères

À **Monaco**, le **25 mars**,
La collection de Monsieur B. de Z.
médailles portugaises
monnaies françaises modernes en or
monnaies de la république de Gênes
monnaies de la Maison deSsavoie
monnaies en or américaines

Pour recevoir le catalogue contactez-nous.

Monaco 25 mars 2023

Hôtel Méridien Beach Plaza

vente.gadoury.com

Editions V. Gadoury 57, rue Grimaldi 98000 MONACO / contact@gadoury.com / Tél : 00377 93 25 12 96